

JOSÉE LAFLAMME

**FEMMES ET AIRE DOMESTIQUE, UN MODE DE VIE: MODÈLES, VALEURS
ET COMPORTEMENTS**

Mémoire
présenté
à la Faculté des études supérieures
de l'Université Laval
pour l'obtention
du grade de maître ès arts (M.A.)

Département d'histoire
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL

DÉCEMBRE 1997

@ Josée Laflamme, 1997



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

Acquisitions et
services bibliographiques

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-26225-1

Canada

AVANT-PROPOS

J'aimerais remercier Monsieur Jean Du Berger, directeur de cette recherche, qui a su m'aider à cheminer dans ce processus solitaire et parfois difficile et me donner des outils pour améliorer mes réflexions et mon travail. L'entraide et la collaboration de Martine Roberge et de Simone Dubois-Ouellet du Laboratoire d'ethnologie urbaine furent aussi grandement appréciées.

Je tiens aussi à remercier toutes mes informatrices qui ont accepté d'explorer leur mémoire pour approfondir des brides de merveilleux souvenirs de leur vie de femme. Je voudrais souligner plus particulièrement la précieuse participation de madame Rita Jobin et de son époux Lucien Jobin ainsi que celle de madame Rita Gosselin.

Et les derniers, mais non les moindres, mes parents, mes amis et mon conjoint qui m'ont toujours appuyée, voire supportée et qui se reconnaîtront.

RÉSUMÉ

La maison est le lieu des premiers apprentissages de la culture et la femme y joue un grand rôle d'éducatrice. Nous voulons étudier les différents aspects du processus de socialisation et d'éducation de la femme dans l'aire domestique. Dans un contexte culturel où la seule fonction sociale était celle du mariage et de la maternité, nous verrons que chaque action développait chez la fillette et l'adolescente une attitude faite de dévouement et même du sacrifice de sa propre vie pour les siens. Le cadre des pratiques culturelles et des fonctions urbaines, nous permet de décrire, à partir des témoignages que nous avons recueillis, la formation de la femme puis sa façon d'assumer par la suite les responsabilités qui étaient siennes dans le domaine domestique. Ce qui nous conduira à examiner les modèles que toutes les instances sociales contribuaient à mettre en place. Ainsi, nous reconstituerons le parcours de vie de la femme, de la petite enfance à la vieillesse. Les sphères de la société urbaine de l'époque convergeaient vers la famille et la femme qui en constituaient le cœur.

Étudiante: Josée Laflamme

Directeur: Jean Du Berger

TABLE DES MATIÈRES

Avant propos	i
Résumé	ii
Table des matières	iii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1. <u>L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE DE LA FEMME</u>	
1.1 Enfance et apprentissage dans l'aire domestique	42
1.2 Enfance et apprentissage à l'école	55
1.3 Adolescence	62
CHAPITRE 2. <u>LA FEMME ET SA FAMILLE</u>	
2.1 Vie conjugale	77
2.2 L'argent	81
2.3 C. Le travail quotidien de la femme	83
2.3.1 Les pratiques alimentaires	86
2.3.2 Pratiques vestimentaires: faire du neuf avec du vieux	92
2.3.3 Entretien ménager de la maison	97
2.3.4 Aire domestique et consommation: espaces marchands	98

2.4	D. Éducation des enfants	105
2.4.1	Soins physiques	105
2.4.2	Socialisation et éducation	107
CHAPITRE 3 <u>LA FEMME ET LA VIE PAROISSIALE</u>		
3.1	Sentiment d'appartenance paroissiale	114
3.2	Implication paroissiale de la femme: une lutte contre la pauvreté	118
3.3	Pauvreté infantile	126
3.4	Loisirs et activités	127
	CONCLUSION	133
	BIBLIOGRAPHIE	139
	ANNEXES	113
A.	Grille des pratiques culturelles	146
B.	Schéma (plan) d'enquête du Laboratoire d'ethnologie urbaine	173
C.	Analyse des fonctions urbaines et des pratiques culturelles selon les quartiers	184
D.	Informographie (selon les notes en bas de page)	191
LISTE DES TABLEAUX		
	Tableau numéro 1 : Liste des informateurs du Laboratoire	12
	Tableau numéro 2 : Informographie: profils des informateurs	17
	Tableau numéro 3 : Plan d'enquête des cinq entrevues thématiques sur l'aire domestique questionnaire: Sociabilité et réseaux d'entraide féminine	21
	Tableau numéro 4: Plan de travail: Sociabilité et réseaux d'entraide féminine	28

INTRODUCTION

À sa naissance, l'enfant s'insère dans une famille. Avant même sa venue au monde, son espace domestique a déjà une forme. Par la suite, ce lieu d'apprentissage le modèlera, influencera sa personnalité et formera son caractère. La famille procure de grands avantages mais impose aussi des restrictions et constitue en quelque sorte la première structure sociale dont l'individu prend conscience, société en miniature, qui représente la collectivité. En chaque acteur social, la figure de la première famille se retrouve tout au long de sa vie et nous pourrions dire que les rôles successifs qu'il devra jouer ne sont que des aspects nouveaux de cette première forme. À la première enfance succèdent l'enfance et l'adolescence puis l'âge adulte. Le mariage est alors considéré comme l'état de vie à assumer pour que la génération suivante, à son tour, établisse une nouvelle sphère domestique.

C'est dans le réseau familial que le sujet apprend la langue, assimile les valeurs et les modèles, les traditions et les coutumes, bref les normes qui lui permettront de se situer dans un environnement nouveau. C'est là qu'il apprend à apprendre. C'est de là, que, selon Marilyn Ferguson, il s'engagera dans un processus d'apprentissage et de transformation qui se poursuivra toute la vie:

La véritable éducation renforce la capacité de chacun à continuer de donner un sens à sa vie à mesure qu'elle se développe. L'apprentissage est un processus de transformation. Par l'apprentissage en famille et en communauté, nous nous donnons mutuellement le courage d'affronter l'inconnu, de nous risquer, en compagnie des autres et avec leur assistance, nous sommes constamment engagés dans ce que quelqu'un a appelé l'éducation mutuelle¹.

¹ Marilyn FERGUSON, *Apprendre à apprendre: pour un nouveau paradigme*, Paris, Calman-Lévi, 1981, p.241.

Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont définissent le concept d'éducation comme étant «une réalité beaucoup plus large que celui d'instruction, lequel recouvre plus spécialement la formation intellectuelle car l'éducation forme le cœur autant que l'esprit²». Elle s'adresse au cœur et à l'âme de l'enfant, et entend le préparer à la vie adulte. Mais l'éducation ne se fait pas seulement à l'école. La famille, le milieu de travail et l'environnement extérieur (comme la paroisse) y contribuent pour une grande part. Enfin, pour ce qui est de la socialisation, il s'agit du «processus par lequel tout individu acquiert la connaissance, les aptitudes et les dispositions qui lui permettent de devenir plus ou moins efficacement membre de divers groupes de la société³». En somme, si l'aire domestique est le premier lieu d'apprentissage de sa culture c'est d'abord et avant tout à la mère que revient le rôle d'assurer cet apprentissage.

Définition et contextualisation du rôle de la famille et de la femme en milieu urbain.

Dans le monde traditionnel rural, la famille se caractérisait par la non-différenciation entre la production des biens et la reproduction des individus qui la constituaient. Le père avait la charge de tous les membres de sa famille et l'entretien du patrimoine était l'affaire de tous et chacun. C'est le père qui réglait et régissait les activités de production et d'usage des biens. La production des biens et la reproduction des personnes s'effectuaient dans un même processus, dans les mêmes rapports sociaux.

En milieu urbain, le capitalisme provoqua l'autonomisation de la production et la constitution d'une sphère économique qui se distinguait concrètement par la création de divers lieux consacrés au travail. Les temps non reproductifs étaient expulsés de la sphère de production (aire domestique). Le mode de socialisation et les rapports familiaux se transformaient progressivement. Ce n'est pas la famille qui changeait mais une nouvelle sphère de production qui se constituait: le nouvel espace urbain était en partie responsable de certaines métamorphoses familiales.

Dans les villes du début du XX^e siècle, la nouvelle économie de marché encourageait l'abandon de certaines tâches domestiques traditionnelles et imposait de nouvelles pratiques

² Nadia FAMHY-EID et Micheline DUMONT, *Maîtresses d'école, maîtresses de maison. Femmes, familles et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, p.9.

³ Ibid. p.13.

centrées sur la consommation. Malgré ces changements, le partage des responsabilités domestiques quotidiennes relevait toujours de la femme mariée. Le processus d'apprentissage et de socialisation des filles était axé plus particulièrement sur leur futur rôle d'épouse et de mère. Ce cadre de vie était nourri de relations avec l'extérieur, en particulier par l'école et par la vie paroissiale.

Les tâches de la femme étaient multiples: administrer et rentabiliser le budget familial, nourrir, vêtir, entretenir la famille, trouver des ressources supplémentaires afin de parer aux besoins les plus urgents, assurer le maintien des réseaux informels d'entraide et d'échange avec la parenté. Il lui fallait aussi mater, soigner et éduquer ses enfants, gérer des conflits au sein de la famille, assurer le support émotif de ses membres, particulièrement de son conjoint. Les Québécoises étaient présentées comme de véritables reines au foyer: «La maison, c'est son royaume à elle, dans ces frontières qui dressent les cadres de la famille, elle tient le sceptre d'une royauté incontestable [...]»⁴. Tel était le modèle de la femme idéale proposé par l'Église de l'époque.

Mais quelles valeurs sous-tendaient cet idéal féminin et guidaient la femme dans son rôle d'épouse et de mère? Tout d'abord le don de soi, la bienveillance, la générosité, l'oubli de soi-même. Bref, le désintéressement de son propre bien-être pour assurer celui des autres: «Moi je travaillais pour mon mari puis pour les enfants. Moi bien ... d'abord que ça faisait son affaire, moi ça faisait la mienne. J'étais comme ça moi, je n'en demandais pas plus [...]»⁵ raconte une informatrice. En tant que ménagère, elle devait rendre le foyer intéressant et attrayant aux yeux de son mari et de ses enfants comme en témoigne les paroles d'une autre informatrice:

[...] j'aimais ça quand tout était propre partout et tout le temps. Bien, il fallait ça, hein? Parce que, sinon, on ne peut pas vivre dans une maison mal organisée. Avec plusieurs enfants dans un quatre et demi, la poussière puis tout ce qui traîne partout, c'est pas tellement beau beau à voir. Ça fait que, c'était mon travail à moi que ça soit propre chez nous. Une maison propre, j'époussetais tous les matins, on vit mieux dans une maison propre. Mon mari était bien content que je travaille à la maison et moi aussi [...]»⁶.

4 C.A. LAMARCHE, Ptres, «Le foyer domestique et l'instruction ménagère». *Paysana*, 3, décembre 1926, p.5.

5 L.E.U/J.F.3/JoLa. 1992.

6 L.E.U/J.F.4/JoLa. 1992.

Tandis que l'homme détenait le «véritable» pouvoir économique, la majorité des femmes étaient confinées au travail domestique: « [...] moi, mes affaires, puis lui, les siennes. J'étais dans ma maison et mon mari c'était son travail. Dans ce temps-là, c'était chacun ses affaires⁷ ». Les femmes commençaient tôt à jouer ce rôle car déjà, toute jeune fille, on les préparait à devenir épouse, ménagère; puis devenue mère, leur charge se trouvait décuplée par l'éducation physique, intellectuelle et morale de leurs enfants.

Histoire et sociologie des femmes et de la famille: des études interdisciplinaires

Les femmes n'ont fait leur apparition dans l'histoire officielle que très récemment; c'est pourquoi on relève peu de traces de leur présence dans les archives officielles. Outre la sociologie et la démographie, l'ethnologie et l'analyse littéraire sont de plus en plus mises à contribution dans ce type de recherche. On peut dire que l'étude des rapports entre la femme et la famille, champ particulier de l'histoire sociale, favorise les études interdisciplinaires. L'émergence d'une problématique féministe a contribué à la diversification des approches et ses effets théoriques se sont répercutés dans le domaine des sciences humaines, plus particulièrement en histoire et en sociologie.

Étudier l'histoire et la sociologie de la famille à travers les femmes a permis l'élargissement de la perspective fonctionnaliste dont le chef de file est Talcott Parson. Cette optique tente d'expliquer la division sociale des fonctions, du statut et des rôles attribués à l'homme et à la femme dans la famille. L'approche féministe a renouvelé l'étude des rapports hommes/femmes/famille en la replaçant dans le cadre global de rapports de forces qui opposent non seulement les groupes sociaux, les classes sociales mais aussi les sexes. D'autres courants féministes se sont inspirés du schéma d'analyse marxiste proposé par Engels (en particulier dans l'origine de la famille, de la propriété et de l'État) «qui lie l'oppression des femmes à l'émergence de la famille monogamique et de la société des classes qui ont caractérisé l'implantation du mode de production capitaliste⁸». Dans cette optique, l'analyse de la situation des femmes est étroitement liée à celle de la famille ainsi qu'aux rapports d'exploitation qui caractérisent l'ensemble du système capitaliste.

7 L.E.U/I.V.4/JoLa. 1992.

8 Nadia FAMHY-EID et Micheline DUMONT, *Maîtresses d'école, maîtresses de maison. Femmes, famille et éducation au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, p.9.

L'institution familiale et les rapports d'inégalité s'y rattachant demeurent le sujet par excellence de la grande majorité des féministes-marxistes.

De plus récentes études abordent les relations entre la femme et la famille sous différents angles : la famille en tant qu'institution et analysée dans son rapport avec les autres institutions que sont l'État, l'église, l'école, etc. La famille, comme premier lieu des relations interpersonnelles où se tissent, à travers et par les femmes, les liens affectifs, occupe une place de première importance. Enfin, on a étudié la famille «comme lieu de reproduction biologique (de l'espèce), matérielle (la force de travail) et idéologique (valeurs, normes et comportements, etc.)⁹». Les ouvrages de Denise Baillargeon, *Ménagère au temps de la crise* et *De la poêle à frire à la ligne de feu* de Geneviève Auger et Raymonde Lamothe, ont décrit avec force et détails la vie quotidienne des femmes québécoises au temps de la Seconde Guerre mondiale¹⁰.

Jusqu'au milieu des années 50, la majorité des ouvrages sur la famille au Québec répondaient surtout à des objectifs religieux, moralisateurs et presque toujours nationalistes. Il faut donc situer dans cette perspective les ouvrages de Gonzalgue Poulin, de Lionel Groulx, d'Albert Tessier ou encore des publications de l'École Sociale Populaire et les Semaines Sociales du Canada. Le rapport des femmes à la famille était aussi un thème majeur des revues suivantes: *La famille* (1937-1958), *Collège et Famille* (1944-1969), ainsi que *Relations* (publiée par les Jésuites) et *Maintenant* (revue Dominicaine). Dès le début des années 50, à la suite de Léon Gérin, les sociologues québécois entreprennent plusieurs analyses de la structure familiale, tout d'abord celle de la famille rurale traditionnelle et, de plus en plus, depuis le début des années 60 surtout, celle de la famille ouvrière urbaine.

Le Canada, et plus particulièrement le Québec, commence à disposer de quelques bibliographies relatives aux femmes depuis le milieu des années 70. Elles se retrouvent cependant dispersées sous plusieurs rubriques concernant la démographie et la sexualité. Quelques-unes de ces bibliographies présentent un corpus très riche dans l'ensemble¹¹.

⁹ Ibid.

¹⁰ Ibid. p.12.

¹¹ Nadia FAMHY-EID et Micheline DUMONT, *Maîtresses d'école, maîtresses de maison. Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, 413 p; *Les couventines: l'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes 1840-1960*, 316p.

Dans la majorité des cas, et malgré de nombreuses recherches portant sur le rapport des femmes à la famille, celles-ci demeurent fragmentaires. Nadia Fahmy-Eid affirme que «dans le cas d'autres recherches, l'absence d'une problématique spécifiquement féministe a empêché nombre d'auteurs d'aller au-delà d'une approche descriptive [...]»¹². En effet, la plupart des ouvrages sur le sujet s'accordent pour affirmer l'importance de l'aire domestique dans la vie des femmes mais, jusqu'à ce jour, aucune étude n'a dressé un portrait, une image, une représentation de la femme, de l'enfance jusqu'à la vieillesse, bref, un modèle de vie féminin.

Pour approfondir les processus d'apprentissage des valeurs et des pratiques des femmes dans l'aire domestique, il faut aussi passer par l'école qui est une institution complémentaire importante. Le monde scolaire ne fait pas qu'instruire mais socialise profondément et considérablement. Il se veut le reflet des préoccupations et des relations dans un groupe d'âge et permet l'ouverture à l'extérieur du milieu familial, parental et même du voisinage immédiat. Le thème de l'éducation et de l'instruction des filles est permanent dans de nombreuses revues et ce depuis 1850. Il n'existe aucune bibliographie ni synthèse à ce sujet et c'est vers les institutions religieuses qu'il faut se tourner, bien que la qualité de leurs publications soit fort inégale. Nous trouvons cependant quelques ouvrages plus récents qui ont tenté de faire un bilan et une analyse critique de la situation. Citons les ouvrages de Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école: femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec* ; *Les couventines: l'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes 1840-1960*¹³ et la thèse de Doctorat de Nicole Thivierge, *Histoire de l'enseignement ménager-familial au Québec 1882-1970*¹⁴.

L'aire domestique est beaucoup plus qu'un simple lieu de résidence, elle est le support matériel de nombreux rituels quotidiens, un espace qui codifie la socialisation. La maison n'est pas que pierres et ciment mais possède en elle-même une charge symbolique

12 Ibid. p.14.

13 Nadia FAMHY-EID et Micheline DUMONT, *Maîtresses d'école, maîtresses de maison. Femmes, famille et éducation dans l'histoire au Québec* , Montréal, Boréal Express, 1983, 413p, *Les couventines: l'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes 1840-1960* , 316p.

14 Nicole THIVIERGE, *Histoire de l'enseignement ménager-familial au Québec 1882-1970* . Québec, IQRC, 1982, 476p.

essentielle, car elle est le premier univers et l'enfant y vit intensément. La maison est féminine, comme un «giron maternel» qui ne finirait jamais d'enfanter.

Si le foyer est la pierre angulaire de l'édifice social, la femme en est la reine et l'inspiratrice. En tant que gestionnaire de la vie quotidienne et responsable du bien-être des membres de sa famille, l'épouse, et la mère, est au cœur des nombreuses stratégies de survie quotidienne et les activités domestiques sont essentielles à l'économie familiale. Nous croyons que l'aire domestique, par l'apprentissage qu'elle permettait, préparait la jeune fille à jouer le rôle d'épouse et de mère.

Nous voulons explorer les modèles des pratiques qui relèvent de la sphère domestique et leur signification. Comment les jeunes filles vivaient-elles leur condition féminine? Quels enseignements et quels messages étaient véhiculés par les mères de famille, ainsi que les autres femmes, et comment ces derniers étaient-ils intégrés au fil du quotidien? Enfin, quels étaient les rapports qui liaient les femmes aux différentes institutions familiales, scolaires, associatives et paroissiales? Conduite dans cette perspective, notre recherche permet de mettre en lumière les pratiques culturelles significatives qui concernent principalement la vie quotidienne féminine en milieu urbain. En regard de ces concepts, notre problématique étudie l'espace domestique sous un aspect coutumier spécifique: la maison comme premier lieu de transmission et de représentation d'un modèle de vie. Cette approche nous permet de mettre l'accent sur les acteurs principaux des pratiques culturelles observées, à savoir les femmes de quartiers ouvriers de la ville de Québec durant les années trente jusque vers 1945. Nous pourrions ainsi vérifier notre hypothèse principale selon laquelle l'aire domestique est le premier lieu d'apprentissage des valeurs, de socialisation et de transmission d'un mode de vie. Les femmes livrent une représentation du modèle idéal féminin de l'époque. Ce modèle, fortement inspiré du discours de l'Église, a été intégré et transposé dans leur discours et en bonne partie, pour le plus grand nombre, dans leur vécu. Notre recherche fait donc appel à l'ethnologie des pratiques coutumières et à l'ethnologie urbaine.

En effet, en ce qui a trait à la vie des femmes et de la famille, la grande majorité des ouvrages historiques ont adopté une approche féministe-marxiste où l'institution familiale et les rapports d'inégalité demeurent les principaux sujets de ces études. Nous n'avons nullement l'intention d'adopter cette vision pour effectuer notre recherche. Nous retenons cependant de ces ouvrages une approche qui définit la famille comme «premier lieu des

relations interpersonnelles où se tissent, à travers et par les femmes, les liens affectifs, et comme lieu de reproduction idéologiques (valeurs, normes, comportements, etc.)¹⁵». La sociologie, quant à elle, a beaucoup étudié la famille, pour elle-même et dans ses rapports avec les autres institutions et l'État, ainsi que la symbolique de l'habitation. Plusieurs études ont abordé le quotidien, entre autres Michel de Certeau qui, dans le deuxième tome de son ouvrage *L'invention du quotidien: habiter et cuisiner*, parle de la vie quotidienne en ces termes:

Le quotidien c'est ce qui nous est donné chaque jour...le quotidien, c'est ce qui nous tient intimement, de l'intérieur. C'est une histoire à mi-chemin de nous-mêmes, presque en retrait, parfois voilée; on ne doit pas oublier ce monde mémoire selon l'expression de Péguy. Pareil monde nous tient à coeur, mémoire olfactive, mémoire des lieux d'enfance, mémoire du corps, des gestes de l'enfance, des plaisirs. Peut-être n'est-il pas inutile de souligner l'importance du domaine de cette histoire «irrationnelle» ou encore de cette «non histoire», comme le dit encore A. Dupront. Ce qui intéresse l'historien du quotidien, c'est l'invisible¹⁶.

Notre étude se situe également dans le cadre de l'ethnologie urbaine, car la ville se compose de multiples systèmes et sous-systèmes, autant d'espaces culturels susceptibles de devenir un nouveau terrain pour le chercheur en sciences humaines. Ethnologues et folkloristes ont longtemps ignoré l'espace urbain, car le monde rural était considéré comme l'unique détenteur de la tradition. Rappelons à cet effet, les propos de Gaston Paris qui définissait l'art populaire comme «tout ce qui se produit ou se conserve dans le peuple, loin de l'influence des centres urbains¹⁷». La ville était cet autre espace, lointain, mystérieux, interdit. On ne s'y aventurait que pour y retrouver des survivances de la vie rurale: «Au coeur de la vie industrielle, la campagne était perçue comme le lieu d'une culture stable et la ville comme le lieu de mutations imprévisibles qui menaçaient l'édifice social, lieu de désordre et de confusion¹⁸».

15 Nadia FAMHY-EID et Micheline DUMONT, *Maîtresses d'école, maîtresses de maison. Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, p.9.

16 Michel de CERTEAU, *L'invention du quotidien*, tome 2, *Habiter et cuisiner*, nouvelle édition Gallimard, 1989, (Coll. Folio Essais), p.89.

17 Jean DU BERGER, Martine ROBERGE et Simonne DUBOIS, «Folklore et ethnologie urbaine», *Canadian Folklore Canadian*, vol.16, 1, 1994, p.119.

18 Ibid.

Face à la réalité urbaine, les spécialistes de la tradition et du folklore réorientèrent le champ d'étude ethnologique en s'inspirant des sociologues américains de l'école de Chicago. Dès les années cinquante, ils «se sont d'abord intéressés aux contextes urbains dans la mesure où ils pouvaient y retrouver les discours et les comportements du folk (...) et cherchaient ainsi l'objet traditionnel en dehors des milieux ruraux¹⁹». L'ethnologie française prit la relève dans les années soixante-dix en distinguant une «ethnologie de la ville lorsque l'investigation porte sur l'espace de cohabitation (...) et en s'intéressant à l'imaginaire de la ville²⁰», c'est-à-dire comment l'acteur social se représente la ville, la recompose en se l'appropriant et en fait un nouvel usage.

Cette approche de l'imaginaire urbain est aussi celle du Laboratoire d'ethnologie urbaine (L.E.U) du CÉLAT de l'Université Laval²¹. Précisons que le Laboratoire étudie les pratiques culturelles dans le cadre des fonctions urbaines. Au coeur de ces fonctions nous trouvons l'aire domestique que le projet désigne sous le terme de «Maison 1», famille d'origine du sujet, et «Maison 2», famille constituée par le sujet et son partenaire. Autour de ces espaces, les récits de vie ont permis de dégager un ensemble de fonctions : éducation, production, consommation, circulation, associations, récréation, protection, communication, administration, transgression et projection. Dans le cadre de ces fonctions qui correspondent à autant d'espaces sociaux, des acteurs sociaux s'adonnent à des pratiques culturelles d'ordre coutumier, pragmatique (pratiques du corps, alimentaires, vestimentaires et techniques) et symbolique (pratiques ludiques et esthétiques, linguistiques, ethno-scientifiques et éthiques).

L'analyse des récits de vie et des récits de pratiques du Laboratoire a fait ressortir une représentation du modèle de vie. Prenant tout d'abord appui dans l'aire domestique, la femme inscrit ses actions dans toute une série de pratiques et de fonctions urbaines qui, peu à peu, forment son identité. Dans cette perspective, notre étude sur l'aire domestique, comme premier lieu d'apprentissage des valeurs et des pratiques dites féminines, nous permet de rendre compte des fonctions urbaines d'éducation, de production, de consommation, d'associations, de récréation, de protection, et même de projection. Si certaines fonctions

19 Ibid, p.120.

20 Ibid, p.127.

21 Les témoignages seront identifiés comme suit: L.E.U/R.J.1/JoLa. 1992. C'est-à-dire: Laboratoire d'ethnologie urbaine/ initiales de l'informateur ou de l'informatrice ainsi que le numéro de la cassette où ses propos sont enregistrés/ les initiales de l'enquêteur, ici JoLa signifie Josée Laflamme, et l'année de la collecte.

sont analysées de façon générale plutôt que spécifique, cela est en partie dû à la nature même du sujet choisi et du contenu des entrevues. Nous nous expliquons. La majorité des représentations livrées par les femmes lors des entrevues étaient des récits de vie qui, par définition, englobaient plusieurs aspects de façon générale et non particulière. Habitues depuis l'enfance à effectuer de multiples tâches et à cumuler de nombreuses responsabilités, les femmes racontent leur vie comme elles l'ont vécue, c'est-à-dire dans un va-et-vient continu de gestes et de paroles. Pour obtenir des informations plus systématiques, il aurait fallu concentrer nos efforts sur les récits de pratiques et effectuer des entrevues thématiques afin d'approfondir certains sujets. Cette généralisation des propos dans les récits de vie a affecté la représentation de certains éléments et a imposé des limites à la recherche.

Comme il s'agit d'un très vaste sujet, nous n'aborderons pas tous les aspects de l'aire domestique de façon spécifique. En premier lieu, nous étudierons les processus de socialisation et d'apprentissage de la jeune fille dans l'aire domestique et dans le monde scolaire et associatif. Nous aborderons les pratiques coutumières de l'enfance et de l'adolescence. Nous nous proposons d'insister sur l'apprentissage des valeurs et sur la transmission d'un mode de vie dans le milieu domestique. Deuxièmement, nous verrons l'apprentissage des pratiques culturelles quotidiennes. Nous présenterons un modèle de vie, celui de la femme mariée et de la mère de famille. Pour terminer, nous étudierons la vie sociale féminine et les espaces de la vie de relation à l'intérieur desquels la paroisse jouait un grand rôle.

Les témoignages que nous étudions proviennent tous du Laboratoire d'ethnologie urbaine dont le mandat est de recueillir les récits de vie des gens ayant habité ou habitant encore les quartiers de la ville de Québec. Nous avons principalement eu recours à ce fonds constitué depuis ses débuts à l'été 1991. Il aborde, de façon générale ou plus spécifique, l'ensemble des pratiques culturelles et des fonctions urbaines qui s'exprime par les récits de vie et les récits de pratiques. Il a également été créé afin de recueillir des témoignages d'hommes et de femmes, témoins du quotidien de la vie urbaine et de ses pratiques, dans le but d'identifier et de mettre en évidence les pratiques culturelles significatives de la vie urbaine. Ces témoignages ont permis de mieux comprendre la socialisation de la femme et les rapports qu'elles entretiennent entre elles. Ce fonds contient environ sept cents heures d'enregistrement réparties selon les témoignages de cent vingt et un informateurs dont soixante-deux femmes et cinquante-neuf hommes (voir liste des informateurs, p.12-15).

Parmi les 121 informateurs, 23 ont été plus particulièrement consultés dont 16 femmes et 7 hommes. Puisque nous étudions le processus d'apprentissage des valeurs et des pratiques féminines par les femmes, nous utilisons d'abord les témoignages recueillis auprès des informatrices. Plus que le récit des hommes, celui des femmes comporte beaucoup plus d'informations sur la vie quotidienne et l'apprentissage domestique. Sur les seize informatrices, cinq étaient âgées entre 62 et 69 ans, six entre 70 et 78 ans et quatre entre 81 et 90 ans. Parmi elles, neuf femmes étaient mariées, sept étaient célibataires dont deux religieuses. Cinq d'entre elles demeuraient dans le quartier Limoilou, quatre dans celui de Saint-Sauveur, quatre autres dans le quartier Saint-Jean Baptiste et, enfin, deux demeuraient dans Saint-Roch. Il s'agit de quatre quartiers dit «populaires» et «ouvriers», bien que certaines familles habitant Saint-Jean Baptiste aient pu avoir un niveau social un peu plus élevé. (voir informographie: tableau du profil des informateurs, p.17).

Malgré l'importance des témoignages féminins, les hommes peuvent nous renseigner sur la vision et la perception masculine des femmes. Les informateurs parlent souvent de leur mère, de leur soeur ou encore de leur femme. En ce qui a trait à ces derniers, cinq d'entre eux étaient âgés entre 60 et 67 ans et deux entre 84 et 87 ans. Deux d'entre eux demeuraient à Limoilou tandis que les cinq autres résidaient à Beauport, Saint-Sauveur, Saint-Jean Baptiste, Saint-Sacrement et dans le Vieux-Québec. Le cadre temporel est choisi en fonction d'une périodisation d'abord imposée par les limites des témoignages oraux. Sachant que l'expérience de la vie à Québec à l'aide d'entrevues ne peut guère remonter au-delà du début du XX^e siècle, nous avons choisi de couvrir la période 1930-1945. Comme l'âge de nos informateurs varie entre 60 et 90 ans, tous et toutes étaient en mesure de nous fournir des renseignements pertinents sur une période de leur vie. La majorité des femmes interrogées étaient épouses et mères de famille à l'époque qui concerne notre recherche. (voir informographie: tableau du profil des informateurs, p.17).

TABLEAU 1

LISTE DES INFORMATEURS

ADDIE, Alexander
ALLEYN, Elizabeth
AREL, Père Jean-Louis
ARTEAU, Odilon
AUDY, Monique
BAUDETTE, SR Jacqueline
BEAUMONT, Jean-Baptiste
BÉDARD-CÔTÉ, Dolorès
BÉLAND, Père Noël
BÉLANGER, Edwin
BELL, Gilles
BHERER, Wilbrod
BLOUIN, Jules
BOULLÉ, Sr Alvine
BOURASSA, Georgette
BOURGET, Claire
BUTEAU, Jean-Paul
CARIGNAN, André
CHABOT, SR Marie-Emmanuel
CHALOULT, Pierre
CHARLOTIN, Henri
CHEVARIE-POULIOT, Adrienne
CORRIVEAU, Marguerite
CÔTÉ, Rosaire
DAGNAULT, Sr Gabrielle
DAGNEAU, Georges-Henri
DARISSE, Gilbert
DARVEAU, Thérèse
DÉSILETS, Marcel
DESMEULES, Béatrice
DESNOYER, Jean-Louis
DICAIRE, Sr Yvette

DION, Georgette
DION, Henri
DION, Raymond
DOSTIE, Aline
DROLET, Yvette
DU BERGER-FRASER, Marguerite
DUPERRÉ, Frère Adrien
DUVAL, Monique
EDWARDS, Austin
ÉMOND-POITRAS, Marguerite
ESCOJIDO, Louise
F 1234
FAGUY, Léo
FORGUES, Juliette
FORGUES, Raymonde
FOURNIER, Gérard
GAGNON, Charles-Édouard
GAGNON, Hervé
GALIBOIS-ROY, Marseille
GARON, Henriette
GAUVIN, Sr Rachelle
GAUVREAU-PELLETIER, Cécile
GIROUX, Jean-Paul
GODBOUT, Abbé Lucien
GOSSELIN, Rita
GOURDEAU, Blanche
GOURDEAU, Marguerite
GRÉGOIRE-PARENT, Yvonne
GUAY, Cécile
HALLESSEY, Ruth
HÉBERT, Gérard
HUOT, Jean-Baptiste
JEAN, Armand
JOBIN, Françoise
JOBIN, Lucien

JOBIN, Rita
JOLY, Madeleine
LACHANCE, Jean-Marie
LAFLEUR, Bruno
LAHOUD, Nicole
LALIBERTÉ, Antoinette
LAMBERT-WILL, Jacqueline
LANDRY, Marcel
LANGEVIN, Gertrude
LANGLAIS, Albéric
LAVOIE, Sr Marie-Antoinette
LEFRANÇOIS, Claude
LÉGARÉ, Alex
LÉTOURNEAU-BÉLANGER, Madeleine
MACDONALD, Marguerite
MARIER, Suzanne
MARTEL, Claire
MASSÉ, Jacqueline
MATTE, Sr Antoinette
MECTEAU, Paul
MEILLEUR, DR Robert
MIGNAULT-BUTEAU, Laura
MOISAN, Noël
MOREAU, Jean-Maurice
MORIN-CANTIN, Marthe
NESBITT, Isabel
NOVARA, Franco
O'GALLAGHER, Marianna
PAQUET-CHOUINARD, Claire
PAQUET-HAINAUT, Gisèle
PLANTE, Sr Irène
POULIOT, Jean-Robert
POULIOT-GENDRON, Michèle
PROVOST, Abbé Honorius
RAIMBAULT-ZIMMERMANN, Raymonde

RINFRET, Claudette
ROBITAILLE, René
ROBITAILLE, Robert
ROCHETTE-BÉDARD, Madeleine
ROYER, Jean
SAVARD, Jules-Auguste
ST-LAURENT, Aimé
THIBAUT, Gérard
THIBAUT, Maurice
THIVIÈRGE, Abbé Jean-Maurice
TOURIGNY, Émile
TREMBLAY, Michel
TRUCHON, Ronald
VERRET, Immaculée
VÉZINA, Robert
WAGNER, Robert
WELFORD, Evelyn
ZICAT, Sr Jacqueline
ZIMMERMANN, Joseph

Pour bien comprendre toutes les démarches qui ont mené à la rédaction de notre thèse de maîtrise, nous devons expliquer brièvement le point de départ de celle-ci. Nous tenons à mentionner que toutes les informations amassées ainsi que les instruments de recherche créés et utilisés pour la rédaction de notre mémoire de baccalauréat ont également servi pour notre thèse. Le lecteur comprendra que la méthodologie exposée ici est celle de notre mémoire et qu'elle demeure la même pour notre thèse de maîtrise à quelques détails près.

Tout a débuté en janvier 1992, suite à un stage réalisé au Laboratoire d'ethnologie urbaine qui portait sur les ouvrières de la Dominion Corset. Par la suite, dans le cadre d'un contrat avec le Laboratoire, nous avons entrepris une série de cinq entrevues à l'été de la même année. Celles-ci avaient pour but de documenter la fonction aire domestique et de mettre en évidence l'ensemble des pratiques culturelles qui la composait. Nous y reviendrons plus tard dans l'explication du rapport-synthèse de l'aire domestique produit en 1994.

À partir de la mi-mai, nous avons donc contacté les cinq informatrices mentionnées auparavant, et que nous avons rencontrées régulièrement jusqu'à la fin du mois d'août. Cette base de données allait devenir la matière première de notre mémoire de baccalauréat qui étudiait les stratégies d'entraide et de sociabilité féminine dans le cadre de la vie quotidienne. Puisque notre mémoire de maîtrise étudiait les processus d'apprentissage et de socialisation des femmes dans l'aire domestique, les témoignages de ces cinq femmes ont été consultés plus souvent que ceux des autres informatrices. Bien que nous ayons retenu les témoignages de vingt-trois informateurs, six témoignages féminins, dont les cinq mentionnés précédemment, ont été utilisés plus régulièrement parce que le contenu de leurs entrevues concernaient plus spécifiquement l'aire domestique qui était le sujet de notre thèse.

TABLEAU 2

INFORMOGRAPHIE: PROFILS DES INFORMATEURS

INITIALES	SEXE	AGE (1992)	ETAT CIVIL	QUARTIER
Y.D	F	1927 (65)	CÉLIBATAIRE	LIMOILOU
Y.D	F	1923 (69)	CÉLIBATAIRE ET RELIGIEUSE	LIMOILOU
M.L.B	F	1919 (73)	MARIÉE	SAINT-SAUVEUR
FJ	F	1907 (85)	MARIÉE	SAINT-ROCH
LP	F	1920 (72)	CÉLIBATAIRE ET RELIGIEUSE	ST-JEAN BAPTISTE
C.P.C	F	1930 (62)	MARIÉE	LIMOILOU
M.R.B	F	1928 (64)	MARIÉE	ST-JEAN BAPTISTE
S.M	F	1930 (62)	CÉLIBATAIRE	SAINT-ROCH
AL	F	1902 (90)	CÉLIBATAIRE	ST-JEAN BAPTISTE
C.G.P	F	1914 (78)	CÉLIBATAIRE	ST-JEAN BAPTISTE
H.G	F	1921 (76)	CÉLIBATAIRE	ST-JEAN BAPTISTE
LV	F	1927 (70)	MARIÉE	ST-SAUVEUR
JF	F	1911 (81)	MARIÉE	LIMOILOU
RJ	F	1914 (78)	MARIÉE	SAINT-SAUVEUR
R.G	F	1907 (85)	MARIÉE	SAINT-SAUVEUR
C.G	F	1922 (70)	MARIÉE	LIMOILOU
C.E.G	M	1932 (60)	CÉLIBATAIRE	BEAUPORT
A.C	M	1931 (61)	MARIÉ	LIMOILOU
W.B	M	1905 (87)	MARIÉ	ST-SACREMENT
J.B.B	M	1908 (84)	MARIÉ	LIMOILOU
M.T	M	1927 (65)	MARIÉ	SAINT-SAUVEUR
J.R.P	M	1925 (67)	MARIÉ	VIEUX QUÉBEC
J.A.S	M	1928 (64)	MARIÉ	ST-JEAN BAPTISTE

Pour ce faire, il a fallu bâtir un questionnaire semi-ouvert portant sur l'ensemble des réseaux d'entraide et de sociabilité féminine. Nous nous sommes donc inspirés de la grille des pratiques culturelles de Jean Du Berger et tout particulièrement des pratiques coutumières qui, en général, «règlent les comportements en fonction de ce qui est normal, correct, acceptable dans un groupe; par ailleurs, un groupe se constitue par un consensus sur ce qui est normal, correct et acceptable pour l'ensemble de ses membres». Comme la famille fait partie de ce groupe, le choix des pratiques coutumières étaient parfaitement justifié:

Dans le champ coutumier, certaines pratiques sont reliées au temps et comprennent le cycle de la vie individuelle, les âges de la vie et le temps annuel rythmé par l'alternance d'un temps imposé, le travail, et d'un temps donné, la fête. La catégorie des pratiques coutumières de groupes propose un autre point de vue, celui de l'usage des espaces sociaux, de la régulation de la vie de relation, des codes qui définissent les comportements coutumiers. À ce niveau, se situent les pratiques de groupes comme la famille [...]²².

L'ensemble des pratiques coutumières se constitue du champ pragmatique ainsi que du champ symbolique et expressif. Le champ pragmatique comprend les pratiques du corps (soins du corps esthétiques et thérapeutiques, parures, mode de contrôle, éducation, attitudes, hygiène, sexualité), les pratiques alimentaires (art de faire, transformation, conservation, préparation des aliments, conduite sociale, menus et habitudes alimentaires, pratiques et usages à table), les pratiques vestimentaires (règlent l'usage des vêtements quotidiens, accessoires, parures, confection, ornementation et entretien) et les pratiques techniques (l'habitation et son environnement, zones privées et zones extérieures). Le champ symbolique et expressif, lui, se compose des pratiques ludiques et esthétiques (jeux, sports, art populaire, divertissements, musique, danse, libre expression du corps et de l'esprit), les pratiques langagières (interactions quotidiennes, vœux, interdits langagiers, jurons, proverbes, dictons, croyances, etc), les pratiques ethnoscientifiques (médecine populaire, pharmacopée, connaissances médicinales, discours sur les maladies et médecine institutionnelle) et les pratiques éthiques religieuses (compréhension et explication des phénomènes qui dépassent le domaine naturel par des systèmes de croyances et leur mise en pratique). Les pratiques culturelles coutumières comprennent donc les pratiques du corps, les pratiques alimentaires et vestimentaires, les pratiques techniques, les pratiques ludiques et esthétiques, les pratiques langagières ainsi que les pratiques ethnoscientifiques et éthiques.

²² Martine ROBERGE, «Ethnologie urbaine: question de méthodologie», *Canadian Folklore Canadien*, vol. 16, 1, 1994, p.49.

Prenant pour modèle l'ensemble des pratiques coutumières, notre mémoire de baccalauréat abordait déjà le développement du processus de socialisation de l'individu dans le cadre de l'aire domestique, l'importance de la famille dans le cadre conceptuel de l'apprentissage du savoir et l'influence de l'ensemble des réseaux: familiaux, de voisinage, paroissiaux et professionnels. (voir Annexe A: Grille des pratiques culturelles, p.146-172).

En plus du champ coutumier de la grille des pratiques culturelles, nous avons également utilisé le plan d'enquête du Laboratoire élaboré d'après les récits de vie et tenant compte de l'ensemble des contextualités urbaines. (voir Annexe B: Plan d'enquête du Laboratoire d'ethnologie urbaine, p.173-183). C'est la construction même de ce plan, par un retour au témoin, qui explique la raison pour laquelle le Laboratoire accorde une grande importance à l'aire domestique et à la socialisation de l'individu. Martine Roberge explique l'importance de la personne et de sa famille dans la structure de ce plan:

Dans sa structure, le plan d'enquête part de la personne et suit les étapes chronologiques de sa vie. L'enchaînement des contextes et des pratiques urbaines se fait de façon thématique, mais passe presque toujours par l'informateur et sa famille. Ce schéma donne à la personne toute son importance: les pratiques n'ont de sens qu'en fonction de l'individu [...]23.

Abordant les différents processus de socialisation de la femme, de l'enfance à la vieillesse, par le biais des stratégies d'entraide et de sociabilité, l'utilisation de ce schéma s'avérait pertinente car il permettait d'aborder l'ensemble des fonctions urbaines et des pratiques culturelles. Le plan débute avec la fonction Ego qui se compose de la vie familiale et personnelle des informatrices, se poursuit avec la fonction «Maison I» qui touche la maison de l'enfance et la vie de quartier et de paroisse, la fonction éducation comprend l'école et l'éducation, la fonction consommation aborde la consommation et les espaces marchands, la fonction association traite de la vie associative et la fonction production celui du monde du travail. «Maison II» se compose de la vie familiale et conjugale des femmes mariées, des pratiques coutumières du cycle annuel, des souvenirs personnels, de la fonction circulation qui touche les transports urbains et la circulation durant l'hiver, de la fonction récréation qui aborde les divertissements, de la fonction protection qui touche la santé et la sécurité, de la fonction consommation qui aborde les magasins et le domaine de l'alimentation, de l'appropriation du territoire (habiter Québec) et enfin, de la fonction communication qui traite

23 Ibid.

des communications à Québec. Ces fonctions ont été abordées à des degrés différents dans notre mémoire.

C'est également à partir du plan d'enquête du Laboratoire et, inspiré par celui-ci, que nous avons élaboré notre propre questionnaire afin de réaliser une première série de cinq entrevues pour la rédaction de notre mémoire de baccalauréat. Nous avons donc utilisé ces deux outils de recherche pour notre thèse de maîtrise (Voir plan d'enquête des cinq entrevues thématiques sur l'aire domestique: questionnaire: sociabilité et réseaux d'entraide féminine, p.21à 26).

TABLEAU 3

PLAN D'ENQUÊTE DES CINQ ENTREVUES THÉMATIQUES SUR L'AIRE DOMESTIQUE

QUESTIONNAIRE: Sociabilité et réseaux d'entraide féminine.

1. Lieux de rencontres des jeunes femmes (avant mariage)
 - 1.1 Cercle de couture:
 - 1.2 Discuter
 - 1.3 Broder
 - 1.4 Tricoter
 - 1.5 Préparer son trousseau
 - 1.6 Goûter
 - 1.7 Rencontre des cavaliers
 - 1.8 Mouvements et groupes/lesquels/quand/activités
 - 1.9 École/activités scolaires et parascolaires
 - 1.9.1 Associations/lesquelles/quand/activités
 - 1.9.2 Promenades extérieures/où/quand/seules ou en groupe

2. Réunions à la maison familiale:
 - 2.1 Veillées
 - 2.2 Jeux de société: Cartes/pichnolles/goûters/musique, etc.
 - 2.3 Rencontre des cavaliers/quelles pièces de la maison
 - 2.4 Réunions amicales au domicile familial des autres amies

3. Sociabilité féminine en milieu de travail (avant mariage)
 - 3.1 Avez-vous travaillé avant votre mariage/où/quand/tâches
 - 3.2 Y avait-il des femmes dans votre milieu de travail ?
 - 3.3 Quelles formes prenait l'entraide et la sociabilité féminine dans votre milieu de travail ?
 - 3.4 Vos compagnes de travail étaient-elles des amies et/où des voisines de votre entourage ?
 - 3.5 Y avait-il dans votre milieu de travail d'autres membres de votre famille ?
 - 3.6 Est-ce que certains membres de votre famille vous ont aidé à trouver votre travail/mère/tantes/cousines, etc ?

4. Jeunes femmes mariées: Proximité de la famille d'origine
 - 4.1 Lors de votre mariage, habitiez-vous encore à proximité de votre famille d'origine ?
 - 4.2 À combien de distance/à pied/en auto/en bus ?
 - 4.3 Est-ce que d'autres membres de votre parenté immédiate habitait près de votre voisinage/à quelle distance ?

4.5 Est-ce que vos proches voisins étaient des membres de votre famille/qui ?

4.6 Est-ce que la famille habitait une rue (ou autre espace) ?

5. Stratégies d'entraide cellule familiale immédiate

5.1 À quel(s) membre(s) de la famille faisiez-vous affaire lorsque vous en aviez le plus besoin ?

5.1.1 Mère/père

5.1.2 Soeurs/frères

5.1.3 Belles-soeurs/beaux-frères

5.1.4 Oncles/tantes

5.1.5 Cousins/cousines

5.1.6 Autres

5.2 Quelles formes prenait l'entraide familiale ? /besoins et services rendus

5.2.1 Aide aux travaux ménagers

5.2.2 Cuisine

5.2.3 Gardiennage

5.2.4 Commissions

5.2.5 Conseils

5.2.6 Soutien moral et psychologique

5.2.7 Messages

5.2.8 Travaux maisons intérieurs et extérieurs (hommes)

5.2.9 Conseils et réunions de famille (femmes)

6. Stratégies d'entraide amicale(relation élective et affective)

6.1 Aviez-vous une ou des amies de femme dans le quartier ? /qui ?

6.1.1 Voisine immédiate

6.1.2 Voisine soeur/belle-soeur/cousine/tante/mère, etc.

6.1.3 Où habitait(ent)-elle(s)/Même rue/immeuble/quartier, etc ?

6.2 Aviez-vous une ou des voisines (non intime(s) sur qui vous pouviez compter ?

6.2.1 Est-ce que sa présence s'avérait essentielle ? /en quoi ?

6.2.2 Dépannage divers

6.2.3 Gardiennage

6.2.4 Cela vous apportait-t-il une certaine sécurité ?

6.2.5 Confiance en votre environnement

7. Stratégies de sociabilité

Voisiner à distance:

7.1 Si votre famille est plus éloignée de vous, quels sont les moyens de communication employés pour garder le contact?

- 7.1.1 Téléphoner régulièrement à votre mère
- 7.1.2 Lettres
- 7.1.3 Répondre les nouvelles
- 7.1.4 Réunions occasionnelles ou régulières

7.2 Cohabitation des générations:

- 7.2.1 Ajouts de pièces pour loger vos parents
- 7.2.2 Habiter chez ses parents après le mariage
- 7.2.3 Partage de la maison (ou appartement) des parents avec d'autres membres de la famille ? / qui ? /pourquoi ? /comment ?
- 7.2.4 Accueil d'un membre de la famille pour ses études en ville/qui ?

7.3 Des talles de voisines:

- 7.3.1 Fréquentiez-vous certaines de vos voisines plus régulièrement ?
- 7.3.2 En tant que jeunes mariées au foyer
- 7.3.3 En tant que jeunes mères de famille
- 7.3.4 Selon l'âge
- 7.3.5 Selon l'âge des enfants (agent de sociabilité)
- 7.3.6 Selon vos affinités (ou besoins) respectifs

8. Associations et groupes paroissiaux:

- 8.1 Participez-vous à des associations ou groupes religieux ? / Lesquels ?
- 8.2 Les dames de Saint-Anne
- 8.3 Les dames de la Sainte-Famille
- 8.4 Les Lacordaires
- 8.5 Les Jeanne d'Arc
- 8.6 Les filles d'Isabelle
- 8.8 La légion de Marie
- 8.9 La Saint-Vincent-de Paul
- 8.9.1 Pèlerinages
- 8.9.2 Fêtes populaires religieuses (plan*)

9. Groupes et activités récréatives:

9.1 Participiez-vous à des groupes ou activités récréatives ? /lesquels ?

- 9.1.1 Cercle des fermières
- 9.1.2 Cercle de couture
- 9.1.3 Comités de parents(école ou autres)
- 9.1.4 Associations de femmes
- 9.1.5 Ligue de quilles
- 9.1.6 Bingo
- 9.1.7 Bazar (ou autres activités au profit de l'église ou de la communauté)
- 9.1.8 Cartes
- 9.1.9 Radio/télévision/musique

10. Sortir ensemble:

10.1 Quelles étaient vos sorties quotidiennes et avec qui ? /quand ? /comment ?

- 10.1.1 Prendre un café avec ou chez une voisine
- 10.1.2 Promener le bébé
- 10.2.3 Visites à la Goûte de Lait (dispensaire soins bébés)
- 10.2.4 Chez la coiffeuse
- 10.2.5 Magasinage et ou commissions où/quand/achats
- 10.2.6 Épicerie du coin
- 10.2.7 Autres

11. Sujets de conversation:

11.1 Quels étaient vos principaux sujets de conversation/les plus fréquents ?

- 11.1.2 Sorties et activités
- 11.1.2 Époux: santé travail/relation de couple (sexualité et non-dits)
- 11.1.3 Vos enfants: Santé soins/dernier-né/Grossesse/école/projets et espoirs
- 11.1.4 Confidences: Sexualité tabous et interdits/problèmes de femme histoires de famille/potins de voisinage, etc.
- 11.1.5 Orienter vers des services: Dépannage selon les besoins: gardiennage/réparations/travaux ménagers/emplois/soins/santé, etc.

12. Lieux de sociabilité domestique: intérieurs et extérieurs

- 12.1 Est-ce que votre maison, et plus particulièrement votre cuisine, était ouverte sur le monde familial ?
- 12.2 Qui receviez-vous le plus souvent dans votre cuisine ? :
famille/voisine et amies
- 12.3 Qui receviez-vous le moins souvent ?
- 12.4 Échangiez-vous avec vos voisines dans votre cour/corde à linge/
galerie arrière/trottoir avant/perron de porte, etc ?

13. Marchands et services:

- 13.1 Quels étaient les marchands ? /services et lieux auxquels vous aviez affaire dans votre quotidien?

- 13.1.1 Marchands itinérants
- 13.1.2 Laitiers
- 13.1.3 Boulangers
- 13.1.4 Nettoyeur
- 13.1.5 Glace
- 13.1.6 Journaux
- 13.1.7 Épiciers
- 13.1.8 Boucher
- 13.1.9 Marchés et halles
- 13.2.1 Couturière
- 13.2.2 Pharmacien
- 13.2.3 Poste
- 13.2.4 Banque

14. École:

- 14.1 Rencontriez-vous les parents des élèves dans la cour d'école ?
- 14.2 Assistiez-vous à des réunions et comités de parents à l'école (ou autre) ?
- 14.3 Aux fêtes de fin d'année
- 14.4 Aux remises des bulletins
- 14.5 Aux remises des diplômes
- 14.6 Aux activités scolaires et parascolaires

15. Église:

- 15.1 Est-ce que l'église était un lieu de rencontre et d'échange avec la population du quartier et voisins ?
- 15.1.1 Rencontre avant la cérémonie (extérieur)
- 15.1.2 Pendant la cérémonie
- 15.1.3 À la sortie de la cérémonie (sur le perron/invitations)

16. Sociabilité selon les cycles et saisons de l'année:

16.1 Est-ce que les occasions de rencontre et d'échange étaient différentes selon les saisons de l'année/en quoi?

- 16.1.1 Les quatre saisons
- 16.1.2 Le temps des fêtes
- 16.1.3 Les fêtes religieuses
- 16.1.4 Les fêtes anniversaires
- 16.1.5 Semaine
- 16.1.6 Fins de semaine
- 16.1.7 Le chalet d'été
- 16.1.8 Autres

17. Sociabilité et entraide féminine: Le réseau familial, une affaire de femme?

17.1 Gestion de la famille:

- 17.1.1 Relation avec la famille du mari, emprunt d'un circuit féminin
- 17.1.2 Circuit belles-mères/épouses
- 17.1.3 Circuit belles-soeurs/épouses
- 17.1.4 Construction autour des rapports mère/fille (et autres soeurs)
- 17.1.5 Aller chez maman
- 17.1.6 Aller chez ses soeurs
- 17.1.7 La famille de l'homme, une option par défaut?

C'est aussi à partir de ce questionnaire d'enquête que nous avons bâti notre plan de travail pour notre baccalauréat, plan qui a également servi pour notre thèse. Nous avons débuté avec les différents lieux de rencontre des jeunes filles avant le mariage, la maison familiale (ego et «maison 1») et le milieu de travail (production). Nous avons ensuite abordé l'importance de la proximité de la famille d'origine pour la jeune mariée et avons poursuivi avec les diverses stratégies d'entraide familiales, amicales et du voisinage («maison 11»). En plus de l'entraide, les stratégies de sociabilité empruntaient diverses formes telles que la communication à distance (communication), la cohabitation des générations («maison 11»), la fréquentation du voisinage, des associations paroissiales et des groupes d'activités récréatives (récréation). De plus, les sorties extérieures ainsi que les conversations et les «rencontres de cuisine» étaient des occasions de sociabilité («maison 11»). Enfin, les différents marchands et les services qu'ils offraient faisaient aussi partie intégrante de la sociabilité féminine. Il s'agissait d'une sociabilité directement liée à la fonction de consommation. Par la suite, nous nous sommes également inspirés de ce questionnaire afin de bâtir notre plan de travail (Voir Plan: Sociabilité et réseaux d'entraide féminine, p.28 à 31).

TABLEAU 4

PLAN DE TRAVAIL: Sociabilité et réseaux d'entraide féminine

Introduction

Aire domestique
 Processus de socialisation
 Étapes et cycles de la vie
 Réseaux (entraide et sociabilité)
 Cadre spatio-temporel
 Méthodologie
 Objet du mémoire

I. Développement du processus de socialisation dans le cadre de l'aire domestique.

1.1 Définition de l'aire domestique et de ses composantes

- 1.1.1 Ego
- 1.1.2 «Maison 1»
- 1.1.3 «Maison 2»

1.2 La famille : Cadre conceptuel de l'apprentissage et du savoir

- 1.2.1 L'aire domestique lieu du processus de socialisation

1.3 Le temps social: une valeur culturelle

- 1.3.1 Étapes de la vie
- 1.3.2 Cycles de la vie

1.4 Influence des réseaux : familiaux et autres

- 1.4.1 Sociabilité de la mère: famille de la mère
- 1.4.2 La solidarité : une histoire amicale
- 1.4.3 Entraide et dépannage: les voisines
- 1.4.4 Et les hommes dans tout ça : une socialisation masculine
- 1.4.5 Le réseau scolaire
- 1.4.6 L'église
- 1.4.7 Le quartier
- 1.4.8 La paroisse

II. Socialisation et pratiques coutumières

- 2.1 Reliées au temps
 - 2.2 Cycle de la vie individuelle
 - 2.3 Enfance et de l'adolescence
 - 2.4 Couple-famille et parenté
 - 2.5 Fin du cycle de la vie:
 - 2.6 Occupation du troisième âge
 - 2.7 Cycle annuel
 - 2.8 De groupes
 - 2.9 Vie quotidienne

III. Socialisation du corps

- 3.1.1 Soins du corps: enfants
- 3.1.2 Soins du corps: adulte
- 3.1.3 Parure
- 3.1.4 Éducation du corps
- 3.1.5 Mouvements et attitudes du corps
- 3.1.6 Hygiène
- 3.1.7 Sexualité
- 3.1.8 Pratique de la reproduction et contraception
- 3.1.9 Aspects symbolique: croyances, rituel, prescriptions, interdits.

IV. Socialisation des pratiques alimentaires et vestimentaires

4.1 Pratiques alimentaires

- 4.1.1 Pratiques culinaires
- 4.1.2 Transformation des aliments
- 4.1.3 Conservation des aliments
- 4.1.4 Préparation des aliments
- 4.1.5 Recettes
- 4.1.6 Menus et habitudes alimentaires
- 4.1.7 Pratiques à table
- 4.1.8 Aspects symboliques: croyances, rituel, prescriptions, interdits.

4.2 Pratiques vestimentaires

- 4.2.1 Vêtements
- 4.2.2 Vêtements quotidiens
- 4.2.3 Accessoires vestimentaires et parures
- 4.2.4 Confection des vêtements

- 4.2.5 Ornementation des vêtements
- 4.2.6 Entretien des vêtements et des accessoires
- 4.2.7 Aspect symbolique: croyances, rituel, prescription, interdits.

V. Socialisation de l'habitation

- 5.1.1 Pratiques techniques
- 5.1.2 Habitation
- 5.1.3 Environnement de l'habitation domestique
- 5.1.4 Aménagements intérieur/eau/chauffage/éclairage
- 5.1.5 Aspects symboliques de l'habitation: croyances, rituel, prescriptions, interdits
- 5.1.6 Mobilier domestique
- 5.1.7 Entretien et conservation de l'habitation domestique

VI. Socialisation par les pratiques ludiques et esthétiques

- 6.1.1 Sports et divertissements
- 6.1.2 Jeux et jouets
- 6.1.3 Performances ludiques et esthétiques
- 6.1.4 Contextes des activités ludiques
- 6.1.5 Participants

VII. Socialisation par les pratiques ethnoscientifique et éthiques

7.1 Pratiques ethnoscientifique

- 7.1.1 Médecine «traditionnelle»
- 7.1.2 Pharmacopée
- 7.1.3 Préparation des remèdes
- 7.1.4 Administration des remèdes

7.2 Pratiques éthiques

- 7.2.1 Système de croyances
- 7.2.2 Organisation religieuse/espace et lieux de pèlerinage
- 7.2.3 Temps religieux
- 7.2.4 Pratiques et actions culturelles
- 7.2.5 Pratiques langagières religieuses
- 7.2.6 Initiation religieuse
- 7.2.7 Rites et pratiques rituelles

VIII. Conclusion

L'aire domestique ...

On y revient toujours

Reflet d'une culture

Une ville intérieure

La ville, un lieu et un mode de vie

Naissance d'une culture

Après la rédaction de notre mémoire de baccalauréat, en 1994, le Laboratoire nous a confié le mandat de réaliser un rapport de la fonction aire domestique. Il s'agissait de répertorier et de synthétiser toutes les informations concernant la vie quotidienne des femmes (telle que définie auparavant) dans l'ensemble du fonds. Nous avons donc décidé de présenter ce rapport-synthèse sous la forme de seize tableaux, un pour chaque fonction urbaine liée à l'aire domestique.

Le rapport débute par une brève analyse des fonctions urbaines et des pratiques culturelles par quartier (voir annexe C: Analyse des fonctions urbaines et des pratiques culturelles par quartier, p. 194-199). Par la suite, il présente l'ensemble des fonctions qui sont décrites par ordre d'importance, de la première à la seizième place et vont comme suit: 1- vie professionnelle, 2- délimitation de l'espace, 3- vie de couple, 4- tâches domestiques générales, 5- vie de communauté, 6- utilisation des services et des commerces, 7- école, 8- décès et rites, 9- activités de l'adolescence, 10- mariage, 11- réseaux familiaux et autres (professionnels, de voisinage, paroissiaux), 12- activités de l'enfance, 13- fréquentations, 14- vie de célibataire, 15- retraite, 16- vie de quartier et de paroisse (vie sociale). Chaque tableau se compose d'une brève présentation des sujets abordés par les informateurs et les informatrices selon leur importance. Exemple: dans la pratique vie de couple et selon les témoignages masculins, on aborde à treize reprises la description du logement et des pièces, à neuf reprises les relations parents enfants, à huit reprises les déménagements, à six reprises la vie en famille, etc. Chez les femmes, on aborde quarante-trois fois les relations hommes-femmes et les tâches parentales, trente-trois fois la description du logement, vingt-huit fois la vie de famille et les relations parent-enfants, etc. Cette façon de procéder nous permet de totaliser le nombre de mentions faites pour chacune des pratiques culturelles de la fonction aire domestique selon le sexe (puisque les témoignages des hommes ont également leur importance). Ces tableaux s'accompagnent également d'une très brève analyse des données. A cela s'ajoute la fonction consommation qui, au départ, ne faisait pas partie de l'aire domestique. L'évidence des liens qui unissent ces deux fonctions nous a permis de démontrer l'omniprésence du monde de la consommation dans l'univers féminin. En conclusion, ce rapport-synthèse démontre l'omniprésence de la fonction aire domestique et l'interpénétration de l'ensemble des fonctions urbaines. Afin de mieux visualiser le concept de tableaux de la fonction aire domestique, vous trouverez dans les pages suivantes, deux des seize tableaux qui font partie intégrante du rapport final sur l'Aire domestique, soit: Vie de couple (p.33 à 34), Tâches domestiques générales (p.35 à 36)

Vie de couple

Mentions: M: 84 F: 143 Total: 221

<u>Masculin</u>	<u>Mentions</u>
1- Descriptions logements et maisons/ contenus pièces:	13
2- Relations parents-enfants	9
3- Déménagements:	8
- Les sorties	8
4- La vie en famille	6
5- Activités sportives père-fils	5
- Promenades du dimanche	5
6- Premier logement du couple:	4
- Les appartements habités:	4
- Repas familiaux extérieurs	4
- Organisation, gestion et planification vie domestique	4
7- Pique-niques bord du fleuve	3
- Balades en automobile	3
8- Baignade	2
- Visites à la famille	2
- Partage des tâches	2
- Prise en charge éducation des enfants	2
9- Entraide, solidarités masculines et féminines	1
	<u>Total: 84</u>
<u>Féminin</u>	<u>Mentions</u>
1- Relations hommes-femmes/ tâches parentales:	43
2- Maisons et appartements habités/ pièces et contenu:	33
3- Vie de famille/ relations parents-enfants et éducation	28
4- Déménagements:	5
5- Premier appartement du couple:	4
6- Étroitesse des logements:	3
- Maison ancestrale/ vente de la maison retraite:	3
	<u>Total: 143</u>

Comme la famille est au cœur de l'aire domestique, nous avons accordé une très grande importance à la structure même du couple, à tous les petits faits et gestes qui composent son

quotidien. Totalisant 221 mentions dont 143 féminines et 84 masculines, vie de couple occupe donc la troisième place et se divise en deux parties. Une première concerne les déplacements et la description intérieure et extérieure du toit familial et une seconde aborde la vie de famille sous tous ses aspects. Les hommes accordent beaucoup d'importance au toit familial et aux divers appartements habités par le couple ainsi qu'aux relations parents-enfants et aux sorties et activités familiales. Quand aux femmes, elles abordent principalement les relations hommes-femmes, les diverses tâches parentales, les appartements habités, le contenu des pièces et les relations parents-enfants ainsi que l'éducation.

Hommes et femmes témoignent des mêmes valeurs au sujet de la vie de couple. On accorde une égale importance au toit familial, à la vie de famille, aux relations parents-enfants et à l'éducation de ceux-ci. Les hommes parlent cependant d'organisation, de gestion, de planification et de prise en charge de la vie domestique, expressions originellement masculines. Les femmes abordent le sujet sous l'angle des relations hommes-femmes et des tâches parentales. Les témoignages masculins mentionnent également les sorties et activités à l'extérieur du domicile. À la lumière de ces mots ou expressions, peut-on penser qu'ils s'avèrent représentatifs des rôles de l'époque? L'homme ne voyait-il pas l'aire domestique comme étant subdivisée tandis que la femme la percevait comme un tout?

Tâches domestiques générales

Mentions: M: 21 F: 153 Total: 174

Masculin

Mentions

1-	Nourriture/menus/préparation des menus quotidiens/survie alimentaire:	9
2-	Méthodes de chauffage:	5
-	Entretien et approvisionnement du poêle:	5
3-	Partage et division des tâches domestiques:	3
-	Description des tâches domestiques:	3
4-	Fabrication des vêtements:	1
<u>Total: 21</u>		

Féminin

Mentions

1-	Tâches domestiques générales:	38
2-	Lavage et entretien des vêtements:	23
3-	Préparation des aliments:	22
4-	Préparation repas du temps des Fêtes:	20
5-	Aliments et repas quotidiens:	17
6-	Chauffage et électricité:	14
7-	Horaire domestique quotidien:	13
8-	Marchés et épiceries:	7

Total: 153

Les tâches domestiques sont à la femme ce que la vie professionnelle est à l'homme. Nous avons accordé beaucoup d'intérêt au quotidien de la femme au foyer afin de rendre compte d'un univers proprement féminin. Tâches domestiques générales arrive au quatrième rang avec ses 174 mentions dont 21 masculines et 153 féminines. Les tâches féminines étant beaucoup plus nombreuses, elles ont été divisées en plusieurs sous-groupes. Le premier, constitue les repas et l'alimentation, le deuxième aborde les tâches domestiques générales autre que l'alimentation et le troisième traite du lavage et de l'entretien des vêtements. Les hommes sont davantage préoccupés par l'alimentation qui assure la survie de leur famille ainsi que par les méthodes de chauffage et d'entretien du poêle. Ils mentionnent également le

partage et la division des tâches domestiques. Les femmes, elles, accordent une très grande importance à l'ensemble des tâches domestiques journalières et hebdomadaires.

Si on regarde l'ensemble des témoignages, les hommes et les femmes accordent de la valeur aux mêmes éléments, c'est-à-dire l'ensemble des tâches domestiques comprenant la préparation des repas, l'entretien des vêtements, les méthodes de chauffage et l'électricité. On constate avec force que l'alimentation occupe une place prépondérante dans la vie quotidienne. Pour la mère, réunir toute sa famille autour de la table, même après le départ des enfants, s'avère une des plus belles récompenses. Tout comme délimitation de l'espace, tâches domestiques générales est reliée au monde de la sociabilité et de la consommation par les pratiques alimentaires et vestimentaires ainsi que les méthodes de chauffage et d'éclairage.

Le rapport-synthèse de l'aire domestique permet de mieux comprendre les processus d'apprentissage des femmes dans la famille d'origine ainsi que la socialisation qui se fait à travers un second réseau s'inscrivant dans le cadre de diverses institutions sociales et religieuses paroissiales.

L'aire domestique étant très vaste, il fallait limiter notre analyse à certaines pratiques. Lors de nos recherches au Laboratoire, et selon la grille des pratiques de Jean Du Berger, nous avons construit deux autres types de grille. La première nous a permis de déterminer le contenu de notre champ de recherche tandis que la seconde a servi à l'analyse des pratiques elles-mêmes.

Pour la grille d'analyse des données, nous avons subdivisé l'aire domestique selon les quatre principaux cycles de la vie: la naissance mais surtout l'enfance qui se divise en deux parties. La petite enfance de 0 à 6 ans qui comprend la naissance, les jeux et activités ainsi que les règles de conduite. La deuxième phase se compose des institutions reliées à l'enfance, de l'apprentissage scolaire et des souvenirs familiaux. L'adolescence, elle, aborde majoritairement des rites de passage spécifiques à cette période de la vie. L'âge adulte se répartit comme suit: les fréquentations, le mariage, la vie matrimoniale qui comprend l'installation du couple dans sa nouvelle résidence, le partage des tâches domestiques et l'éducation des enfants. La vie adulte comprend également la vie professionnelle ainsi que la vie de célibat et de communauté. Enfin, la vieillesse traite de la retraite, des activités du troisième âge, des relations familiales et intergénérationnelles, de la maladie ainsi que du décès et ses rites.

Pour mieux analyser les différentes étapes de chacun de ces cycles de vie, nous les avons subdivisés en trois grands champs: la vie individuelle se compose principalement des grandes étapes qui marquent la vie d'un individu sous forme de rites de passage. Il s'agit de la naissance, des activités de l'enfance, de l'école, des activités de l'adolescence, des fréquentations, du mariage et de la vie de couple, de la vie professionnelle, de la vie de communauté, de la vie de célibataire et des activités du 3^e âge. La vie domestique ou quotidienne aborde les différentes tâches domestiques intérieures et extérieures de l'épouse. Ces tâches se divisent selon qu'elles soient journalières, hebdomadaires ou saisonnières. Enfin, la vie paroissiale (sociale) concerne les espaces de la vie de relation, à l'intérieur desquels certains jouent un rôle plus significatif. Elle se compose de la délimitation de

l'espace, c'est-à-dire des limites officielles et officieuses ainsi que des perceptions de son milieu de vie, de l'utilisation des services et des commerces (espaces marchands et de sociabilité), des relations entre voisins (réseaux d'entraide et de sociabilité) et des différents réseaux composés par la famille, le voisinage, les associations et la vie professionnelle. La vie de paroisse comporte des mouvements associatifs religieux. Partant du fait qu'à chacun des cycles et des champs correspondaient diverses pratiques s'inscrivant dans la vie quotidienne, nous avons pu définir avec précision les composantes de l'aire domestique.

Par la suite, nous avons construit notre deuxième grille d'analyse de façon à pouvoir recueillir la référence exacte de l'extrait dont il est question, le sexe et l'âge de l'informateur (sous forme de date de naissance), le quartier où se déroule la pratique décrite, le champ, la pratique, le temps de la pratique (l'année) ainsi que quelques commentaires permettant de qualifier les données.

Puisque ces deux instruments de travail ont déjà permis de faire une synthèse des pratiques culturelles de l'aire domestique, nous utilisons à nouveau cette formule pour l'analyse de nos données. (voir grille de lecture, p.39, et grille d'analyse des données, p.40).

GRILLE DE LECTURE

VIE INDIVIDUELLE	VIE DOMESTIQUE	VIE PAROISSIALE
NAISSANCE	TÂCHES ET ACTIVITÉS DOMESTIQUES	DÉLIMITATION DE L'ESPACE (limites officielles et officieuses / perceptions du quartier)
ACTIVITÉS DE L'ENFANCE	GÉNÉRALES	PAROISSE ET QUARTIER (SI TÉMOIGNAGE UNIQUE)
ÉCOLE	HEBDOMADAIRES	RÉSEAUX D'ENTRAIDE FAMILIALE/ DE VOISINAGE/ PROFESSIONNELS/ ASSOCIATIFS
ACTIVITÉS DE L'ADOLESCENCE	SAISONNIÈRES	UTILISATION DES SERVICES ET DES COMMERCES (espaces marchands)
FRÉQUENTATIONS	HORAIRE D'UNE JOURNÉE	
MARIAGE	HORAIRE D'UNE SEMAINE	
VIE DE COUPLE/FAMILLE		
VIE PROFESSIONNELLE		
VIE DE COMMUNAUTÉ		
VIE DE CÉLIBATAIRE		
ACTIVITÉS DU 3 ^e ÂGE		
DÉCÈS ET RITES		

GRILLE D'ANALYSE DES DONNÉES

Références	Sexe	Âge	Quartier	Pratique	MI M2	VI VD VQ	E/A AA/V	Temps pratique	Remarques
LEU/R.I.1/ JoLa 1992	F	1914	St-Sauveur	Alimentaire	MI	VD	E	1931	Menus dominical
LEU/M.N.3 /D.B 1991	M	1920	Limoilou	Vestiment- aire	M2	VQ	AA	1945	Buanderie chinoise
LEU/R.F.3/ J.F 1993	F	1904	St-Sauveur	Éthique	MI	VI	E	1932	Prières à la maison avant coucher
LEU/R.I.1/ JoLa 1992	F	1914	St-Sauveur	Ethnoscien- tifique	M2	VD	A	1940	Remèdes maisons
LEU/M.N.3 /D.B 1991	M	1920	Limoilou	Alimentaire	MI	VQ	E	1930	Panier St- Vincent-de- Paul

Les témoignages sont analysés en tenant compte de deux principaux facteurs divisés en trois chapitres. Le premier chapitre étudie l'apprentissage des valeurs, c'est-à-dire les processus d'apprentissage et de socialisation de la fillette jusqu'à l'adolescence dans le milieu familial d'origine, dans le monde scolaire, associatif et dans celui du travail. Les deuxième et troisième chapitres analysent l'apprentissage des pratiques par les tâches et activités domestiques quotidiennes de la femme mariée, et par la vie sociale, paroissiale et les espaces de la vie de relation. Ce qui nous permettra de dégager les principales étapes du processus d'apprentissage des valeurs et des pratiques dites féminines afin de présenter un modèle de vie.

Le processus d'apprentissage des valeurs se développe évidemment dans le milieu familial où, dans la première enfance, les règles de conduites maternelles modèlent la jeune fille par l'apprentissage de l'obéissance et du respect de l'autorité, par les prescriptions et les interdits. L'école, second berceau de la jeunesse, préconise la rigueur, la discipline et la vie de groupe. Tout au long du parcours scolaire, tout concourt à former des jeunes femmes capables de faire face aux réalités domestiques quotidiennes. L'adolescence, période propice à l'apprentissage des tâches ménagères, voit les jeunes femmes devenir le bras droit de leur mère, faire les courses, s'occuper des frères et soeurs ou encore travailler à l'extérieur. Commence alors une période d'apprentissage inhérente à leur futur rôle d'adulte qui se poursuit dans le cadre des pratiques quotidiennes conjugales et familiales. Devenue épouse et mère, la femme fait l'apprentissage des pratiques et travaille pour son mari et ses enfants en mettant tout son savoir-faire au service de la famille. Puis, les enfants ayant quitté le nid, la paroisse, lieu de réflexion, d'action sociale, d'épanouissement et de réalisation de la femme, devient une seconde famille. La religion qui avait jusqu'alors assigné l'épouse et la mère au foyer, lui permet enfin de prendre sa place de femme au sein de la société.

Chapitre 1

L'enfance et l'adolescence de la femme

1.1 Enfance et apprentissage dans l'aire domestique

La vie de l'adulte trouve son fondement dans les apprentissages de la jeunesse. Nous traiterons donc dans ce premier chapitre de la jeunesse mais sous l'angle de l'apprentissage des valeurs et de la sociabilité. Pour y arriver, nous nous arrêterons aux premières années où s'esquissent les orientations qui se préciseront par la suite. Chez les femmes que nous avons rencontrées, ces expériences déterminantes furent influencées par un modèle qui mettait l'accent sur une bonne formation religieuse, morale et aussi pratique.

Au cours de la «petite enfance», deux processus psychologiques complémentaires permettent à la fillette de modeler son image d'après celle de sa mère. Le premier processus est l'imitation par laquelle l'enfant apprend en reproduisant des comportements de la personne la plus proche avec des variations en fonction de sa personnalité. Par le fait même, il fait l'expérience des attitudes de la personne imitée qui n'est qu'une disposition plus ou moins permanente, non observée mais inférée à partir d'opinions et de comportements observables, et qui explique et unifie ces opinions et ces comportements. L'imitation continuera jusqu'à ce que le sujet ait fait sien le comportement modèle.

Le deuxième processus opère à un niveau plus profond car il affecte non seulement le comportement extérieur mais investit en plus le monde intérieur : il s'agit de l'identification, «un processus psychologique, par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre personne, et se transforme totalement ou partiellement en fonction de ce modèle. La personnalité qui, ici désigne le moi intime, se constitue et se

différencie par une série d'identification²⁴». Fortement influencée par les liens d'ordre émotif qui l'unissent à sa mère, la fillette reproduit les comportements et intériorise par le fait même ses modèles culturels et par conséquent ceux de son milieu. En s'identifiant à sa mère, elle s'intègre à un groupe d'appartenance, sa famille, et se prépare au rôle qu'elle devra remplir plus tard, à cet «ensemble des conduites prescrites aux personnes et attendues des personnes qui occupent une position déterminée²⁵». En somme, l'imitation consiste en une répétition des comportements sans engagement émotif alors que l'identification pousse le sujet à devenir l'autre à cause du lien émotif qui le rattache à ce dernier. C'est par l'imitation, l'identification, mais aussi par les corrections, les conseils et la transmission des gestes que l'enfant se modèle sur un autre, dont les comportements prennent en l'occurrence une très grande importance.

À cause de la dépendance affective qui l'unit à sa mère et parce qu'elle voit en elle un modèle, le seul qu'elle ait sous les yeux, la fillette cherche non seulement à reproduire le moindre de ses gestes mais aussi adopte inconsciemment ses normes sociales. En effet, les rapports que la mère entretient avec son époux, ses autres enfants et la parenté en général constituent pour l'enfant un apprentissage concret et continu du système social, des positions de chacun, des droits et privilèges de chaque personne. Une conversation reflète les convictions, les préjugés, les valeurs profondes et, pour ainsi dire, intangibles du groupe. Une colère manifeste une réaction à ce qui est pour le sujet inadmissible tandis qu'une joie bruyante révèle une heureuse situation qui répond aux attentes de sa mère. Ce processus inconscient d'identification transmet donc ce qui fonde la personnalité de la mère et impose par conséquent le modèle de ce que devrait devenir la fillette.

L'identification à la mère est orientée par les pratiques langagières qui, sous forme de proverbes, de dictons, de préceptes, de clichés, de formules traditionnelles, expriment sous une forme concise les valeurs du groupe. Dans certains milieux, cette parole quotidienne traduira une vision du monde optimiste qui voit dans l'avenir, non pas un gouffre sombre qui cache des malheurs imprévisibles, mais une occasion de progrès et de réalisation de soi; ailleurs, la parole injectera des attitudes négatives, pessimistes, parfois même défaitistes. L'enfant est aux écoutes de tout ce qui est exprimé par cet être qui constitue son unique

²⁴ Jean LAPLANCHE et J.B. PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1971, p.83.

²⁵ Anne ANCELIN, SCHIETZENBERGER, *Vocabulaire des techniques de groupe: formation, psychothérapie, dynamique de groupe et psychodrame*, Toulouse, Privat, 1981, p.147.

référence. La moindre parole est emmagasinée, les inflexions de voix enregistrées, les gestes imités.

Chez les femmes que nous avons interrogées, éduquer semble avoir été synonyme de dresser. L'apprentissage du modèle de vie se faisait par l'obéissance. L'attitude fondamentale que l'on cherchait à développer chez l'enfant était qu'il obéisse en toutes circonstances. «Être élevé», «être bien élevé», autant d'expressions qui renvoient à une attitude de respect de l'autorité. La plupart de nos informateurs et informatrices se souviennent du climat créé par l'autorité des parents et par le respect de cette autorité par leurs enfants. Une informatrice, tout en qualifiant l'atmosphère familiale de «gaie et joyeuse», s'empresse de préciser «qu'il y avait toujours le respect de l'autorité familiale qui planait²⁶». Les parents de cette époque exerçaient en effet non seulement une grande autorité sur leurs enfants mais cette autorité était empreinte de sévérité : «L'éducation des enfants était plus sévère qu'aujourd'hui. Les parents avaient toute autorité sur eux²⁷». Autorité donc, pouvoir de se faire obéir; respect, acceptation de cette autorité. Une mère de famille explique comment elle exerçait son autorité:

J'étais peut-être pas autoritaire pour les mener par le bout du nez, mais j'étais sévère pour savoir ce qu'ils faisaient puis pour qu'ils fassent ce que je voulais qu'ils fassent. Je ne demandais pas l'impossible mais ce que je demandais, je voulais qu'ils le fassent²⁸.

Cette autorité devait être, en principe, également partagée entre le père et la mère. Il fallait à tout prix éviter de se contredire devant les enfants, ce qui supposait un accord profond sur les principes qui régissaient leur éducation, sur les normes imposées, sur les petits règlements de la vie de tous les jours. Chaque parent devait «être logique» dans l'exercice de son autorité et surtout ne jamais aller à l'encontre de la décision de l'autre parent. Une informatrice explique que l'exercice de l'autorité était en définitive la responsabilité du couple:

Il fallait qu'ils écoutent. Quand leur père parlait, il fallait qu'ils passent par là. Il avait rien qu'à se montrer les yeux puis ils savaient qu'est-ce que ça voulait dire. Puis moi, quand je les punissais puis qu'ils demandaient à leur père pour se lever. «Qui est-ce qui t'as mis en pénitence?» - «C'est

26 L.E.U/RJ.3/JoLa. 1992

27 L.E.U/C.G.P.2/D.B. 1993

28 L.E.U/RJ.1/JoLa. 1992

maman...» - «Bien, tu demandes à ta mère». Il fallait que ça se passe comme ça, ça a toujours bien été. [...] Bien ça prenait ça, à la *gang* d'enfants qu'on avait. Il fallait un règlement. On marchait main dans la main²⁹.

Bref, les enfants «bien élevés» étaient dociles, c'est-à-dire constamment disposés à se laisser guider, sans récriminer, par leurs parents à l'endroit desquels ils montraient un respect qui devait paraître sincère et une crainte révérencielle. L'obéissance était le principe et la fin d'une «bonne» éducation qui comportait un aspect surtout moral et insistait sur la formation de la volonté par un effort de tous les instants et par la renonciation à sa propre volonté. En définitive, il s'agissait de ne pas céder aux «caprices» et, par conséquent, de «faire des sacrifices». Ce qui était méritoire et devait se faire par étapes. En somme, cette éducation avait pour objet de créer un type de personnalité qui correspondait à une vision du monde. Nous nous expliquons.

Pour comprendre la mentalité de nos informatrices, il faudrait évoquer la formation à forte connotation religieuse qu'elles avaient reçue tant dans leur famille qu'à l'école et à l'église. Le monde était perçu comme le lieu d'un affrontement entre le Bien et le Mal. Le «petit catéchisme», la prédication, les revues pieuses décrivaient un combat entre Dieu et Satan qui ne devait se terminer qu'à «la fin des temps». Dans l'enfant colérique, capricieux, désobéissant, sensuel, l'oeil exercé voyait l'action du «Malin». Il fallait donc par une éducation rigoureuse expulser, d'une certaine manière, cet Autre qui cherchait à faire dévier l'enfant du droit chemin pour l'entraîner vers celui de la perte. On ne blâmait pas l'enfant, mais sa conduite. Dans cette perspective, les attitudes sévères, les punitions, les blâmes, les reproches s'adressaient beaucoup plus à l'Intrus qui cherchait à s'installer dans le pauvre enfant, qui était sa victime, qu'à la victime elle-même. Par une attention sans faille, la mère pouvait éviter que les premières manifestations du Mal n'orientent l'enfant vers une conduite anormale (contraire aux normes) qui en ferait un être mal intégré à sa société, délinquant, inadapté. En somme, comme nous le dira une informatrice : «Une bonne éducation fait toute la différence [...] ils ont été élevés ces enfants-là³⁰». Faire l'apprentissage de l'obéissance, c'est donc s'arracher progressivement aux pulsions instinctives et faire siennes les valeurs familiales et sociales. C'est échapper à l'emprise du Mal et s'intégrer, dans la perspective de l'époque, au Mystère du Salut.

29 L.E.U/J.F.1/J.oLa. 1992

30 L.E.U/J.F.3/J.oLa. 1992

Obéir peut être un concept abstrait mais, dans la vie de tous les jours, il prenait la forme de petits gestes bien concrets comme celui d'«obéir du premier coup», d'aider les plus petits, d'interrompre le jeu pour rendre service, de ne pas pleurer «pour rien». Plus tard, vers quatre ans, l'enfant devait participer encore plus concrètement à la vie domestique. Les parents lui demandaient de faire des «petites commissions» et de participer à des tâches bien simples, soit amuser les plus petits, «mettre la table», la desservir, et essuyer la vaisselle. Il pouvait ainsi développer sa capacité d'attention et d'initiative et surtout modeler sa jeune vie sur celle de ses parents. L'enfant devenait progressivement responsable.

Dans les familles nombreuses de l'époque de la plupart de nos informateurs et informatrices, les enfants plus âgés devaient rapidement participer aux tâches des parents. La première de ces tâches était de prendre soin des plus petits à l'heure des repas, de veiller sur leurs jeux, surtout à l'extérieur, et d'accomplir de menus travaux. Ce sont les plus vieux et surtout les plus vieilles qui devaient «faire manger» leurs petits frères et petites sœurs, les débarbouiller, «changer les couches», les endormir, régler les petits conflits et les «consoler» dans leurs «peines» toujours énormes à cet âge. Prendre soin, au sens que nous venons de le décrire, constituait un apprentissage particulièrement formateur des valeurs, car l'enfant devait «faire faire» ce que ses parents avaient, il n'y a pas longtemps, exigé de lui. Impliquer les enfants dans la surveillance et le soin des plus jeunes était une autre forme d'un authentique apprentissage de l'obéissance par l'exercice de l'autorité. À l'âge de quatre ans, l'enfant a déjà la notion de ce que son cadet doit et ne doit pas faire. Il devait acquérir le sens des responsabilités avant de faire son entrée en classe.

Dans ces comportements quotidiens, dans cette participation à l'activité domestique, dans cette incitation continuelle à se conformer aux attentes du groupe, les parents cherchaient à développer des habitus auxquels on donnait le nom de «goût de l'effort continu». Il ne fallait pas se comporter d'une manière imprévisible, ne collaborer qu'à l'occasion et obéir quand on le voulait bien. Il fallait que la conduite devienne prévisible, que les réactions soient immédiates, ce qui supposait que les attitudes de soumission étaient bien intégrées à la personnalité. L'effort répété et récompensé engendrait l'habitude créée par la répétition des actes qui s'accompagnait d'un plaisir nécessaire car «ce plaisir crée une avidité de l'acte répété; cette avidité va jusqu'au besoin; et l'habituée se trouve comme enchaînée à sa

satisfaction³¹». Par ailleurs, la non-conformité aux attentes du groupe entraînait une punition, le contraire du plaisir, qui renforçait négativement les prescriptions du groupe. Comme dans les contes où «Les bons sont récompensés et les méchants punis», les enfants obéissants étaient l'objet de louanges et pouvaient profiter de petits privilèges, tandis que les autres, dont la conduite était répréhensible, étaient blâmés et privés de certaines activités agréables.

Dès la petite enfance, sans trop s'en rendre compte, une fillette passait de l'imitation des gestes de sa mère à une participation de plus en plus grande aux activités domestiques. Une informatrice se souvient de «ses débuts» à l'âge de quatre ans :

Ah! oui. Chez nous, on avait tous notre tâche quand on était jeune. Moi, à quatre ans, je devais déjà m'occuper des petits. Quand on avait six ans, papa nous appelait pour nous dire: «Bon bien là, tu vas commencer à faire la vaisselle». Mais il fallait ça, sans ça ma mère [n'aurait pu tenir]. Les fameuses tâches traditionnelles: faire les légumes, faire la vaisselle, amuser les petits³².

Il est évident que le grand nombre d'enfants, les tâches multiples et l'absence de toute aide extérieure rendaient nécessaire l'aide des enfants comme l'explique une informatrice :

Les enfants aidaient tous au travail comme faire la vaisselle, les lits. Il fallait bien qu'ils fassent quelque chose, hein? (...) c'est certain qu'on n'avait pas le temps. J'avais pas le temps d'aller porter et d'aller chercher les chemises chez le Chinois. J'avais pas le temps de sortir parce qu'on avait trop d'ouvrage, la famille, hein! Puis les enfants, les filles, elles m'aidaient quand c'était le temps de changer les couches, pour les bébés. Il fallait qu'elles aident, autrement on serait pas arrivé. Les filles aidaient toujours à la vaisselle, à peler les légumes...³³.

Parfois, la surcharge de travail était telle que les petites filles qui fréquentaient l'école étaient souvent retenues à la maison parce que leur mère ne pouvait suffire à la tâche :

...ça avait tous des grosses familles. [...] les enfants grandissaient et ça fait qu'il y a bien des fois que la femme avait des petites filles qui étaient assez grandes [...] pour rendre service. [...] il y a bien des journées

31 Victorin GERMAIN (Abbé), «De zéro à sept ans. Formation morale et religieuse de la première enfance», *Précis de pédagogie familiale de la congrégation de Notre-Dame, La Crèche*, 1940, p.38-39.

32 L.E.U/R.F.2/S.R. 1991

33 L.E.U/I.F.3/IoLa. 1992

qu'elle avait besoin de services, n'importe quoi. Bien la petite fille n'allait pas à l'école, elle restait plutôt chez elle pour aider sa mère³⁴.

La mère avait donc la main haute sur la fréquentation scolaire de ses filles et n'hésitait pas à les garder près d'elle au besoin malgré les conséquences négatives sur la qualité des études. L'enfant apprenait sans trop s'en rendre compte que, pour une femme, l'école était moins importante que la maison et qu'en définitive les filles n'avaient pas besoin d'instruction. Une informatrice se rappelle les paroles de son père à ce sujet:

[...] vous en avez assez pour gagner votre vie. Comme pour les petites filles, vous en avez assez pour laver les couches, vous en avez assez. L'apprentissage des filles ça se fait à la maison avec leur mère³⁵.

Cet apprentissage de la vie domestique et familiale réglait également les gestes de tous les jours comme le comportement à table, les travaux scolaires, l'heure du coucher et les temps de loisirs.

L'heure des repas était très importante parce que cette pratique permettait de réunir toute la famille en un même lieu. Souvent absent, le père y retrouvait momentanément femme et enfants. La mère qui réunissait les siens autour de la table à des heures fixes régissait le temps privé tout en lui imprimant une régularité, source de sécurité et de bien-être. C'est autour de la table que l'on raffermissait les liens familiaux. Il y régnait, comme dans la société, une hiérarchie familiale où chacun jouait son propre rôle. Le père, celui du chef de famille dont la place à table confirmait le statut; la mère toujours au service des siens prenait place près de la cuisinière ou du poêle; les enfants se plaçaient selon un ordre décroissant, silencieux et respectueux de l'ordre établi. Une informatrice se souvient des repas de son enfance pris en silence :

Ça mangeait tous tranquilles; on disait pas un mot. De temps en temps, ils pouvaient parler un peu pour demander ce qu'ils avaient besoin mais sinon, c'était le silence³⁶.

En plus du silence, la propreté et la bonne tenue vestimentaire étaient très importantes. «Ah! oui, tout d'abord (...) il fallait qu'ils se lavent les mains avant de manger puis qu'ils aillent

34 L.E.U/R.G.1/JoLa. 1992

35 L.E.U/J.F.2/JoLa. 1992

36 L.E.U/J.F.3/JoLa. 1992

se peigner, pas de cheveux dans la face³⁷» commente une informatrice. Selon une autre informatrice, le respect des bonnes manières était primordial :

J'étais sévère un peu, oui. Toujours se servir de ses ustensiles, jamais les mains dans les assiettes, jamais. Ne pas manger le dessert avant la soupe, bien s'asseoir et se tenir tranquille, ne pas baver, ne pas faire de bruit avec la bouche, les choses élémentaires quoi. Mais ils avaient le droit de parler [...] même s'il y avait parfois des chicanes à la table. [...] mais ce qui était sur la table devait tout être mangé³⁸.

En somme, les repas en famille faisaient partie de l'apprentissage de la sociabilité. L'acte de manger était en lui-même un apprentissage. L'imposition du respect des convenances à table était sévère car «bien se tenir à table» c'était aussi «bien se tenir» en société. Si des expressions telles que «Tiens-toi droit» ou «Ne mets pas tes coudes sur la table» rappellent l'importance d'une bonne tenue, des formules comme «Mange ta soupe si tu veux ton dessert» ou «Mange ta soupe si tu veux devenir un homme» rappellent le devoir de ne pas gaspiller la nourriture. «Vider son assiette» faisait aussi partie des règles. Un informateur se souvient des remontrances de son père qui considérait le gaspillage comme un sacrilège:

Auguste! c'est sacrilège ce que tu fais là. Il y en a combien qui voudrait manger ce que tu ne manges pas ce midi [du veau] et qui sont obligés de manger ce que tu manges [hot-dog]. Il viendra un temps où tu seras peut-être obligé d'en manger; tu trouveras ça moins bon ³⁹.

Cette observation d'un père à son fils montre le respect presque sacré que les gens avaient à l'endroit de la nourriture. Le pain surtout, peut-être par référence à l'Eucharistie, ne devait jamais être jeté mais brûlé. Dans un monde aux ressources financières limitées, la nourriture représentait un bien dont la valeur était d'autant plus grande que les maigres revenus du père y étaient dans une large mesure investis. Cette attitude a permis à de nombreuses familles de passer à travers les moments de crise sans trop souffrir de la faim. De plus, ne rien laisser dans son assiette était un signe de politesse, de bonne éducation et aussi d'appréciation du travail de la mère.

37 Ibid.

38 L.E.U/R.J.4/J.oLa. 1992

39 L.E.U/J.A.S.6/D.B. 1992

Les parents exigeaient que les devoirs et les leçons soient terminés le plus rapidement possible. Il n'était pas question de remettre à plus tard affirme une informatrice: «Là on arrivait puis c'était tout de suite les devoirs et les leçons puis c'était le souper. [...] ça se couchait pas tard pour être en forme tôt le lendemain⁴⁰». En effet, pour s'assurer de la réussite scolaire des enfants, il fallait leur imposer un mode de vie sain comportant des heures régulières de sommeil. Une informatrice se souvient de la «formulette» qu'elle fredonnait pour signaler à ses enfants l'heure d'aller au lit :

Après le bain, ils étaient tous dans la cuisine et je leur chantais ce refrain: «Coucouche panier, papa est en haut, les yeux fermés, tu fais dodo». Ça, ça voulait dire : «Débarrassez la place, c'est le temps de se coucher» [...]. Je n'ai jamais eu besoin de leur demander d'aller se coucher. [...] c'était le signe qu'ils allaient dormir ⁴¹.

Inculquer la discipline aux enfants, c'est-à-dire leur donner le sens de l'ordre, du devoir et de l'obéissance, n'était pas facile. Pour y arriver, les parents insistaient également sur la régularité des habitudes quotidiennes. Prendre ses repas à la même heure, faire ses devoirs au retour de la classe ou après le souper et aller se coucher : autant de gestes qu'il fallait reprendre à des intervalles réguliers. Cette répétition des mêmes pratiques, tout en provoquant parfois des tensions, donnait un sentiment de sécurité et de stabilité nécessaire à l'équilibre affectif des enfants.

Tout comme la discipline, les moments de détente étaient indispensables au bon développement des jeunes. Mais, comme la pauvreté des familles ne permettait pas d'investir dans les activités récréatives et que les loisirs commerciaux étaient à peu près inexistant, les jeux de l'enfance avaient lieu dans la maison, la cour, la rue et les parcs publics, ce qui ne coûtait pas cher. À la maison, les filles lisaient, dessinaient, bricolaient, découpaient des vêtements dans les catalogues de *Sears* ou de *Eaton* pour habiller des poupées de carton et jouaient «à faire comme maman». Celles qui jouaient à la poupée n'étaient pas nombreuses car la surveillance des plus jeunes ne leur en laissait guère le temps. Dans la cour extérieure, les petites camarades se réunissaient pour y jouer à la balle ou à la cachette, pour se balancer, pour sauter dans les marches ou sauter à la corde, pour jouer à la marelle, pour chanter, pour faire des rondes, pour organiser des séances, pour mimer ou tout simplement pour jouer à la maîtresse d'école. En hiver, la cour extérieure se transformait parfois en patinoire ou en

40 L.E.U/I.V.1/JoLa. 1992

41 Ibid.

«glissoire» familiale. Généralement, la maison et la cour constituaient des espaces féminins, le trottoir et la rue étaient des territoires de garçons. Dès l'enfance, la détermination des espaces de jeu proposait un modèle qui suggérait à la plupart des fillettes de vivre en retrait, dans l'espace privé, alors que les garçons pouvaient déjà investir l'espace public par leurs jeux.

De plus, à cette époque, les enfants ne pouvaient se soustraire à la vue des parents. Espace au-delà de limites assez imprécises, la ville était perçue comme pleine de dangers pour les enfants; les parents voulaient par conséquent les garder près d'eux dans une zone où ils pouvaient rapidement intervenir en cas de danger. Une informatrice se souvient du peu de liberté de circuler accordée aux enfants à cette époque : «On s'amusait mais nous autres on avait peu de liberté [...] on avait le droit d'aller dans la cour chez nous, pas plus loir⁴²». Puis, elle ajoute : «...je me disais en moi-même : «Quand je serai mariée, ils auront plus de liberté que ça mes enfants. Parce que je trouvais ça pas mal rigide⁴³». Une telle sévérité était cependant justifiée par le grand nombre d'enfants qu'il était impossible de surveiller comme l'explique une informatrice:

On avait des amis, des voisins, sauf que papa voulait pas qu'on sorte de la cour. Bien sûr, on était tellement nombreux que si on aurait pu sortir facilement, il y en aurait eu plusieurs à chercher. On avait une grande cour et les voisins venaient facilement jouer chez nous...⁴⁴.

En somme, la cour permettait aux jeunes de jouer en toute sécurité. Pour les parents, cette sécurité était essentielle pour éviter que la ville, cette «mangeuse d'hommes», par toutes les tentations qu'elle offrait, n'entraîne leurs enfants vers la déviance. Petit à petit, s'ils étaient «sages», les parents permettaient aux enfants de sortir de la cour en évitant cependant de trop s'éloigner. Une informatrice se souvient de «la permission du dimanche» qui représentait une grande récompense:

Le dimanche on avait une permission pour faire le tour du bloc qui comprenait la 7^e rue, la 6^e avenue, la 8^e rue et la 4^e avenue puis retour dans la cour. C'était la sécurité cette grande cour-là ⁴⁵.

42 L.E.U/C.G.1/JoLa. 1992

43 Ibid.

44 L.E.U/R.F.1/S.R. 1991

45 L.E.U/C.G.1/JoLa. 1992

Pour les enfants qui n'avaient d'autres lieux de loisirs que la maison ou la cour, l'*Œuvre des terrains de jeux* leur permettait de s'amuser dans les parcs publics sous la surveillance de plusieurs animateurs. Un informateur se souvient de la file d'attente conduisant à la piscine publique:

C'était public, tout le monde pouvait y aller [...]. Le matin, on se rendait là de bonne heure parce qu'ils en prenaient une telle quantité, peut-être trente personnes [...]. On se mettait en rang puis on attendait que la porte de l'O.T.J. ouvre. Là, s'il y avait trop de monde, les autres devaient revenir environ deux heures après ⁴⁶.

Toutes les activités de L'O.T.J., y compris les bains publics, avaient pour but de «sortir les enfants défavorisés d'un milieu non conforme⁴⁷». Un des membres fondateurs de cette œuvre explique que les loisirs étaient un mode de vie :

...Ensuite, on est arrivé à dire qu'organiser les loisirs c'était une façon d'éloigner la délinquance. Ensuite, on s'est dit qu'organiser les loisirs c'était un devoir. Ensuite, on s'est dit qu'organiser les loisirs, c'est en quelque sorte une façon de vivre. [...] Ça part d'un besoin moral, ça fluctue dans les besoins sociaux, vers le bien-être. Ensuite, ça évolue vers le mieux-être, et finalement, ça évolue vers une qualité environnementale et de vie que l'on doit assurer à tous les citoyens ⁴⁸.

De la participation aux tâches domestiques jusqu'à l'inscription aux activités de loisirs organisées, l'enfant était soumis à un système d'apprentissage qui formait son sens social, c'est-à-dire une manière de voir, de juger et d'agir qui est commune à tous les membres d'une société et qui, par conséquent, conditionne le comportement de l'individu dans ses rapports avec ses semblables.

Progressivement, les enfants se soumettaient ainsi à l'autorité parentale et à d'autres formes d'autorité, ce qui les préparait à être de bons citoyens. Dans la famille, ils apprenaient à respecter leurs frères et sœurs; plus tard, ils devront respecter leurs camarades de jeux. Sous les termes d'«esprit de famille», d'«affection mutuelle» se cache le sentiment d'appartenir à un groupe qui donne à l'individu soutien et réconfort. La famille est le lieu de cet apprentissage de la réciprocité où le sujet donne et reçoit souvent dans la mesure où il

46 L.E.U/ J.A.S.6/D.B. 1992

47 L.E.U/W.B.2/S.D. 1992

48 Ibid.

donne. Ce sentiment d'appartenance fondé sur la réciprocité permet l'ouverture à l'autre et une vie sociale faite de partage. Appartenir à un groupe ne signifie pas qu'on se ferme aux autres groupes. Une informatrice résume bien simplement l'apprentissage du sens social chez ses enfants : « Bien c'était la politesse, le respect, et s'aimer entre eux autres, entre tous nous autres, puis pour tout le monde⁴⁹ ». En un mot, grâce à l'expérience vécue au foyer, l'enfant pouvait s'ouvrir au monde.

Cette initiation au sens social était aussi renforcée par l'enseignement religieux qui peut être décrit comme l'apprentissage d'un système culturel qui englobe les autres et qui comprend « l'ensemble des relations de la créature avec son Créateur, l'adhésion aux vérités révélées, la soumission aux préceptes divins et l'hommage privé et public rendu à la divinité⁵⁰ ». Au foyer, une première éducation religieuse portait sur de petites pratiques d'adoration divine, d'action de grâce, de demande de pardon pour les petites offenses de cet âge et d'une prière de demande portant sur des besoins spirituels et temporels. Cette première formation préparait l'enfant à une pratique religieuse qui devait se développer tout au long de sa vie d'adolescent et d'adulte. Pour y arriver, la mère cherchait à faire évoluer son jeune enfant dans une atmosphère religieuse : elle le préparait ainsi à avoir des réflexes religieux en toutes circonstances. Un foyer chrétien comportait un décor généralement constitué d'une série d'objets comme des crucifix, des images pieuses ou des tableaux à sujet religieux, etc. Dans ce décor, la mère chrétienne « entraînait » ses enfants à une prière quotidienne qui s'adressait à Dieu ainsi qu'aux saints et aux saintes. Pour inculquer le sens de la prière à ses enfants, une informatrice les encourageait à demander l'aide de Dieu en toute circonstance :

Quand ça allait mal, les enfants, dans leurs devoirs, ou s'ils s'étaient « poqués » dans un jeu, je leur disais : « Demande au petit Jésus de te guérir ou au Saint-Esprit de t'éclairer⁵¹ ».

La récitation du chapelet en famille était une autre forme de prière, un rituel que toute la famille observait. La participation des parents à cette pratique éveillait chez l'enfant le besoin

49 L.E.U/J.F.1/JoLa. 1992

50 Abbé Victorin GERMAIN, *De zéro à sept ans. Formation morale et religieuse de la première enfance*. Tiré à part du Précis de pédagogie familiale de la congrégation de Notre-Dame, La crèche, 1940, p.42.

51 L.E.U/R.J.1/JoLa. 1992

de les imiter et développait une véritable habitude. Une informatrice nous confie que ses enfants habitués à cette pratique dès leur jeune âge s'y conformaient sans «se faire prier» :

On passait l'été au chalet et puis vous comprenez qu'à sept heures le soir c'était l'heure la plus active pour les enfants. Bien non, sept heures, ils entraient pour dire le chapelet. Puis c'était tellement *entré* dans les coutumes qu'ils ne se faisaient même pas prier, c'était normal⁵².

En plus de la prière individuelle et la récitation du chapelet, des formules de prière connues sous le nom de «Bénédicté» et de «Grâces» précédaient et suivaient les repas; parfois, des parents bénissaient leurs enfants d'un signe de croix avant qu'ils ne se couchent. Nous assistons à la mise en place d'un rituel qui consacre différents temps de la vie quotidienne.

Cet apprentissage domestique des rites religieux se poursuivait par une première visite à l'église et, par la suite, les enfants assistaient de plus en plus régulièrement aux offices religieux avec leurs parents. Une informatrice raconte qu'elle se rendait tous les jours à la messe avec ses enfants:

Quand les enfants ont été plus vieux, ils allaient tous à la messe de huit heures le matin. J'y allais avec mes trois plus vieux. [...] Bien oui, c'était notre religion et il fallait bien la pratiquer, hein? Puis, aller à la messe tôt le matin, ça *partait* bien la journée⁵³.

L'apprentissage de la vie liturgique, marquée par les temps forts de la première communion et de la confirmation, faisait entrer l'enfant dans la vie d'une institution dont la forme concrète était la paroisse. Comme la journée était encadrée par la référence au sacré, la semaine commençait par la célébration du dimanche qui consistait à être présent à la messe et souvent aux Vêpres. Par son assiduité aux grandes cérémonies qui ponctuaient l'année de l'Avent au Jour des morts en passant par le Cycle des Douze jours, par le Carême et la Semaine sainte, etc., l'enfant était plongé dans une large temporalité sacralisée. La vie ecclésiale encadrait enfin le cycle de vie de l'individu par les Sacrements, du baptême à la célébration des funérailles en passant par le mariage. Toutes ces pratiques renforçaient la formation religieuse reçue dans le cadre du foyer qui constituait le fondement d'une bonne éducation dite «canadienne-française» qui était avant tout fondée sur le catholicisme. C'était le rôle de la mère de veiller à la formation de ses enfants en conformité aux enseignements de

52 Ibid.

53 L.E.U/I.V.1/JoLa. 1992

l'Évangile. Cette vie religieuse était préparée, prolongée et vécue à la maison. La maison devenant ainsi un foyer d'éducation intellectuelle, morale et religieuse, la mère amorçait un processus de formation qui allait se poursuivre dans le cadre des institutions scolaires.

1.2 Enfance et apprentissage à l'école

Comme l'aire domestique, l'école était un milieu de vie où les jeunes filles poursuivaient l'apprentissage de ces valeurs, normes et modèles fondés sur la religion. L'école prenait le relais de la famille. «Il fallait aller à la messe du dimanche matin sinon c'était une absence⁵⁴» raconte une informatrice qui précise que «les élèves étaient surveillés⁵⁵». Le lundi matin, le curé de la paroisse allait enseigner le catéchisme et profitait de l'occasion pour vérifier si les leçons contenues dans les sermons du dimanche avaient été bien assimilées. Une informatrice évoque le climat de tension créé par cette période de questions:

Il fallait, en quatrième année, savoir notre catéchisme par cœur. Notre curé faisait le catéchisme tous les lundis. On allait à l'église, garçon d'un côté, filles de l'autre. Il fallait qu'on sache l'évangile du dimanche par cœur puis qu'on sache notre catéchisme par cœur quand il nous questionnait. Puis, quand on se levait, je te dis qu'il fallait qu'on sache les réponses! Si on le savait pas, il nous humiliait devant les garçons, devant les filles. Je te dis qu'on s'arrangeait pour le savoir parce qu'on ne tenait pas à ça du tout, surtout devant les filles, les garçons devant les filles et les filles devant les garçons. On avait chacun notre orgueil, notre fierté [...] ⁵⁶.

Pour les enfants, le curé se situait à un autre niveau dans l'univers de l'autorité. Si les parents incarnaient l'autorité immédiate, le curé constituait l'ultime référence sur laquelle se fondaient toutes les autres. Représentant de l'évêque, il était investi d'une grande autorité et pouvait exiger des fidèles une obéissance aveugle aux commandements de Dieu et de l'Église. De plus, il était aux yeux des paroissiens l'instrument par lequel le sacré pouvait les atteindre. On lui prêtait même le pouvoir de changer l'ordre des choses comme de guérir, d'arrêter des incendies et de prédire l'avenir. Il était donc à la fois respecté et craint. Aucun élève n'aurait osé contester cette ascendance qui faisait de lui l'arbitre de toutes les situations problématiques. Comme devant leurs parents, les enfants ne devaient jamais remettre en

54 Ibid.

55 Ibid.

56 L.E.U/Y.D.1/JoLa. 1992

question ses décisions. Une informatrice explique : «Je me souviens que mes parents disaient «qu'il ne fallait pas répondre», attitude de soumission qui, à ses yeux, «faisait partie du décor de recevoir [...] les taloches dans ce temps-là, [...] sans répondre, parce qu'il fallait le respecter⁵⁷». En classe, le curé représentait la figure du père dont l'autorité s'imposait sans qu'on la remette en question.

L'école comportait évidemment d'autres figures d'autorité que celle du curé. Directeur ou directrice, enseignant et enseignante, tous, à des degrés divers, composaient cet appareil autoritaire qui renforçait encore une fois le champ du contrôle de la génération des adultes sur des jeunes. Les enseignants étaient aussi très sévères au niveau de la discipline, certes, mais surtout en ce qui a trait au rendement scolaire. Des récompenses couronnaient les bons travaux et l'effort soutenu recevait un prix d'assiduité. Une informatrice se rappelle des «petites images saintes» qui ornaient les cahiers des élèves méritantes : «Dans les cahiers, les professeurs collaient des petits anges et des images de saints si les travaux étaient propres et bien faits⁵⁸». L'école valorisait la rigueur, la discipline et le goût du travail bien fait d'où les punitions qui sanctionnaient les devoirs non remis à temps et les retards en classe. Plusieurs informatrices ont affirmé que leurs parents acceptaient difficilement de mauvais résultats et l'une d'entre elles nous avoue : «Quand on n'avait pas su notre leçon dans la semaine là, ohhh! ça faisait pas, ça⁵⁹». Pour les parents, l'échec scolaire était inadmissible parce qu'il dénotait un manque de discipline et un refus de se soumettre à l'autorité scolaire.

Pour les filles, vers l'âge de dix ans, en plus des matières scolaires régulières comme le catéchisme, le français, les mathématiques, l'anglais, l'histoire du Canada et la géographie, le vendredi après-midi était réservé aux arts ménagers comme le tricot, la broderie et la couture car les soeurs affirmaient haut et fort que «les femmes devaient savoir la couture, savoir faire leur petit tablier, savoir poser une pièce, faire des boutonnieres, broder, faire du quadrillage [...]»⁶⁰. L'élève qui avait réalisé la plus belle pièce de couture obtenait un prix de mérite. La formation domestique reçue en classe permettait aux jeunes filles de poursuivre l'apprentissage déjà entrepris à la maison. Certaines mères, trop

57 Ibid.

58 L.E.U/I.V.1/JoLa. 1992

59 Ibid.

60 L.E.U/I.V.1/JoLa. 1992

occupées par les nombreuses besognes, n'avaient pas toujours le temps d'assurer un suivi. Ce sont alors les enseignantes qui assuraient la relève. On cherchait à créer des habitudes d'ordre et de propreté. Une informatrice se rappelle qu'aucune élève ne devait quitter la classe sans avoir tout remis en ordre: «L'école, c'était excessivement propre et tout était en parfait ordre. Il fallait faire notre ménage avant de partir de l'école tous les soirs⁶¹». Cette formation débutait en quatrième année scolaire. L'éducation des filles commençait véritablement à se distinguer de celle des garçons.

Si l'enseignement régulier assurait l'acquisition de connaissances et d'habitus, les mouvements et associations religieuses mettaient de leur côté l'accent sur la formation sociale, complément non seulement utile à l'instruction proprement dite mais nécessaire. Ainsi, l'école et l'Église préparaient les jeunes femmes à la vie sociale en les faisant participer à certaines associations paroissiales. Une informatrice décrit le parcours associatif des fillettes de l'époque, de la première à la septième année:

On commençait à être Enfant de Marie en septième année. [...] Avant ça, on était Enfant du Saint-Ange, Enfant du Sacré-Coeur. Enfant de Saint-Ange, c'était première année. Première, deuxième année, puis troisième jusqu'à sixième année c'était Enfant du Sacré-Coeur. Puis après ça, on était Enfant de Marie en septième année [...]. C'était, on avait un ruban. Le Saint-Ange c'était un ruban rose, seulement une petite lisière avec une petite médaille au bout. Ça c'était les Enfants de Saint-Ange. Les Enfants du Sacré-Coeur c'était rouge avec la médaille du Sacré-Coeur au bout [...] un pouce de large. Puis les Enfants de Marie eux autres, avaient un ruban dans le cou, un ruban qui passait dans le cou avec une médaille. Puis si on était présidente je pense qu'on avait un ruban qui passait des épaules jusqu'en bas [...] comme un noeud de cravate sur le côté, bleu [...]⁶².

Selon plusieurs informatrices, toutes les jeunes filles devaient faire partie des Enfants de Marie: «Les jeunes filles de bonne famille et du couvent se devaient de changer leur ruban du couvent pour celui des Enfants de Marie de la paroisse⁶³». Une d'entre elles explique qu'il s'agissait d'un engagement moral:

Ah! automatiquement, tu ne rouspétais pas à ça. C'était un engagement. Tu ne t'engageais pas à vie là, mais tu étais reçue Enfant de Marie. Ça

61 L.E.U/R.J.1/JoLa. 1992

62 L.E.U/Y.D.1/D.B. 1991

63 Ibid.

commençait par Enfant de Jésus avec un petit cordon, un petit ruban rouge avec une médaille de l'Enfant Jésus, puis une fois par semaine on faisait une petite procession ⁶⁴.

La raison d'être des Enfants de Marie était de susciter la piété à la Vierge Marie présentée comme le modèle féminin par excellence. Les Enfants de Marie se réunissaient tous les dimanches pour leur assemblée. «Dans ce temps-là, il fallait ton billet de présence comme quoi t'avais assisté à l'assemblée⁶⁵», raconte une informatrice. Toutes les jeunes filles étaient membres de la chorale qui participait à des saynètes, des pièces de théâtre, des fêtes religieuses et des fêtes de fin d'année. De plus, après la prière du soir, elles assistaient au Salut du saint sacrement qui avait lieu à l'église. Être membre des Enfants de Marie n'était pas seulement une question de pratiques pieuses. Les jeunes filles devaient vivre leur engagement religieux dans tous les détails de leur vie; en effet, les religieuses offraient la boucle d'honneur à celles qui se distinguaient par leur assiduité en classe. Une informatrice raconte la fierté et aussi la gêne de porter cette insigne:

[...] à part de ça, quand tu avais la boucle d'honneur, tu étais la première d'un concours. Elles te mettaient une boucle d'honneur ici et tu l'avais pour la semaine. Ça fait que ça stimulait les autres à travailler pour avoir la boucle d'honneur. C'était pas possible hein? [...]. Moi j'aimais pas ça beaucoup, ça me gênait de porter la boucle d'honneur. [...]. Ça, je trouvais que c'était pas correct. Ça devait désespérer les autres qui avaient moins de talent [...]⁶⁶.

C'est par une conduite exemplaire et le travail bien fait que l'élève modèle se distinguait de ses compagnes de classe. Tout comme la boucle d'honneur, le ruban de Marie encourageait un comportement conforme aux modèles religieux. Une informatrice se souvient de ce qui devait caractériser une bonne étudiante:

Les Enfants de Marie, on avait un ruban si on avait une conduite exemplaire. Il fallait [...] ça devait être de là qu'est parti l'ordre qu'il y avait dans les livres lorsqu'on travaillait. Il fallait être assez [...] on n'avait pas le droit d'être vulgaire. Il fallait être, se distinguer sur les règles. On avait de très bonnes enseignantes mais il fallait être réservée, étudier, pas chahuter, il fallait savoir nos leçons [...]⁶⁷.

64 Ibid.

65 L.E.U/F.J.4/D.B.Z. 1992

66 Ibid.

67 L.E.U/S.M.2/D.B. 1992

Signe de conduite exemplaire, le ruban de Marie était également employé pour ramener dans le droit chemin les étudiantes qui s'en écartaient. Puisqu'à cette époque, on pensait que la religion seule pouvait instruire et former les «hommes», les enseignantes assuraient la discipline en utilisant «la menace du ruban». Celle qui se voyait retirer son ruban subissait une certaine forme d'exclusion de la part des autres élèves. Une informatrice explique comment les autorités scolaires utilisaient cette menace:

... perdre son ruban d'Enfant de Marie c'était sérieux confie une informatrice qui ajoute que «c'était toujours un peu une menace qui jouait [...] dans les écoles ça. Parce que «[...] si tu faisais quelque chose de pas correct là, eh! bien, tu étais menacée de perdre ton ruban de Marie. Ça, c'était comme si tu étais bannie [...]. C'est comme si tu avais été mise en dehors du groupe d'une certaine façon [...] parmi les filles, entre nous autres, ça changeait pas grand chose. Mais pour l'autorité qui avait le pouvoir de sévir [...] ça pouvait avoir un certain sens. Ce n'était pas de gros scandales. Ça pouvait être, je ne sais pas moi, une fille qui avait été grossière dans ses réponses. C'est une façon de sévir. Ils ne pouvaient pas battre les enfants [...] ce n'était pas cet esprit-là qui régnait [...]. On ne bat pas les enfants, on les menace avec le ruban⁶⁸.

Pour contrer une telle sévérité, les jeunes filles demeuraient solidaires. Le jugement porté par les enseignantes n'avait pas automatiquement de conséquences directes sur la sociabilité du groupe. Mais les codes de conduite ne portaient pas seulement sur des questions de politesse mais aussi sur la régulation des rapports avec les garçons. Une informatrice raconte qu'une étudiante surprise en train d'écrire une lettre à un camarade, se voyait automatiquement retirer son ruban:

[...] si une jeune fille par exemple, manquait gravement à un point de règlement, là, elle pouvait perdre son ruban d'enfant de Marie. Disons, qu'elle écrivait une lettre à un garçon. Bon, ça pouvait se faire en cachette et si elle était découverte, là, peut-être qu'il pouvait y avoir la perte du ruban [...] pendant un certain temps. Je pense que ce n'était pas une chose qui était acceptée dans le règlement. [...] ⁶⁹.

En réalité, l'association assurait un véritable contrôle social sur les jeunes. Le contrôle étant «l'ensemble de fonctions positives ou négatives auxquelles une société recourt pour assurer

68 Ibid.

69 L.E.U/I.P.3/J.F. 1992

la conformité des conduites aux modèles du comportement qu'elle valorise, c'est par la force de celui-ci que l'on s'assurait de la fidélité des individus aux obligations prévues par leurs rôles⁷⁰. Les Enfants de Marie essayaient de former des jeunes femmes sages, vertueuses et conformistes qui acceptaient plus ou moins consciemment ou spontanément les «normes» et les «modèles» dominants dans leur société. La crainte d'être ouvertement condamnées par leur groupe d'appartenance et plus tard par la société les empêchait de transgresser les règles sociales. Toutefois, malgré un tel contrôle, la participation aux associations permettaient tout d'abord le développement de la sociabilité féminine.

Le mouvement scout constituait aussi une école de formation chrétienne et sociale où les jeunes filles faisaient l'apprentissage des valeurs morales, spirituelles et sociales. Une informatrice décrit ce mouvement qui joua un grand rôle dans la formation des jeunes:

Les troupes scoutistes [...] s'impliquaient dans les paroisses et ça sortait les enfants d'ouvriers honnêtes [...]. On avait comme idéal [...] c'était le camp de scouts qui était important, c'était valorisant pour les enfants. La formation à petites doses c'est stabilisant. Un lien se créait et [...] elles s'attachaient au mouvement. On les prend louveteaux, *chatounes* un peu et puis elles s'ennuient, les premiers temps elles trouvent ça dur. En dernier, on était une troupe de cent dix-huit si c'est pas plus⁷¹.

Par les réunions durant l'année, par les activités d'équipe, par la participation à certaines activités de la paroisse, les jeunes filles faisaient l'apprentissage de la vie d'équipe dans un esprit de charité fraternelle, par le support mutuel et la tolérance des autres. Cette vie d'équipe assurait la formation du caractère en inculquant des valeurs de sociabilité et de respect de l'autorité. Une bonne guide était joyeuse, devait aimer les autres, les comprendre, leur rendre service; bref s'oublier pour les autres. Leur devise était : «toujours prêtes à servir!» Le but de cet apprentissage était de former d'excellentes citoyennes.

En somme, l'enfance est une période d'humanisation de l'individu. Cette humanisation ne pouvait se faire que dans le cadre d'un milieu humain adulte qui, sans cesse, lui révélait et lui proposait des comportements caractéristiques du groupe dont il faisait partie. La famille et l'école sont deux institutions où garçons et filles assimilaient très tôt les

⁷⁰ Claude RIVIERE, François BOURRICAUD et Francis BALLE, *Le système social*, Paris, Librairie Larousse, 1979, p.67.

⁷¹ L.E.U/F.J.4/D.B.Z. 1992

représentations, les valeurs, les normes et les modèles que la société leur proposait. Avec des moyens différents, elles modélaient l'enfant.

À cette époque, au Québec, l'éducation des enfants était fondée sur les enseignements de la religion catholique. L'histoire du salut mettait en effet l'éducation dans une perspective de combat entre les forces du bien et les forces du mal. La Bible, de l'Ancien au Nouveau Testament, décrit l'affrontement entre Dieu et Satan qui se conduit comme le Maître du monde. La prédication le décrivait comme un chasseur qui voulait emporter les âmes. Dans le comportement capricieux de l'enfant, l'oeil averti des parents chrétiens voyait à l'oeuvre le mal qui s'infiltrait dans l'enfant, cet être fragile, pour stimuler ses mauvaises tendances et aggraver ses défauts. L'éducation chrétienne poursuivait les mêmes objectifs que toute éducation mais avec des moyens que la religion mettait à la disposition des éducateurs : le rappel de l'exemple donné autrefois par les saints et les saintes, le recours à la prière et aux sacrifices, la fréquentation des sacrements et un discours repris par toutes les instances selon lequel, comme dans les récits traditionnels, les «bons» étaient toujours récompensés tandis que les «méchants» étaient punis.

Il fallait donc atteindre la maîtrise de soi. Ce qui commençait très tôt : la sagesse populaire affirmait qu'il ne fallait pas toujours calmer les pleurs d'un bébé «pour ne pas le gâter.» Dès la première enfance, le petit devait contrôler sa sensibilité, ses émotions, sa curiosité, sa spontanéité, son impulsivité, son imagination débordante pour devenir «sage», raisonnable, soumis à toutes les formes d'autorité, conforme à un modèle de société fortement structurée. Par tout un répertoire de petites récompenses et de petites punitions, l'enfant voyait que de son comportement dépendait sa situation dans le groupe familial. Une bonne conduite était l'objet de louanges tandis que les gestes répréhensibles l'écartaient momentanément du groupe par une exclusion symbolique qui prenait la forme d'un séjour à l'écart, «aller en pénitence dans sa chambre.» Dès que l'enfant pouvait comprendre, on lui laissait entendre que la conduite pouvait plaire ou déplaire aux parents, mais aussi à un témoin invisible qui voyait tout et qui se réjouissait du comportement d'un enfant obéissant et se désolait de la conduite de l'enfant désobéissant. La mère utilisait la formule : «Tu fais de la peine au petit Jésus.» Par ailleurs, quand l'enfant traversait une épreuve, la mère s'empressait de lui recommander d'offrir sa peine «au petit Jésus» qui semblait fort priser ces offrandes des petites misères de la vie quotidienne des tout-petits.

Par la suite, les parents essayaient de transformer le plus rapidement possible garçons et filles en petits adultes : la vie quotidienne était marquée par la discipline. Par exemple, la fillette participait de plus en plus aux tâches domestiques, mais ses loisirs étaient aussi soumis à la surveillance des parents et de tous les éducateurs et éducatrices tant à l'école qu'au terrain de jeux et au centre de loisirs public. L'école de son côté était le lieu même de l'apprentissage de la discipline. Silence, étiquette en classe, défilés ordonnés dans les corridors : autant de comportements qui s'appuyaient sur le contrôle de soi ou du moins du contrôle de soi par l'autorité. Ici encore, les punitions étaient nombreuses allant de la punition corporelle au pensum en passant par la «retenue» qui consistait à garder l'enfant à l'école en dehors des heures de classe. La paroisse et les associations religieuses poursuivaient ce travail d'éducation dans le cadre de la vie liturgique et de toutes les autres activités paroissiales. Les modèles proposés étaient toujours ceux de l'obéissance à l'autorité divine qui s'exprimait par la voix des évêques, des prêtres, des religieux et religieuses et des parents chrétiens. On comprend que dans ce climat, l'enfant en venait à vénérer parfois mais surtout à craindre l'autorité de figures puissantes qui détenaient un pouvoir redoutable qu'elles exerçaient d'ailleurs avec une efficacité qui ne laissait place à aucun écart de conduite. En somme, l'éducation de l'enfant établissait les fondements d'une opération délicate qui visait à le guider dans le difficile passage de l'adolescence qui fera de l'enfant un jeune adulte.

1.3 Adolescence

Un adolescent, au sens étymologique du mot, est un «être en train de grandir», un être vivant dans un présent en instance de changement, en transition. Selon Bels, toute l'enfance et la pré-puberté ne prennent sens qu'en fonction de l'adolescence qu'il définit comme suit :

Ne plus être un enfant, ne plus supporter d'en avoir le statut et ne pas être encore un adulte, définit, en effet, [à] cet âge, qui ne prend de sens qu'en fonction de ce qui précède et de ce qui le suit. Cette fragilité des repères identitaires donne d'autant plus de portée aux sollicitations et aux réponses sociales d'où l'importance de l'événement, de l'expérience, de l'expérimentation des rôles [...] ⁷².

⁷² Michel BELS, (sous la dir. de Joyce Aïn), «L'adolescence dans l'échelle des âges», *Adolescences, miroir des âges de la vie*, Toulouse: l'école des parents et des éducateurs de la région Toulousaine, Privat, 1988, p.16-18.

Au niveau de sa temporalité, l'adolescente est perdue dans une zone qui s'ouvre au-delà de ses repères, ses identifications aux lois, ses images parentales. Rompant avec les tranquilles assurances de sa période de latence, elle est contrainte de se resituer par rapport à son image, à sa représentation de soi, dans ses interventions avec autrui et avec le monde. Son désir de se détacher de l'autorité parentale s'oppose à son besoin de sécurité et au monde des adultes qui, de son côté, la pousse à s'intégrer à la société. La scolarisation et la socialisation par le groupe des pairs et par l'intervention de certains adultes contribueront à domestiquer les pulsions désordonnées de l'adolescence. Des rites de passage lui permettront d'effectuer symboliquement le voyage entre l'espace familial et l'espace social, après le détour chez ses pairs. L'adolescence est également une période où le corps prend une importance de plus en plus grande par le développement de la sexualité dont les premières manifestations, les modifications biologiques/pubertaires, transforment l'enfant en un être pourvu, pour ainsi dire, d'un corps nouveau qui lui est étranger. L'accession à l'autonomie et à l'identité sexuelle constitue une étape capitale dans l'évolution de l'enfant-adolescent où les proches jouent un rôle déterminant car ils transmettent les savoirs, mais aussi les mythes et les tabous.

Dans cette deuxième partie du premier chapitre, nous verrons comment les adolescentes évoluaient de la famille à une société plus complexe et de la dépendance à une certaine forme d'autonomie; bref, comment l'adolescence était pour les jeunes filles une préparation et une adaptation aux rôles qu'elles s'approprièrent à jouer sur la scène de la vie adulte. Selon les témoignages que nous avons recueillis, sauf pour les garçons et pour les groupes d'amies que l'on côtoie, l'école semble beaucoup moins importante à cette période; certes, il y a toujours les cours, les examens, la vie associative religieuse, l'apprentissage du travail à la maison et du travail rémunéré qui déplacent le centre de gravité de la vie de ces jeunes. Il ne faut pas oublier que les familles de nos informatrices ont souvent été éprouvées par la maladie, le chômage et parfois la mortalité, ce qui obligeait les jeunes filles à assumer plus vite des responsabilités d'adultes. Cette période était aussi marquée par l'éveil de la sexualité dont l'apprentissage était compliqué par le silence des mères, les tabous et les interdits transmis par la société, que ce soit à l'église ou dans les organismes de loisirs. Cependant, les amies de classe se révèlent parfois des informateurs en secret. Enfin, la sociabilité devient de plus en plus riche par les expériences de relations sociales variées en passant par les groupes d'amies, les rencontres mixtes et les relations du jeune couple «qui se fréquente pour le bon motif» en vue du mariage.

Pour cette étape de vie, les témoignages sur l'école sont beaucoup moins importants. La formation scolaire est presque la même que celle de l'enfance. Ce n'est qu'en 1937 que l'abbé Albert Tessier, fondateur des écoles ménagères, fit inscrire l'enseignement ménager tant au programme de l'enseignement primaire que de l'enseignement secondaire. En plus des matières régulières des programmes, les étudiantes faisaient l'apprentissage de la cuisine et des travaux d'aiguille et pouvaient acquérir des notions d'hygiène. En milieu urbain, les jeunes filles devaient fréquenter l'école de la 9^e à la 13^e année pour apprendre les savoir-faire qui feraient d'elles des épouses et des mères modèles. À l'époque, seules les filles des familles bourgeoises pouvaient poursuivre ce genre d'études dont les parents devaient acquitter les frais. Tandis que les jeunes filles de la classe bourgeoise apprenaient l'art ménager dans des écoles, celles des milieux pauvres en avaient fait l'apprentissage depuis leur enfance dans leur famille.

Pour certaines jeunes filles, l'apprentissage des valeurs féminines et sociales se faisait toujours dans le cadre d'associations religieuses comme les Enfants-de-Marie qui regroupaient les célibataires de tous les âges. Pour les jeunes qui étudiaient chez les Ursulines, la Légion de Marie permettait aux étudiantes de s'engager de plus en plus en tant que chrétiennes dans leur milieu. La Jeunesse Étudiante Catholique orientait certaines jeunes filles vers des activités, comme le théâtre, la chorale, les pique-niques, les promenades bucoliques et les randonnées à bicyclette, financées par la vente de calendriers à domicile. Enfin, la Jeunesse Ouvrière Catholique regroupait les jeunes ouvrières. Cependant, tous ces mouvements ne regroupaient qu'une proportion des jeunes pour tenter de les orienter vers le service du prochain et vers une action qui permettrait de transformer la société dans laquelle ils vivaient : «Il y avait une ambiance de religiosité, le goût de l'action, de voir, de juger et d'agir. Le feu sacré vient des mouvements catholiques⁷³» confie une informatrice. Même en quittant l'école pour la maison, plusieurs jeunes filles sont demeurées fidèles aux associations qui avaient guidé leurs premiers pas.

En somme, si les souvenirs de l'école sont moins nombreux à l'époque de l'adolescence, il faut en chercher la cause dans le fait que plusieurs jeunes filles devaient alors abandonner l'école. Certaines d'entre elles poursuivaient leurs études jusqu'à l'âge de seize ans, mais plusieurs étaient obligées de quitter à la fin du primaire, vers douze ou treize

73

LE.U/Y.D.1/D.B. 1991

ans. Le monde scolaire prenait subitement fin et cédait sa place à celui des travaux domestiques et parfois du travail rémunéré.

Si la famille était nombreuse, les filles aînées demeuraient à la maison, certaines travaillaient à l'extérieur, alors que les plus jeunes continuaient l'école. Parmi celles qui restaient à la maison, la plus vieille était responsable des autres: «Moi, comme j'étais l'aînée, c'était moi qui était le «boss» de la famille⁷⁴» nous dira une informatrice, tandis qu'une autre confirme le sort des filles aînées qui travaillaient pour la famille:

Ma mère restait à la maison avec ses douze enfants. C'est pour ça que les enfants ne finissaient pas leur cours à l'école. La «plus vieille» des filles restait à la maison et s'en allait comme servante et celles qui suivaient devaient rester à la maison pour aider la mère. De la septième à la douzième [des filles], elles ont fait des cours, les six premières non. Les plus vieilles restaient avec la mère et devaient aller travailler. Moi j'ai été retirée de l'école en septième année⁷⁵.

Comme durant l'enfance, la mère n'hésitait pas à retirer temporairement ou définitivement une ou plusieurs de ses filles de l'école, selon les circonstances. Puisque les filles aînées étaient les premières à se marier, on jugeait bon de parfaire leur apprentissage domestique plutôt que de les maintenir à l'école. Les retirer du monde scolaire représentait donc un avantage plutôt qu'un inconvénient. Être le bras droit de sa mère comportait certains privilèges, entre autres celui d'être mieux préparée aux tâches et activités ménagères du futur rôle d'épouse.

Cependant, il ne faut pas croire que ces stratégies maternelles et parentales étaient déterminées à l'avance afin de répondre uniquement à des impératifs économiques. Il s'agissait de réagir et de s'adapter à des situations ponctuelles provoquées par les contraintes imprévues de l'existence comme la maladie, l'accouchement, le décès d'un parent, la perte d'emploi du père ou tout simplement le besoin d'un revenu supplémentaire occasionnel.

Si la maladie survenait, l'aînée de la famille prenait en charge l'ensemble des activités domestiques. Sa mère étant malade, une informatrice se souvient des nombreuses tâches qu'elle effectuait à la maison. Elle s'occupait des enfants, les soignait, faisait les lits, *éventait* les couvertures de laine, confectionnait les courtepointes, les draps, les linges à vaisselle, les

74 Ibid.

75 L.E.U/C.G.1/JoLa. 1992

pyjamas, les pantalons des garçons, les nappes, les serviettes de table, les serviettes, les débarbouillettes, les couvre-pieds et les essuie-mains. Elle faisait également la lessive, les conserves pour l'hiver, la fabrication du sirop de table et préparait tous les repas.

Lors du décès de la mère, l'adolescente reprenait le rôle de celle-ci, entre autres celui de gestionnaire des ressources financières: «Mon père a continué avec moi ce qu'il a vécu avec maman» raconte une informatrice: «Il arrivait, puis il avait sa paie, [...] il me la donnait en disant: «Arrange-toi avec comme tu veux et fais ce que tu veux. C'est toi qui est la maîtresse⁷⁶». Habitué depuis l'enfance à voir les femmes s'occuper des finances familiales, le père transférait automatiquement cette responsabilité à sa fille sans aucune explication.

Il est évident que la maladie et la mort de la mère projetaient l'adolescente dans le monde des adultes. Mais, au niveau de la vie quotidienne, la jeune fille devait aussi participer à la vie domestique et assumer des responsabilités de plus en plus grandes. L'une de ses premières responsabilités était de faire la cuisine.

L'image traditionnelle de la mère qui initie ses filles à l'accomplissement des travaux domestiques n'est pas exacte. Par exemple, malgré l'apprentissage reçu tout au long de leur jeunesse, plusieurs jeunes filles étaient inexpérimentées dans la préparation des repas. Les mères, trop occupées pour initier les adolescentes aux rudiments de la cuisine, négligeaient souvent cet aspect de l'éducation «féminine». Plusieurs informatrices ont confirmé ce fait. Une d'entre elles se souvient avec humour de sa première tentative culinaire à l'âge de seize ans:

J'ai envie de faire un pouding au riz, je mets du riz et ça se met à gonfler, à gonfler! J'ai fait un pouding je pense que j'aurais pu nourrir un restaurant, un fiasco! [...]. Une autre fois, je fais un roastbeef, c'est saignant un roastbeef. Puis, dans ma propreté de ménagère, je lave mon roastbeef à l'eau. Il était blanc, il était pas rouge, il était blanc!⁷⁷.

Si l'initiation à la cuisine et aux tâches ménagères faisait partie des stratégies d'entraide familiale, celles-ci s'avéraient par moment insuffisantes. La rareté des ressources financières exigeait des sacrifices de toute nature.

76 L.E.U/R.J.2/JoLa. 1992

77 Ibid.

Parfois, les jeunes filles étaient prématurément obligées d'aller travailler parce que leur père ne pouvait suffire à la tâche. L'accès au marché du travail se faisait grâce aux réseaux familiaux. Un frère, par exemple, faisait embaucher sa soeur dans la compagnie pour laquelle il travaillait; plusieurs soeurs travaillaient dans la même manufacture, etc. Une informatrice se souvient d'un emploi obtenu grâce à l'intervention maternelle:

Rita cherche une position. Il me semble que si j'étais capable, pas loin, pas trop fatiguant, ça lui ferait du bien de travailler, et l'autre a répondu: «Mon Dieu! Xavier se cherche une caissière! [...]». C'est les deux mères qui s'étaient combiné ça pour [...] que j'aie la position⁷⁸.

Ces stratégies familiales avaient leur raison d'être car le marché du travail de l'époque offrait peu de possibilités aux jeunes filles désireuses de gagner leur vie. Elles étaient ouvrières dans une manufacture de chaussures ou de textiles, vendeuses dans une boutique, serveuses dans un restaurant ou gardiennes d'enfants.

Comme l'aînée de la famille était la première à travailler à l'extérieur, certaines s'engageaient comme domestique, que l'on nommait servante à l'époque: «La plus vieille des filles restait à la maison et s'en allait comme servante⁷⁹» se souvient une informatrice. En plus de faire parvenir la totalité de son salaire à la famille, son absence permettait à la famille d'économiser un peu d'argent puisque celle-ci était logée et nourrie par son employeur. De plus, sa plus grande maturité la préparait mieux à affronter de telles responsabilités. Une bonne employée devait non seulement effectuer le service domestique, mais aussi se mettre au service de toute une maisonnée. Une informatrice décrit ici les tâches qu'elle effectuait en tant que femme de ménage:

Chez une femme malade, je faisais tout le ménage et les lavages à la cuve. [...]. Chez une autre femme, je faisais toute la vaisselle et le ménage. [...]. C'était comme ça tout le temps [...] tout le ménage, la couture, je faisais tout comme si ça avait été mes enfants propres. [...]⁸⁰.

Le métier de domestique constituait un apprentissage accéléré des responsabilités domestiques. Denise Lemieux et Lucie Mercier, deux chercheuses de L'Institut Québécois de

78 L.E.U/R.J.1/JoLa. 1992

79 Ibid.

80 L.E.U/J.F.1/JoLa. 1992

recherche sur la culture (IQRC) vont jusqu'à dire que «Celles qui l'exercent peuvent devenir des partis recherchés pour leurs savoirs domestiques (...)»⁸¹. L'apprentissage du travail, qu'il s'agisse du travail à la maison ou d'un emploi rémunéré, constituait en fait un point de transition très important vers la vie adulte. En plus de permettre une certaine forme d'autonomie, il procurait une sécurité financière.

L'éveil de la sexualité était une des principales caractéristiques de l'adolescence, un point de repère très important pour la découverte de l'identité. Si l'apprentissage du travail domestique et du travail rémunéré était grandement valorisé, la reconnaissance de l'identité sexuelle et de ses manifestations physiques était complètement ignorée. À l'époque, cet éveil était perçu comme «la pire des tentations», comme une menace au salut de l'âme contre laquelle il fallait constamment lutter. Ce désaveu de la sexualité adolescente donnait lieu à de nombreux scrupules et interdictions qui jalonnaient toute cette période de l'existence. En somme, le silence qui régnait reflétait les tabous de l'époque et l'ignorance qui se transmettait de mère en fille. Une informatrice se souvient que les jeunes filles n'osaient pas questionner leurs parents par crainte de leurs réactions:

C'est des domaines où on n'osait même pas avancer un mot et on savait pas ce qu'il y avait au bout de tout cela; s'ils auraient aimé ça qu'on questionne ou s'ils n'étaient pas capable d'en parler ⁸².

Dans ce contexte, l'expérience des premières menstruations n'était pas toujours heureuse. Certaines jeunes filles croyaient qu'il s'agissait d'une maladie mortelle! Effrayées, elles tentaient de glaner quelques informations auprès des membres de leur famille. Cherchant une réponse auprès de sa soeur, une informatrice constate que la loi du silence s'appliquait non seulement à sa mère mais à toute la famille:

Chez nous fallait pas dire, comme on dit. On était dix filles et les trois qui étaient menstruées fallait pas qu'elles le disent à la quatrième qui suivait. Ça, ça nous arrivait. Moi quand je me suis mariée, je savais rien, non, il n'y avait pas d'explications. Moi, c'est ma soeur qui a été menstruée avant moi, qui était la cinquième, moi j'étais la quatrième, qui m'a dit: «Es-tu menstruée?» j'ai dit non, elle m'a dit «tu vas l'être», j'ai dit «c'est quoi

81 Denise LEMIEUX et Lucie MERCIER. *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, IQRC, 1989, p.53.

82 L.E.U/C.P.C.7/S.R. 1992

ça?[...]». Fallait pas que ça se sache de l'une à l'autre. C'était une grosse cachette ça ⁸³.

De génération en génération les filles se conformaient à la règle du silence comme leur mère l'avait fait auparavant. Ici, le mutisme des femmes était synonyme de reniement, de condamnation du corps et de ses manifestations physiques. En somme, pour toute une génération de femmes, l'éducation sexuelle semble s'être limitée au danger d'une grossesse suite à l'arrivée des menstruations. Une informatrice se souvient des propos de sa mère à ce sujet:

C'est ça les femmes. Tu vas avoir ça tous les mois et puis il faut que tu les aies sans ça, ça veut dire que tu aurais un bébé puis si tu es pour avoir un bébé ma petite fille, tu vas aller aux États-Unis puis tu vas partir pour un bout de temps! ⁸⁴.

En effet, la majorité des informatrices interrogées se souviennent très bien des avertissements répétés de leur mère: «Faites-vous pas faire un enfant parce que c'est certain que vous allez aller au Bon-Pasteur⁸⁵», nous dira une d'entre elles. En plus de ne fournir peu ou pas d'explications valables à propos des menstruations et de la sexualité, l'attitude des mères vis-à-vis la grossesse était des plus réservées. Liée à l'acte sexuel, par définition impur, la grossesse était elle-même entachée d'un relent d'impureté que seules les douleurs de l'accouchement pouvaient délivrer. La consigne du silence évitait de répondre aux questions des enfants sur les liens unissant la grossesse à la sexualité. Une informatrice raconte comment sa mère réussissait à cacher sa grossesse:

C'était tabou et j'ai jamais vu ma mère enceinte. Elle portait des robes de manière à ce qu'on voyait même pas son ventre. Elle ne nous a jamais parlé des «sauvages», mais par contre elle nous isolait de manière à ce qu'on n'avait pas connaissance de son accouchement ⁸⁶.

Jusqu'à la venue du nouveau-né, les enfants ignoraient tout de la grossesse et de l'accouchement: «Non, ça se passait comme ça. T'as un nouveau petit frère ou une petite

83 L.E.U/I.V.4/JoLa. 1992

84 Ibid.

85 L.E.U/R.B.G.1/D.B. 1993

86 L.E.U/R.J.1/JoLa. 1992

soeur⁸⁷ se souvient une informatrice. Un tel manque d'informations avait parfois des conséquences fâcheuses pour les jeunes filles. Totalement ignorantes, certaines d'entre elles risquaient «de pécher par ignorance» comme l'explique une informatrice:

[...] Il n'y avait pas beaucoup d'informations et certaines se faisaient jouer des tours. [...]. Dans ce temps-là, tout était caché. On ne pouvait pas rien savoir, rien. On était pourtant rendue à l'âge où on aurait dû savoir les choses [...] pour prévenir, mais tout était caché [...]⁸⁸.

Ne rien dévoiler de la sexualité et inviter les adolescentes à lutter contre les désirs et les pulsions de leur corps représentaient les seules solutions valables pour éloigner la tentation. Les sermons des curés sur la pureté de l'esprit et la chasteté du corps exhortaient les jeunes filles à la prudence: «Fuyez l'occasion, vous fuyez tout [...]» se souvient une informatrice qui ajoute aussitôt «on était toujours sur le qui-vive. Il fallait toujours penser au Bon Dieu!⁸⁹». En promouvant la piété et l'engagement social, les mouvements et associations paroissiales cherchaient à sublimer l'éveil des pulsions adolescentes par la ferveur religieuse.

Cet engagement social visait à détourner la jeunesse de la nouvelle vague des loisirs urbains, entre autres le cinéma, les promenades «en ville» et la danse, fortement contestés par les autorités religieuses. Dans les témoignages de la plupart de nos informatrices, les activités ludiques comportaient souvent une part d'interdit. Découvrir l'apprentissage de la sociabilité adolescente à travers ses loisirs c'est aussi découvrir la censure qui se profilait derrière le désir de contrôler une sexualité naissante, occasion de tous les péchés.

Certains parents défendaient à leurs filles de fréquenter les cinémas sous prétexte qu'ils étaient immoraux et corrompaient la jeunesse en pervertissant leur esprit, en diminuant leur sens moral et en leur donnant le goût de la vie facile. Ils s'inquiétaient du peu de surveillance des salles de cinéma faiblement éclairées qui favorisaient la promiscuité. Une informatrice confirme l'interdiction faite à ses enfants en ces mots: «Oui, j'ai élevé mes enfants sévèrement. Il n'était pas question de cinéma pour eux ou bien les pièces devaient être très censurées[...]»⁹⁰. En dépit de cette opposition, les cinémas étaient fréquentés

87 Ibid.

88 L.E.U/R.G.10/JoLa. 1992

89 L.E.U/A.L.2/D.B. 1992

90 L.E.U/RJ.5/JoLa. 1992

plusieurs fois dans une même semaine. «Pour les gens pauvres, c'était le rêve!⁹¹» se souvient une informatrice. C'est sans doute un peu pour échapper à la pauvreté de leur quotidien que tant d'adolescentes se réfugiaient avec bonheur dans les salles de cinéma.

Après le cinéma, les promenades sur la terrasse Dufferin étaient parmi les activités les plus populaires. Le samedi soir, toute la ville s'y donnait rendez-vous. Pour les filles, une telle promenade donnait lieu à tout un rituel mettant en valeur leur beauté. Il n'était pas question de sortir sans avoir revêtu ses plus beaux vêtements comme le raconte une informatrice:

Nous autres dans notre temps [...] on allait se promener sur la terrasse. J'étais fille dans ce temps-là, puis le monde c'était chic, des belles robes ! [...]. Toujours bien mis, toujours les cheveux bien *arrangés* [...]. Une petite robe bien simple mais bien *arrangée*, il s'agissait de *s'arranger* comme du monde ⁹².

Conscients de l'impact de la mode sur l'imaginaire masculin, les parents surveillaient de très près la tenue vestimentaire de leurs adolescentes. Il était interdit de porter du rouge à lèvres et de se maquiller, car ces artifices étaient réservés aux «mauvaises filles». Les vêtements classiques étaient de mise tandis que les tenues ajustées et les *shorts* étaient formellement défendus. Les maillots de bains qui dénudaient honteusement le corps représentaient le comble de l'indécence. Il fallait être discrète pour ne pas attirer l'attention. Celles qui sollicitaient les hommes par leur tenue étaient très mal perçues. «Petites communes», «coureuses», «dévergondées», autant d'expressions utilisées pour désapprouver les jeunes filles trop attirantes. Il valait mieux captiver par la beauté, l'innocence et la pureté de son âme que par les artifices de son corps.

On appréhendait également la menace que représentait la danse. Celle-ci avait très mauvaise réputation, car on craignait l'exiguïté et l'obscurité des salles qui encourageaient les contacts charnels et poussaient certaines jeunes filles à se compromettre. Cependant, les salles se remplissaient à pleine capacité durant les fins de semaine. «C'était interdit mais tout le monde y allait pareil ⁹³» se souvient une informatrice. Selon elle, la danse était populaire parce qu'elle permettait de rencontrer des gens:

91 L.E.U/H.G.2/JoLa. 1992

92 L.E.U/J.F.3/JoLa. 1992

93 Ibid.

Pour cinquante cents l'entrée [dans les années 40], il y avait un petit orchestre et de la danse. Il y avait toujours des femmes et des hommes libres. Nous autres, les jeunes, c'était plutôt le moderne, le boogie-woogie, mambo, tango. Quand on savait bien danser, on était aimée tout de suite et on était regardée ⁹⁴.

L'adolescence est une période de transformation du corps et de l'esprit caractérisée par l'éveil de la sexualité et l'expérience de la vie de groupe. Les jeunes filles cherchaient à s'affranchir de la tutelle familiale, et les nouveaux loisirs urbains leur en offraient l'occasion. En fait, la majorité des loisirs, exception faite de la musique, étaient associés aux plaisirs des sens et à la sexualité. Tandis que la jeunesse y voyait une nouvelle forme de sociabilité et une occasion de se libérer de l'emprise de la famille, celle-ci, au contraire, les percevait comme de graves dangers portant atteinte à la morale et à la dignité des jeunes. La ville, en tant qu'espace de divertissement, représentait pour les parents un lieu de perdition où sévissait le mal contre lequel il fallait lutter. Monseigneur Albert Tessier prêchait le maintien des loisirs à domicile comme seul moyen de sauvegarder l'équilibre familial et social:

Une victime prête à se laisser séduire par les appels du dehors et par les sollicitations dangereuses des plaisirs commercialisés. C'en est fait alors de l'intimité familiale, des extraits de la belle vie en commun. Le foyer se vide, la bourse aussi, pour le plus grand dommage de la santé physique et spirituelle, de la saine joie de vivre et de l'équilibre moral et matériel de la famille⁹⁵.

Les seuls loisirs qui trouvaient grâce aux yeux des parents étaient les activités paroissiales, entre autres la fanfare de Salaberry de Saint-Sauveur, la garde d'honneur de Saint-Malo et la fanfare de l'Union Lambilote. On permettait aussi aux jeunes filles d'assister aux concerts de musique de la fanfare du royal 22^e régiment qui avaient lieu les mardis, jeudis et dimanches soirs sur la terrasse.

En somme, jusqu'à ce qu'on lui accorde enfin un statut d'adulte, c'est-à-dire jusqu'à son mariage, la jeune fille demeurait sous les ailes protectrices de la famille qui encadrait et surveillait étroitement ses contacts avec le monde extérieur, ses rencontres, ses sorties, et influençait le choix de son futur conjoint. Sauf pour celles qui travaillaient à l'extérieur, la

94 Ibid.

95 Albert TESSIER, Ptres. «Le foyer centre d'attraction». *Le foyer base de la société* (XXVII^e session des Semaines Sociales du Canada, Nicolet, 1950). Montréal, p.254.

famille jouait un rôle important dans l'organisation des loisirs et des rencontres entre jeunes gens. Ces activités à domicile favorisaient un apprentissage progressif de la sociabilité féminine et masculine. Une informatrice se rappelle du «jeu de mariage» ou «voyage de noces» auquel elle et ses amies participaient:

Le jeu de mariage, le voyage de noces. On avait une vieille valise que maman nous dénichait dans le grenier. Elle mettait des vieux vêtements, robes, manteaux, chapeaux, foulards puis tout. On emplissait la valise, on partait d'un point puis on partait de là et on se rendait là. Fallait s'être habillé avec le linge de la valise puis revenir se déshabiller puis quelqu'un comptait le temps. Celui qui avait pris le moins de temps gagnait un petit prix. On appelait ça le voyage de noces⁹⁶.

Un peu plus tard, vers seize ou dix-sept ans, les cercles de tricot et de couture offraient également une excellente occasion de se réunir entre amies. Une informatrice raconte l'atmosphère de ces réunions amicales et sociales:

On arrivait vers 8 heures [dans la soirée] et vers 10 heures 30 on prenait un petit café avec un goûter et ça se terminait vers 11 heures 15. L'atmosphère était gaie et on racontait notre semaine. Il n'y avait pas de garçons mais les filles en parlaient. C'était pour le social, c'était une belle rencontre amicale, c'était gai. Beau temps, mauvais temps, c'est rare qu'on a annulé nos rencontres. Ça allait de l'automne jusqu'au printemps et en avril c'était un souper au restaurant⁹⁷.

L'absence des garçons à ces réunions n'était pas le fruit du hasard. Les parents jugeaient que les rencontres entre les deux sexes étaient encore trop prématurées. Mais il venait un temps où les rencontres amicales ne suffisaient plus. Craignant les dangers des rencontres mixtes trop fréquentes, les parents, sans interdire celles-ci, cherchaient à en limiter la fréquence. Une informatrice témoigne de l'atmosphère qui régnait lors de ces premières rencontres mixtes:

Plus grandes, quand on a commencé à reluquer un petit peu de travers, on avait, on appelait ça un cercle de couture. Là, c'était presque toutes des compagnes de classe qui se réunissaient, qui brodaient, qui tricotaient. À dix heures, les cavaliers pouvaient venir nous rejoindre [...]. On changeait de maison à chaque fois là. On était huit admettons, ça faisait huit semaines des maisons différentes à tricoter ensemble tout le temps et à

96 L.E.U/R.J.1/JoLa. 1992

97 L.E.U/C.P.C.6/S.R. 1992

placoter. Puis à 10 heures, on avait ce petite lunch-là accompagné de nos cavaliers, puis à 11 heures on s'en retournaient chez nous ⁹⁸.

Sachant que de telles réunions favorisaient les rencontres amoureuses, les fréquentations sérieuses n'étaient permises que dans le cadre familial. Les parents permettaient au prétendant de rendre visite à sa petite amie trois fois par semaine, jamais plus. Une informatrice se souvient des soirs de fréquentation qui étaient permis à l'époque de sa jeunesse:

Les fréquentations, il y avait des bons soirs. Ça comprenait le dimanche, le mardi puis le jeudi. On recevait nos cavaliers ces trois soirs-là. Les autres soirs, ça prenait un spécial. On inventait, on créait des occasions pour *tâcher* d'avoir nos cavaliers en question un samedi soir⁹⁹.

En plus de restreindre les soirs de visite, les rencontres amoureuses avaient toujours lieu au domicile sous la surveillance discrète mais continue des parents. Une informatrice nous explique les stratégies que sa mère employait pour s'assurer du respect des bonnes moeurs:

Ils [les parents] nous laissaient veiller dans le salon mais maman venait nous passer un chocolat à tous les cinq minutes ou bien elle venait nous avertir qu'il venait d'y avoir des éclairs dehors pour voir ce qu'on faisait, mais sans nous chaperonner exactement pour avoir le nez dans nos conversations [...] ¹⁰⁰.

Pour continuer de veiller au respect des bonnes moeurs, les jeunes couples étaient souvent accompagnés d'un «chaperon» lors de leurs activités extérieures. Une informatrice se souvient d'une balade au clair de lune sous la surveillance de son frère:

Je m'en rappellerai tout le temps. Un soir, j'avais peut-être pas vingt ans, j'étais romantique, il y avait la plus belle lune. On part, on s'en va avec Marcel, mon frère, on monte sur les plaines voir la lune, un samedi soir après sa semaine de travail. Il fallait vouloir faire plaisir pour aller contempler la lune ¹⁰¹.

98 L.E.U/RJ.1/JoLa. 1992

99 Ibid.

100 Ibid.

101 Ibid.

L'omniprésence de la famille et du chaperon avait pour but de veiller à ce que les amoureux ne s'écartent pas du droit chemin. Selon une informatrice, de bonnes fréquentations étaient le gage d'un mariage réussi: «On a eu de bonnes fréquentations, on en a le résultat aujourd'hui¹⁰²». Il fallait surtout éviter que la jeune fille ne perde sa virginité avant le mariage et tombe enceinte. Une informatrice explique la réaction de l'entourage face à une telle faute:

Une fille était supposée se marier vierge, mais il y avait des cachotteries. [...].C'était un scandale pour la fille, une honte pour ses parents. Dans notre milieu, ça aurait été une tache énorme. [...]. Dans notre temps, c'était une honte, un péché, un déshonneur, mettez-en!¹⁰³.

La crainte d'une grossesse hors mariage s'expliquait aussi par le sort peu enviable que l'on réservait aux filles-mères qui, selon une informatrice, étaient perçues comme «un phénomène vu comme très bas¹⁰⁴». Pour éviter une telle disgrâce, les parents faisaient tout pour que la grossesse demeure inconnue de leur entourage: «... mais dans le temps, il fallait pas que les voisins le sachent que t'étais enceinte» raconte une informatrice qui précise que certains parents «faisaient disparaître leur fille qui s'en allait en voyage¹⁰⁵». Plusieurs d'entre elles trouvaient aussi refuge dans les couvents comme en témoignent ces propos:

Si par malheur une fille tombait enceinte, on entendait parler qu'elle entrait au couvent pour la période de sa grossesse. Automatiquement, elle disait qu'elle n'avait pas la vocation pour cacher. C'est pour cela que l'enfant restait à la crèche et était donné en adoption¹⁰⁶.

Si certaines jeunes filles ne pouvaient résister à la tentation, la plupart d'entre elles demeuraient à la maison et préparaient leur trousseau en prévision de leur mariage. Seule ou en groupe d'amies, elles brodaient, tricotaient et cousaient linges à vaisselle, couvertures, serviettes, taies d'oreiller, draps, nappes, etc. Les compagnies de détergent à lessive offraient gratuitement des serviettes de bain, des débarbouillettes et des serviettes de toilette à l'achat de leurs produits. Une informatrice raconte l'importance de constituer son trousseau:

102 Ibid.

103 Ibid.

104 L.E.U/RJ.4/J oLa. 1992

105 Ibid.

106 L.E.U/RJ.7/J oLa. 1992

Nous autres on pensait toujours, on cherchait à s'en ramasser. Si je viens qu'à me marier, bon bien, j'en aurai assez. Bien c'était la mode autrefois d'emporter son trousseau, ça fait que vous ramassiez tout le temps [...] ¹⁰⁷.

La composition du trousseau faisait partie des nombreux apprentissages féminins au même titre que la participation aux tâches domestiques, l'apprentissage de la discipline et de la vie de groupe en milieu scolaire, la participation aux associations paroissiales, la sociabilité féminine, la sexualité et les fréquentations amoureuses. Ce geste était d'une importance capitale, car il marquait le début du passage à l'âge adulte. La confection de chacune des pièces du trousseau amplifiait son espoir de devenir épouse et mère, car, dès la première enfance, tout la préparait à tenir ce rôle.

L'aire domestique et le monde scolaire transmettaient un mode de pensée et mettaient l'accent sur le fait d'être une jeune fille «correcte» et non sur le fait d'être soi-même. Le système d'apprentissage enseignait à toujours demeurer tranquille, à être continuellement disciplinée, à se soumettre à l'autorité qui encourageait la réussite à tout prix en induisant à la peur et à craindre tout retard dans ses engagements. Tout devait continuellement être ordonné. Il suffisait d'apprendre par coeur le contenu de certains livres et la jeune fille apprenait exclusivement ce dont elle avait besoin dans son champ d'activité. Tout était compartimenté, le savoir et les gens, chacun dans leur domaine. On décourageait également l'expression de sentiments comme la colère, le chagrin, les frustrations, même ceux justifiés. Fortement hiérarchisée, autoritaire, rigide et soucieuse des normes, la société récompensait le conformiste et décourageait les divergences d'opinions. Dès la petite enfance, les jeunes filles apprenaient à ne pas faire ce qu'il leur plaisait de faire. La famille et l'école formaient l'esprit et le comportement des adolescentes selon un programme unique et des critères exclusifs. Elles favorisaient certaines aptitudes par conditionnement et récompense, et excluaient celles dont les aptitudes n'étaient pas recherchées par la culture de l'époque. En somme, l'éducation était vue comme une nécessité sociale pendant une certaine période de temps, pour inculquer un minimum de connaissances et former à un rôle précis, celui d'épouse et de mère de famille.

¹⁰⁷ L.E.U/R.G.5/JoLa. 1992

Chapitre 2

La femme et sa famille

De 1930 à 1945, le Québec a vécu une période de profonds changements. La crise économique des années 30 et la Deuxième Guerre mondiale ont affecté l'ensemble de la société québécoise. L'ampleur croissante du chômage urbain a contraint les sans-emploi à solliciter l'aide des organismes de charité. Pour survivre, les familles ont modifié leurs habitudes quotidiennes et utilisé leurs ressources au maximum. L'incapacité d'acquérir les biens matériels essentiels à leur subsistance et l'incertitude du lendemain ont obligé les gens à recourir à des expédients et à faire preuve d'ingéniosité. En 1939, la Deuxième Guerre mondiale a éclaté et, tandis que les hommes se sont enrôlés, les femmes les ont remplacés au travail. Les ménagères ont participé à l'effort de guerre en contrôlant leur consommation familiale et en évitant le gaspillage à outrance. Elles ont utilisé des coupons de rationnement en livrets détachables ou des jetons pour acheter la viande, le beurre et le sucre. L'ensemble des consommateurs a été soumis à un régime restrictif.

À l'époque, les gens les plus défavorisés habitaient les quartiers de Saint-Sauveur, Saint-Roch, Saint-Jean-Baptiste et Limoilou, caractérisés par la proximité des lieux de travail qui permettaient souvent aux hommes de s'y rendre à pied. Un informateur se rappelle aussi des commerces environnants qui permettaient aux femmes d'effectuer leurs achats sans avoir à parcourir de longues distances:

Quand je demeurais au coin de la rue Saint-Vallier et Saint Dominique, l'épicerie, c'était à côté de chez nous [...]. Ma femme allait au coin de la rue Des Prairies, un nommé Pelletier [...] c'était tout proche. Là, c'est la boucherie Talon. Puis le magasinage, on était vite rendu au boulevard Charest, Pollack c'était tout proche¹⁰⁸.

108 L.E.U/J.B.B.1/S.D. 1992

Cette contiguïté des commerces et de la population faisait des quartiers urbains des lieux vivants, animés par le passage de tous ceux qui se rendaient au travail: les hommes, les femmes qui faisaient leurs courses, les écoliers, les nombreux livreurs et marchands ambulants qui offraient leurs marchandises à la criée. Ainsi, les liens de voisinage et de parenté se confondaient et rendaient la vie de quartier très intense.

Dans ce contexte, deux institutions jouaient un rôle de première ordre: l'Église et l'école. Elles étaient des lieux de transmission des valeurs collectives religieuses, sociales, civiques et culturelles. En raison de leur autorité morale, elles assuraient une partie du processus de socialisation des individus, plus particulièrement des femmes.

Tout comme l'Église et l'école, le mariage était une institution sociale importante. Le foyer était le premier lieu de réalisation des époux et de leurs enfants. C'est pour cette raison qu'à l'époque, après la vie religieuse, on considérait ce sacrement comme étant la voie d'épanouissement pour la femme. La jeune fille qui se mariait s'apprêtait à travailler toute sa vie pour le bonheur des siens, à s'oublier elle-même, à se dépasser, à servir. En somme, le mariage était une étape cruciale pour les filles. Elles quittaient l'autorité paternelle pour vivre sous celle de leur mari. Le mariage marquait le début d'un tout nouveau stade dans le cycle de la vie. Pierre Bourdieu décrit cet état de fait en ces termes:

Le mariage est un acte d'institution qui confère à la femme de nouvelles responsabilités. C'est lui signifier ce qu'elle est et lui signifier qu'elle a à se conduire en conséquence. Le rite du mariage [...] transforme du même coup la représentation que la personne investie se fait d'elle-même et les comportements qu'elle se croit tenue d'adopter pour se conformer à cette représentation ¹⁰⁹.

Le mariage attribuait à la nouvelle épouse des obligations prévues par son rôle, à savoir «l'ensemble des comportements relatifs à une certaine position, fixés par la société et que l'on s'attend à voir jouer par ceux qui la détiennent¹¹⁰». Après les fonctions d'épouse et de mère, celle de ménagère était très importante, car elle devait savoir coudre, raccommoder, vaquer aux soins du ménage, cuisiner, etc., en un mot bien diriger sa maison.

109 Pierre BOURDIEUX cité dans Denise LEMIEUX et Lucie MERCIER. *Femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*, Québec, IQRC, 1989, p.64.

110 Madeleine GRAWITZ. *Lexique des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 1991, p.32.

2.1 Vie conjugale

En se mariant, la femme devait obéissance à son époux: «Quand l'homme parlait, c'était le maître dans la maison¹¹¹» dira une informatrice. Elle raconte également que les autorités religieuses rappelaient sans cesse ce message aux jeunes femmes afin qu'il soit compris et bien assimilé:

L'homme était le maître dans la maison, ça c'était le chef. Tu devais obéissance à ton mari puis quand tu te mariais, ils [les curés] te le disaient à part de ça. Puis je te dis qu'ils pesaient sur les mots pour qu'on comprenne. Ça fait que [...]112.

Si la femme ressentait le besoin de communiquer ses sentiments et ses émotions, elle devait les garder pour elle. Une femme qui osait se plaindre était une mauvaise épouse. Elle devait accepter son sort sans chercher à revendiquer, car la religion enseignait la résignation et l'acceptation de la volonté de Dieu. Cette supériorité masculine donnait lieu parfois à de la violence conjugale: «Il y en avait qui étaient bien misérables, ah oui! Il y en a que leur mari était dur» raconte une informatrice en précisant que «le mien était bon garçon par exemple. Mais oui, la violence existait¹¹³». Malgré cette soumission apparente, la femme était la reine du foyer. Elle détenait un réel pouvoir décisionnel sur l'organisation de la vie domestique, le contrôle budgétaire et le discours qu'elle tenait aux enfants. Une informatrice se souvient que les femmes prenaient souvent des décisions:

Le mari lui, il voyait à ses affaires [...]. Quand il arrivait pour mettre le nez dans mes affaires, dans ma maison, avec les enfants puis tout le reste, non ça c'était mes affaires. C'est moi qui décidait de ça. Parce que lui pour tout dire, c'est pas tout à fait lui qui décidait. Ah! oui, les femmes, elles tenaient le gros bout du bâton comme on dit, assez souvent oui [...]114.

À l'époque, la notion de bonheur conjugal avait peu à voir avec nos idées actuelles. Le but premier de la femme était de se marier. À part celle de la religion, il s'agissait d'une vocation, d'un destin, de la condition essentielle à son plein épanouissement. En fait, le but premier du couple n'était pas le bonheur, mais le fondement d'une famille et l'éducation des enfants.

111 L.E.U/I.V.2/JoLa. 1992

112 Ibid.

113 L.E.U/J.F.3/JoLa. 1992

114 L.E.U/R.J.4/JoLa. 1992

Une informatrice se souvient que l'annonce de chacune de ses grossesses était une grande joie pour elle et son mari:

Même quand j'étais enceinte, j'avais hâte. Si je voyais que mes menstruations retardaient, j'avais hâte de le dire à Lucien qui se faisait une fête. Non seulement Lucien m'aimait pour moi, mais il m'aimait parce que je lui donnais un enfant qui est la suite logique de notre vie de couple¹¹⁵.

Comme la femme était faite pour être mère, elle ne devait en aucun cas «empêcher la famille». L'Église rejetait avec véhémence tout moyen de contraception sous peine d'excommunication. Une informatrice raconte que les prêtres refusaient la communion et la confession aux couples qui désiraient limiter leur famille:

[...] aujourd'hui plus rien n'est péché [...] dans ce temps-là, c'était tellement strict à côté d'aujourd'hui. [...] il y avait bien des ménages qui empêchaient la famille. S'il y avait une femme qui allait à la confesse et qui avait le malheur, ou un homme, de s'accuser comme on dit, qui abandonnait, qui ne voulait pas de famille [...] les prêtres refusaient la communion et la confession. Ils ne donnaient pas l'absolution. C'était grave dans ce temps-là. [...]. Admettons qu'en réalité il fallait que pour une «secousse» ils abandonnent par rapport à la santé de la mère. Si elle avait des raisons graves données par les médecins, là il n'y avait pas de problème dans ce temps-là. Mais si c'était autrement [...]¹¹⁶.

La peur de devenir à nouveau enceinte motivait souvent le refus de la femme vis-à-vis la relation sexuelle: «[...] la femme qui a peur de tomber enceinte peut jamais jouir de la relation avec son mari. Elle le fait par devoir et pas par plaisir [...]¹¹⁷» raconte une informatrice. Ce rejet était considéré comme péché parce qu'il empêchait la famille et parce que la femme n'acceptait pas de se soumettre aux désirs de son époux. Il était du devoir de la femme de satisfaire son mari pour maintenir l'harmonie conjugale. Une informatrice se rappelle qu'elle respectait cette consigne sans se plaindre:

[...] il ne fallait pas qu'elles le refusent. C'était péché ça, refuser son mari, bien oui! On n'avait pas le droit de refuser son mari, moi je le

115 L.E.U/R.J.3/IoLa. 1992

116 L.E.U/R.G.10/IoLa. 1992

117 L.E.U/R.J.7/IoLa. 1992

refusais pas. Moi c'était mon devoir. Quand c'était le temps de faire l'amour, on le faisait [...] on s'entendait bien¹¹⁸.

La loi chrétienne du mariage supposait qu'il devait exister une certaine hiérarchie d'autorité dans le couple. Malgré les nombreux pouvoirs qu'elle exerçait sur la vie domestique et familiale, l'épouse n'était pas toujours exempte du devoir de soumission qui lui incombait. Cette façon de voir la vie conjugale a eu comme effet d'occulter une partie de la vie de la femme. Le plaisir d'une saine communication et d'une sexualité équilibrée ne faisaient pas partie des principaux objectifs du mariage.

2.2. L'argent

La planification et l'administration du budget assuraient également l'harmonie conjugale. La question financière était au cœur même de la vie domestique. Une bonne planification financière assurait aussi la sécurité des enfants dont l'éducation dépendait en partie de l'équilibre budgétaire. En plus d'améliorer le bien-être de la famille, elle permettait d'éviter les dettes et d'économiser. En somme, la question financière constituait la plaque tournante de l'univers féminin.

Si la responsabilité financière demeurait l'affaire des époux, la majorité des femmes assumaient seules l'administration du budget familial. Les revenus dont les femmes disposaient provenaient donc uniquement du salaire de leur conjoint. Cette tradition était si fortement ancrée parmi la classe ouvrière que, la plupart du temps, les maris n'étaient même pas au courant de la situation financière familiale. Une informatrice se rappelle que sa mère avait l'entière responsabilité du budget:

Mais, c'était comme on dit en «bon canayen», c'était maman qui «avait les culottes», c'était maman qui dirigeait tout. Mon père arrivait avec son enveloppe de paie et c'était maman qui faisait toute la division du budget. Mais jamais mon père ouvrait son enveloppe pour garder l'argent. Simplement c'était maman qui avait «la main haute» [...] et il disait: «ce que tu fais est bien fait, j'ai pas un mot à dire¹¹⁹.

Pour «réussir son budget», la femme établissait la liste des dépenses prioritaires. Il s'agissait de ne jamais gaspiller, de toujours chercher à tirer le meilleur parti de tout afin d'éviter les

118 L.E.U/J.F.3/JoLa. 1992

119 L.E.U/R.J.1/JoLa. 1992

dettes: «Bien, vous êtes dans un milieu où on était économe et il n'y avait pas de gaspillage¹²⁰» dira une informatrice. L'épargne et l'esprit de sacrifice étaient absolument nécessaires pour équilibrer un budget à la merci des imprévus. Selon la majorité des informatrices, le loyer et l'électricité étaient perçus comme des «dettes» dont il fallait s'acquitter le plus régulièrement possible: «Un de mes cousins du côté de mon mari, payait l'électricité [...] j'avais une belle-soeur qui avançait le loyer¹²¹» se souvient une d'entre elles. Le reste de l'argent servait à payer la nourriture, le bois, le charbon ou l'huile pour le chauffage. S'il restait un peu d'argent, les dépenses reliées à l'habillement et parfois aux loisirs venaient en tout dernier lieu. Une informatrice raconte comment ses économies ont permis à toute la famille de mener une vie décente:

J'ai jamais travaillé à l'extérieur, puis Lucien a toujours gagné un salaire convenable mais jamais exorbitant. On a élevé nos quatre enfants, puis ils ont tous été à l'Université. On a eu une automobile dès le début du chalet bien entendu. [...] j'ai jamais passé une enveloppe de paie sans en mettre de côté. C'était une caisse de Noël, c'était un dépôt d'une piastre par semaine. Il fallait que je mette quelque chose de côté. Ça fait que s'il arrivait un «coup de tasse» ou si l'époque des fêtes arrivait puis que j'avais pas d'argent[...]¹²².

Pour assurer le bon fonctionnement du foyer, la femme devait user d'ingéniosité afin d'éviter les achats dispendieux. Une bonne ménagère faisait une multitude de choses par elle-même pour éviter d'avoir recours à des services extérieurs trop coûteux. Joindre les deux bouts sans jamais se plaindre du manque d'argent était la marque d'une épouse modèle et d'une excellente maîtresse de maison. En exigeant peu de son mari, elle réussissait à ménager sa dignité et ses capacités de bon pourvoyeur. Pour toutes ces raisons, les femmes étaient extrêmement fières de réussir à se débrouiller seules. De plus, comme le raconte une informatrice, les efforts exigés étaient largement récompensés par un sentiment de valorisation personnelle:

D'abord, j'ai jamais connu l'aisance [...]. La joie de réaliser une belle petite paire de culottes dans une paire de son père me faisait plus plaisir que d'avoir vingt-cinq piastres dans ma poche pour aller en acheter dans les magasins. Puis, le succès que j'avais pu obtenir avec ça. Et puis la compensation que ça me donnait pour avoir l'argent nécessaire pour leur acheter des étrennes à Noël ou pour leur laisser apprendre le piano au

120 Ibid.

121 L.E.U/C.G.1/JoLa. 1992

122 L.E.U/R.J.1/JoLa. 1992

couvent ou leur acheter un hockey qui les développerait, leur santé et leur physique. Je me motivais de manière que l'effort que ça me prenait pour économiser était compensé par tous les résultats que j'en obtenais¹²³.

Malgré cette compensation, le fait de remettre le salaire du mari à l'épouse, de façon partielle ou totale, ne représentait pas nécessairement une transmission du pouvoir aux femmes. À première vue, il paraissait tout à fait normal que la femme se voit confier l'argent dont elle avait besoin. Mais cette autonomie apparente était très lourde à porter. Souvent, le conjoint se débarrassait ainsi de la responsabilité d'assurer la survie quotidienne de sa famille. Une informatrice raconte à quel point son père était heureux de se libérer d'un tel fardeau:

Donc, c'était toujours maman qui avait la main haute sur tout. Puis je pense que non seulement mon père était content de se libérer de cette charge-là, mais en plus, il trouvait qu'elle remplissait bien son rôle¹²⁴.

La majorité des hommes de cette époque déclinaient ouvertement toute obligation vis-à-vis les questions d'argent. Se contentant de rapporter un salaire à la maison, la recherche de solutions aux problèmes économiques relevait directement de la femme. Il est vrai que plusieurs d'entre elles savaient lire et écrire couramment alors que certains hommes pouvaient à peine signer leur nom. Cependant, les sacrifices que l'on exigeait d'elles n'en étaient pas moins ardues. Le bonheur du foyer dépendait en grande partie de leur capacité de planifier et de gérer les ressources financières mises à leur disposition.

En plus d'assurer une bonne planification des ressources financières, la femme devait gérer l'ensemble des tâches et des activités domestiques. L'organisation du quotidien lui permettait d'être plus efficace, c'est-à-dire de toujours mieux répondre aux besoins de sa famille. Tout comme le budget, les tâches et activités domestiques étaient une question de division sexuelle du travail qui rendaient les femmes entièrement responsables de la maison.

2.3 Le travail quotidien de la femme

Toutes les informatrices interrogées considéraient les tâches domestiques comme un travail, au même titre que celui d'un homme. La maison était perçue comme le lieu de travail de la femme: «On était des femmes de maison. Moi je prenais mon rôle, moi je travaillais

123 Ibid.

124 L.E.U/R.J.1/JoLa. 1992

pour mes enfants et mon mari, c'était normal, certain¹²⁵», raconte une informatrice. Ce témoignage montre bien le phénomène d'intériorisation des fonctions propres au rôle féminin: «La femme était à la maison, c'est elle qui s'occupait de tout, et en dehors de la maison, le mari s'occupait du restant¹²⁶» se souvient cette même informatrice. Cette division sociale, malgré sa rigidité, assurait la répartition des rôles, des tâches et des responsabilités de chacun dans la société.

La participation des hommes aux tâches ménagères se résumait, généralement, aux travaux lourds et salissants comme le lavage, la peinture des murs et des plafonds, le coupage du bois, le nettoyage du poêle, les ordures ainsi que les rénovations extérieures: «Moi, dans ma famille, les hommes aussi [travaillaient], tu sais. Un avait besoin de bâtir, bon bien la famille était là, [...] c'était partagé¹²⁷», se souvient une informatrice. Il est évident que la surcharge de travail nécessitait parfois la contribution de l'époux: « [...] mon mari se levait des fois à quatre heures le matin pour me donner une chance, puis il lavait [...]. Et à part de ça, le marché, c'était mon mari qui le faisait¹²⁸», raconte une informatrice. Enfin, la maladie d'un enfant permettait à l'époux d'assumer son rôle de père: «Quand il arrivait du travail, il était épuisé et il se fâchait. Mais il était quand même très bon pour soigner les enfants¹²⁹» raconte une informatrice. En somme, limité au rôle de pourvoyeur, ce n'est qu'en cas d'absolue nécessité que l'homme reprenait momentanément son statut d'époux et de père. En dépit de cette aide occasionnelle, la multiplicité des tâches nécessitait la planification d'un horaire comme en milieu de travail.

Dans le monde de l'emploi, le capitalisme et l'urbanisation ont instauré l'automatisation de la production et la constitution d'une sphère économique excluant toutes les pratiques n'ayant pas un effet dans le processus de valorisation et de réalisation de l'économie. Cette autonomisation se définissait par la constitution de lieux consacrés au travail comme les manufactures, usines, fabriques, bureaux, qui rejetaient les activités ne représentant pas du travail pour le capital. On divisait le temps de travail qui se resserrait en durée journalière continue et le quotidien devenait synonyme de planification, d'organisation

125 Ibid.

126 Ibid.

127 L.E.U/I.V.2/JoLa. 1992

128 Ibid.

129 L.E.U/C.G.1/JoLa. 1992

et de gestion du temps. Ainsi, la place de la famille se redéfinissait en fonction d'une nouvelle sphère de la reproduction domestique. La journée d'une femme était distinctement marquée par un horaire de travail et la régularité dans l'exécution des tâches s'avérait très importante. La ménagère planifiait son horaire en fonction des tâches à accomplir et des jours de la semaine. Une informatrice raconte son rituel de travail hebdomadaire:

C'était un rituel. Il fallait laver le lundi hormis des cas bien spéciaux. Et puis, le fait qu'on n'avait pas de sècheuse, ça prenait pratiquement toute la journée pour que le linge soit sec. Donc, on repassait le mardi. Pour repasser, on avait une bouteille avec un jet pour humecter le linge et on avait des fers à vapeur comme maintenant. Le mercredi, c'était le raccommodage [...] puis c'était pas des tissus comme asteur. Les bas, on avait toute une catégorie de couleur de laine puis des fils pour raccommoder les bas [...]. Le jeudi, c'était plutôt une journée de détente. Puis, le vendredi, c'était le ménage de tous les appartements. Puis, on se réservait le samedi pour la cuisine, pour le matin, puis l'après-midi c'était la mangeaille. Parce qu'on faisait cuire un rôti de lard presque toutes les semaines. Une semaine c'était du lard, l'autre semaine c'était du jambon ou des cretons. En tous les cas, il y avait toujours une viande de cuite pour le restant de la semaine. À travers ça, le dimanche matin, on faisait cuire une grosse soupe avec du bœuf de soupe puis des légumes. On mangeait le bœuf de soupe le lundi en hachis. Si par hasard on n'avait rien, il y avait toujours soit le morceau de lard en question ou le jambon qui nous dépannait si on voulait sortir [...] ¹³⁰.

En somme, le hasard avait peu de place dans la vie d'une ménagère. «Ne pas rester à rien faire», «perdre son temps», «travailler pour rien», autant d'expressions qui parlent de l'importance du temps. Contrairement au travail salarié, le travail domestique échappait à la mesure du temps, car ce dernier ne se limitait pas à un nombre d'heures donné. Les soirées étaient également organisées en fonction des tâches à accomplir; il fallait souper, faire la vaisselle, surveiller les devoirs des enfants, les laver et les endormir. Les moments de détente et de repos étaient également associés à une activité domestique comme le raccommodage des bas, la couture, le reprisage et le tricot. En fait, il n'existait pas de séparation entre un temps de travail et un temps hors travail. La femme était continuellement en état de disponibilité permanente. Cette disponibilité nécessitait la planification des tâches ménagères, car sans horaire, il était pratiquement impossible de gérer son temps.

130 L.E.U/R.J.3/JoLa. 1992

Les tâches domestiques peuvent être classées selon leur rapport à la temporalité. Qu'elles soient journalières, hebdomadaires ou saisonnières, elles sont étroitement liées au quotidien en ce sens qu'elles se renouvellent sans cesse avec une régularité immuable. Le lavage, le repassage et l'entretien général étaient exécutés en des moments précis de la semaine, tandis que certaines corvées ne demandaient qu'une participation cyclique, en accord avec les saisons et les conditions climatiques. Selon une planification personnelle, le travail ménager s'effectuait au jour le jour ou à la semaine. L'acte de manger, par exemple, était continuellement repris dans la succession des heures et des jours. Ainsi, ce sont les pratiques alimentaires quotidiennes qui occupaient la majeure partie du temps de la ménagère.

2.3.1 Les pratiques alimentaires

Les repas, avec tout ce qu'ils impliquaient de préparation lointaine ou immédiate, faisaient partie des préoccupations majeures de la femme au foyer. Elle devait constamment prévoir les besoins alimentaires de sa famille d'après ses ressources, réaliser des économies en faisant un choix judicieux des aliments, posséder l'art de tout utiliser sans gaspillage et composer des repas équilibrés malgré des ressources souvent très limitées. En fait, la cuisine était perçue comme un des lieux d'affirmation et de réalisation de la femme, un véritable centre d'action.

Pour les besoins de cette recherche, nous avons subdivisé la cuisine en trois principales étapes: la préparation, la consommation et la conservation. L'alimentation comprend également les repas festifs reliés aux nombreuses réjouissances à caractère religieux et commémoratif comme la fête de Pâques, le Carême, Noël, etc. Comme notre travail porte principalement sur la survie alimentaire quotidienne, nous avons choisi de ne pas aborder cet aspect ludique de la question pour ne pas surcharger inutilement le texte qui suit.

La femme investissait une grande part de son temps et de son énergie dans la préparation des repas quotidiens en répétant les mêmes gestes: apprêter les viandes, les couper, les hacher, nettoyer et couper les légumes, cuire, réchauffer, trouver de nouvelles façons de faire, mettre la table, servir, desservir, faire la vaisselle, récurer les chaudrons, nettoyer l'évier, le poêle et balayer la cuisine. Enfin, la présence d'un bébé et de jeunes enfants à table requérait une surveillance constante. La préparation des repas nécessitait plusieurs heures.

Généralement, le repas débutait avec une soupe dont le bouillon était préparé à partir des morceaux de viandes les plus «communes». On appréciait particulièrement celles aux pois agrémentées de fèves et de lard salé, au bœuf et légumes, aux tomates et aux vermicelles. «On avait toujours une soupe et on aurait pu planter notre cuillère dedans. Il y avait du gros macaroni, mais c'était bon! [...]»¹³¹ se rappelle un informateur. La soupe était un mets de base que l'on retrouvait souvent sur les tables, même celles des plus démunies. À l'époque, la plupart des familles servaient de la viande. On les achetait en grosse quantité et on les débitait soi-même à la maison. Le «bœuf à la mode», le lard, le poulet, la saucisse, le steak haché, le jambon et les cretons étaient servis en alternance durant toute la semaine. On déplumait aussi les volailles dont on apprêtait le cœur et le foie. C'est à partir de ces viandes qu'on préparait le pâté chinois, les pâtés à la viande, le hachis et le ragoût. Les familles nombreuses consommaient souvent une seule pièce de viande durant toute la semaine, car les femmes tiraient le maximum de profit des «restants».

En plus des viandes, les marchés publics fournissaient les fruits et légumes qu'on consommait durant la saison estivale. Carottes, choux de Siam, choux, patates, oignons, tomates en panier et poireaux entraient dans la composition des menus quotidiens. C'est grâce à cet approvisionnement que les familles préparaient et appréciaient le bouilli fait à base de bœuf, de lard et de légumes frais. Sain, nourrissant, économique, il permettait de nourrir plusieurs personnes et s'avérait le mets estival par excellence. Un informateur raconte la préparation du bouillis:

... on avait un chalet à Stoneham, on mettait une poche de blé d'Inde dans la *chaudronne* puis elle n'était pas pleine [...]. J'allais chercher six gros morceaux de rôti de palette, on mettait six morceaux [...] et puis j'allais chercher quatre morceaux, des langes [...] de lard salé puis on mettait ça là-dedans. Puis, notre voisin avait un jardin [...]. Lui, il fournissait les légumes puis j'achetais la viande. On achetait [...] un ou deux paniers de pois verts. Maman mettait ça dans des sacs en coton, puis les carottes. Le bouilli c'était bon. Ma femme mettait des pois verts puis du beurre par dessus et le choux sur le dessus¹³².

En plus des légumes, la saison estivale favorisait aussi la préparation de confitures faites à base de petits fruits: fraises, framboises, bleuets qu'on mettait en conserve pour la saison froide. Les pommes étaient achetées dans de grosses mannes et gardées en réserve durant

131 L.E.U/J.A.S.6/S.R. 1992

132 Ibid.

tout l'hiver. Ces fruits servaient aussi à la préparation de tartes, galettes, gâteaux et pouding. On se procurait aussi des raisins en panier ainsi que des «régimes» de bananes pour la collation des enfants: «Les régimes de bananes [...] il y en avait toujours un gros. À la gang d'enfants ça se mangeait c'était pas long¹³³» raconte une informatrice. Dans la cuisine québécoise, les desserts ont occupé une grande place: «Toujours, toujours. Des desserts on en a toujours eu¹³⁴» se souvient un informateur. Il fallait cependant avoir une certaine aisance financière pour se permettre de telles gâteries quotidiennement. En somme, c'est l'ouverture des marchés publics qui permettait à la ménagère de diversifier sa cuisine et d'offrir des repas de meilleure qualité au grand plaisir de la famille.

En plus de proposer une cuisine plus recherchée, le repas du dimanche était une fête parce qu'il réunissait toute la famille autour d'une même table. La mère cuisinait et servait des mets comme le roastbeef, les côtelettes de porc accompagnées de patates brunes, le poulet et le veau. On accordait également au dessert une place de choix; gâteau au chocolat, tartes au sucre, pouding aux bleuets et fraises fraîches garnissaient la table familiale. Une informatrice se souvient de cette journée qui réunissait tous les enfants dans un même lieu, en un même temps:

Sur semaine, les repas n'étaient pas toujours aux mêmes heures pour tout le monde. Mais le dimanche, toute la famille était là en même temps [...]. Quand les enfants ont grandi, ils venaient tous manger le dimanche. Ça a toujours été le «refugium». Il y avait toujours quelqu'un pour manger avec nous autres¹³⁵.

Le repas du dimanche était un véritable rituel qui se voulait un rappel du caractère sacré de la famille. On observait cette pratique aussi religieusement que la messe: «Le dimanche, il n'était pas question de faire comme les gens aujourd'hui [...]. Il n'en était pas question parce que ça se passait en famille, ça c'était sacré¹³⁶» raconte une informatrice. Peu importe les conditions socio-économiques des familles, le repas dominical était une coutume pratiquée par tous. Même les gens les plus pauvres se permettaient un tel plaisir.

133 L.E.U/J.F.3/J oLa. 1992

134 L.E.U/J.B.B.15/S.D. 1992

135 L.E.U/R.J.4/J oLa. 1992

136 Ibid.

Les pratiques alimentaires sont accaparentes parce que les repas reviennent à une fréquence de trois fois par jour. Pour que son mari soit un solide et énergique travailleur et que ses enfants puissent étudier et se développer normalement jusqu'à l'âge adulte, tous devaient être assurés d'un régime alimentaire équilibré. Une bonne cuisinière assurait l'équilibre physique, biologique et psychologique de sa famille. Cuisiner nécessitait de nombreuses tâches. Il fallait prévoir les besoins de chaque instant d'après les ressources disponibles, bien choisir les aliments en fonction du budget et toujours chercher à économiser afin de préparer les meilleurs repas à moindre coût. En plus de la préparation et de la consommation des aliments, il fallait aussi assurer leur conservation.

Comme les méthodes de conservation faisaient également partie des pratiques alimentaires, nous verrons à quel point l'alimentation était tributaire de celles-ci et comment elles étaient fortement influencées par les variations climatiques. Bien que la technologie ait considérablement transformé la vie urbaine, les modes de conservation des aliments demeurèrent assez rudimentaires jusqu'à l'arrivée du réfrigérateur en 1945.

Avant cette date, la majorité des foyers possédaient une glacière munie d'un panneau de bois extérieur et recouverte de tôle à l'intérieur qui fonctionnait à peu près comme un réfrigérateur: «Bien là, la glacière c'était comme un réfrigérateur [...]. En haut la glace et en bas c'est là qu'on mettait le manger¹³⁷» se souvient un informateur. La conservation des aliments se faisait à l'aide de carrés de glace que les marchands livraient quotidiennement dans tous les foyers. Malgré une certaine fraîcheur, la glacière n'assurait la conservation des aliments que pendant trois ou quatre jours et en petite quantité car la glace fondait rapidement. Un informateur se rappelle qu'il était possible d'acheter plusieurs blocs de glace grâce à des coupons:

Tu sais, au lieu d'avoir un bloc de glace, payer un bloc de glace dix cents supposons, bien, ils les vendaient dix coupons pour une piastre. Les coupons, ils les ramassaient et tu mettais ton plat avec le coupon dedans puis là bien souvent on mettait une petite pierre sur le coupon pour ne pas qu'il parte au vent. Ça fait que le livreur de glace lui, il prenait son coupon et il laissait la petite pierre [...]¹³⁸.

En plus des glacières, les viandes se conservaient également dans des armoires extérieures situées sur la galerie et dans le tambour arrière de la maison. On entreposait les fruits et légumes dans les caves des maisons bien que celles-ci abritaient souvent des rats qui

137 L.E.U/A.C.3/D.B. 1992

rongeaient la nourriture, occasionnant ainsi de nombreuses pertes et la peur de la contamination. Beau temps, mauvais temps, il fallait aussi subir les caprices de Dame Nature. Durant l'été, la glacière ne pouvant contenir qu'une quantité limitée d'aliments, il fallait donc acheter et consommer au jour le jour. Durant l'hiver, l'adoucissement de la température faisait craindre le dégel de la nourriture contenue dans les armoires extérieures. De plus, le lait oublié sur le rebord de la porte débordait de son contenant et se transformait en «chandelle glacée» impossible à récupérer. Un informateur se souvient des difficultés occasionnées par une période de dégel:

[...] puis ça, c'était gelé et puis quand on «poignait» deux, trois jours de temps doux là, c'est là que maman faisait tout cuire puis elle en faisait pour deux, trois jours. J'ai vu des fois, pas le jeter, mais ils le donnaient aux alentours. On l'avait perdu. J'ai vu donner des dindes, des poulets. Dans ce temps-là, la viande était enveloppée dans un papier, un genre de papier rose ciré. Ça, la viande était toute coupée[...] et gardé dans une «dépense» dans la cuisine d'été [...]. Puis, quand l'hiver arrivait et qu'ils voyaient que c'était pour fondre là, ils prenaient ça et ils mettaient ça dans le banc de neige[...]. C'était des glacières dans ce temps-là [...] parce que la viande dégelait dans la neige. Elle se conservait plus longtemps mais elle dégelait. S'ils voyaient que ça allait jusque-là, là ils emmenaient ses frères, deux, trois grosses familles, puis eux autres ils priaient pour pas que ça dégèle durant l'hiver¹³⁸.

En plus de voir à la qualité de l'approvisionnement et à la préparation de menus équilibrés, la ménagère devait s'assurer de la conservation des denrées alimentaires. Peu de gens pouvaient assumer la perte de nourriture quelle qu'en soit la quantité. Si la conservation des aliments était à ce point importante, c'est que la qualité et la quantité des repas dépendaient souvent des seuls revenus du père. Pour répondre à leurs besoins, certaines familles ne consommaient que l'essentiel et coupaient parfois dans le nécessaire. Une informatrice se souvient de la pauvreté des repas de son enfance:

Ça se passait bien, mais on était pauvres, très très pauvres. On avait le nécessaire, point final [...]. La vie n'était pas rose [...]. Tout dépendait de la paie que papa pouvait rapporter. Pour le souper du soir c'était des céréales. [...] maman, dans le temps que les tomates étaient bon marché, elle achetait un panier de tomates, du pain, du beurre puis des tomates, fini là. Même chose pour les bananes et les autres fruits et légumes. Toujours du pain et du beurre [...]. On avait le nécessaire comme je vous dis. Le lait, le pain, ça on n'en manquait pas. Pourvu qu'on mangeait nos trois repas par jour¹³⁹.

138 Ibid.

139 L.E.U/C.G.1/JoLa. 1992

En définitive, on pouvait facilement se passer de vêtements, de meubles et de loisirs, mais pas de nourriture. La véritable pauvreté était associée à un manque total de nourriture sans égard à sa valeur. La conservation des aliments évitait le gaspillage et permettait à la femme d'apprêter différents mets à l'aide des «restes» de nourriture. La réutilisation des denrées quotidiennes assurait la quantité et la qualité des repas. En fait, qu'il s'agisse de nourriture ou de vêtements, la récupération était un moyen efficace de lutter contre la pauvreté et d'assurer la survie de tous les jours.

2.3.2 Pratiques vestimentaires: faire du neuf avec du vieux

Si les pratiques alimentaires étaient la première préoccupation de la femme au foyer, les pratiques vestimentaires occupaient la seconde place. La ménagère s'affairait constamment entre la préparation des repas et l'entretien des vêtements. Si certaines femmes plus fortunées achetaient les vêtements des enfants dans les grands magasins, la majorité de celles qui provenaient des familles ouvrières les confectionnaient à la main et se faisaient un point d'honneur «d'habiller les enfants comme des petits princes et des petites poupées pour que rien ne paraisse¹⁴⁰». Pour réussir un tel exploit, elles recouraient à diverses stratégies: achat de tissus à rabais, de vêtements dans les magasins de «seconde main» et les organismes de charité, confection à domicile, réutilisation de vêtements usagés, rafistolage et aide familiale. Nous verrons comment, à l'aide de ces différentes stratégies, certaines femmes réussissaient à bien vêtir toute la famille.

Tandis que les hommes s'habillaient avec des vêtements déjà tout faits, ceux des jeunes enfants étaient confectionnés à domicile à partir de tissus achetés à rabais dans les magasins, retailés à partir de vieux vêtements de la famille ou offerts par la parenté. Les plus jeunes portaient les vêtements et les souliers usagés de leurs frères et soeurs: «On descendait le linge de l'un à l'autre¹⁴¹» se souvient une informatrice. C'était la seule façon de réussir à bien vêtir tous les enfants sans qu'aucun d'eux ne manque de rien. D'autres familles ramassaient les capots usagés pour les découdre, les recoudre, les rapiécer, les raccommoder, les raccourcir et les laver. Une informatrice confectionnait les robes de ses fillettes à même les rideaux du salon, utilisait l'envers des vêtements non usés et défaisait les habits de son mari pour en fabriquer de plus petits à ses garçons. En fait, la pratique du rapiéçage permettait de vêtir convenablement la famille et d'économiser sur la lingerie de tous les jours. Une informatrice raconte comment cette façon de faire lui permettait d'économiser:

J'ai rafistolé du vieux [...] dans les chemises de mon mari je faisais des mouchoirs puis dans les couvertes des grands lits je faisais des petites couvertes, dans les grandes serviettes je faisais des débarbouillettes. J'économisais sur tout ça au complet¹⁴².

140 L.E.U/J.F.1/JoLa. 1992

141 Ibid.

142 Ibid.

Les magasins à rabais offraient également de nombreux bas prix. Plusieurs jeunes femmes achetaient vêtements, accessoires, bijoux, et même des robes de mariage chez «les Juifs de la rue Saint-Joseph»: «On se mariait puis on était toutes bien *chic* mais je vous dis qu'elle allait quêter, maman¹⁴³» se souvient une informatrice. Elle raconte également comment sa mère parvenait à habiller ses enfants grâce aux magasins de «seconde main»:

Maman allait dans les magasins de «seconde main», chez les Juifs, pour avoir des rabais, jusqu'à cinq et même dix dollars, puis elle achetait disons, un grand manteau, puis on défaisait tout ça avec une lame de rasoir. On défaisait tout ça puis là elle le lavait, puis là elle faisait un manteau, une jupe, ci et ça [...] ¹⁴⁴.

Les Juifs consentaient d'importants rabais à condition que les clientes démontrent leur volonté et leur capacité à faire baisser les prix. La résolution et la ténacité de la femme étaient alors récompensées. Cette habileté à marchander faisait souvent la différence entre un certain confort et la simple survie. Économiser était le mot d'ordre de toute bonne ménagère et le but ultime à atteindre. Le marchandage était une aptitude essentielle à la survie économique de la famille.

Les femmes dont le budget était très restreint ou qui avaient peu d'aptitudes pour la couture pouvaient acheter des vêtements dans les vestiaires de la Saint-Vincent-de-Paul, de l'Armée du Salut ou dans les bazars annuels organisés au profit des églises paroissiales. Une informatrice se souvient que plusieurs femmes de la paroisse participaient bénévolement à la réparation et à la transformation des vêtements usagés pour venir en aide aux enfants démunis:

Dans la Saint-Vincent-de-Paul, les femmes s'occupaient des vestiaires et recevaient les vêtements qui étaient donnés par les gens de la paroisse. Elles les réparaient et les transformaient bénévolement selon les besoins des gens. Pour les cérémonies de la communion solennelle, les jeunes filles plus pauvres étaient habillées convenablement pour qu'elles puissent se présenter devant leur groupe¹⁴⁵.

En plus de faire appel aux membres de leur famille ou aux organismes de charité, la pauvreté forçait certaines femmes à renoncer à la coquetterie vestimentaire. Dans ce cas, leur garde-

143 L.E.U/C.G.1/JoLa. 1992

144 Ibid.

145 L.E.U/RJ.7/JoLa. 1992

robe se limitait à quelques petites robes de coton peu dispendieuses dont une plus étoffée pour la messe du dimanche et les rares sorties en famille. Luxe et vanité devaient être abandonnés car la nécessité avait force de loi. Une informatrice se souvient que le port d'une robe neuve après la messe du dimanche avait profondément choqué sa belle-soeur qui s'était exclamée: «Elle a été à la messe ce matin avec sa robe neuve, puis elle l'a même pas ôtée pour ménager¹⁴⁶». Porter des vêtements propres durant la semaine était vu comme un manque de souci de l'économie, c'était faire passer la frivolité avant les obligations. Ce qui, aux yeux de tous, s'avérait une faute grave. Malgré ces privations, les femmes ne négligeaient jamais complètement leur tenue vestimentaire. La fierté et le goût «d'être toujours bien arrangée» faisaient oublier une certaine pauvreté.

En plus des travaux d'aiguille, la lessive, le séchage et le repassage faisaient également partie des techniques d'entretien des vêtements. Si les premiers prolongeaient leur durée de vie, les seconds conservaient leur propreté. La lessive était une tâche longue et harassante qui débutait parfois à l'aube et se prolongeait jusqu'à la fin de la journée.

Il fallait tout d'abord déplacer la lessiveuse jusqu'à l'évier, ce qui obstruait une partie de la cuisine, faire chauffer l'eau à plusieurs reprises, la remplir à l'aide de la chantepleure munie d'un petit tuyau puis ajouter l'eau froide. Enfin, il fallait constamment surveiller la laveuse afin que celle-ci ne déborde et cause des dégâts. Une informatrice se souvient de l'énormité de la tâche:

Quand on dit qu'on sort la laveuse tous les matins, la cuve tous les matins [...]. On lavait à la «laveuse à tordeur». Bon, bien naturellement on lavait puis là on avait une cuve à côté où l'on mettait l'eau froide pour rincer notre linge. Là, on le tordait, on l'envoyait dans la cuve à côté, on le rinçait dans notre eau fraîche puis on le retordait de nouveau pour l'étendre. On n'avait pas de sècheuse et il fallait l'étendre dehors et le rentrer gelé le soir¹⁴⁷.

Chaque brassée de linge était lavée et rincée à deux reprises. Certains articles comme les «guenilles» pour les menstruations nécessitaient un trempage au préalable ainsi que les couches que l'on devait faire bouillir autant par mesure d'hygiène que pour en éliminer la saleté. Il fallait laver les piqués, les couches et les couvertures à tous les jours. Le coton était «passé au bleu» pour conserver toute sa blancheur et les salopettes de travail des hommes

146 L.E.U/C.G.1/JoLa. 1992

147 Ibid.

s'avéraient souvent extrêmement sales. La première brassée de lavage était rincée dans une autre cuve dans laquelle on ajoutait de petits carrés de bleu enveloppés dans des linges. On faisait un lavage pour le blanc et un autre pour les couleurs. S'il faut voir dans la lessive des standards de propreté très élevés, il faut aussi penser que certains vêtements exigeaient un lavage en profondeur. Dans de tel cas, on pouvait se rendre à l'une des buanderies du quartier qui offrait le service de lavage et d'empesage. Dans les années 30 et 40 certaines ménagères utilisaient les services des buanderies. Cependant, le coût du lavage et l'incapacité de laisser les enfants seuls, expliqueraient la préférence des femmes pour le lavage à domicile. De plus, la difficulté de communiquer avec «les Chinois», propriétaires de la majorité des buanderies de l'époque rebutait sans doute quelques ménagères. Malgré la qualité de leur travail, une informatrice se souvient du mystère qui entourait leur réputation:

[...] les Chinois, ils ne parlaient pas beaucoup et quand ils parlaient on ne les comprenait pas toujours. On écrivait ce que l'on voulait sur un petit papier jaune qu'on leur donnait pour qu'ils fassent leur travail correctement. [...]. Quand on revenait chercher nos chemises, les collets étaient empesés et le linge était blanc blanc. Pour le linge, ils étaient bons, mais on ne parlait pas beaucoup beaucoup. Ils étaient mystérieux les Chinois pour nous autres et ça sentait drôle dans les buanderies, ils fumaient. [...]¹⁴⁸.

Les vêtements lavés étaient étendus soit à l'extérieur, si la température le permettait, ou à l'intérieur, s'il pleuvait ou s'il faisait trop froid. Le logement était alors envahi par une multitude de vêtements suspendus à des cordes. Certaines femmes fabriquaient elles-mêmes de petits séchoirs de bois pour étendre les bas, les débarbouillettes et les sous-vêtements. Elles ajoutaient aussi plusieurs cordes dans le passage, la cave, le sous-sol ou dans la salle de bain, car une seule ne suffisait pas. Une informatrice se souvient d'une voisine qui empruntait la corde à linge de sa mère afin de faire sécher sa lessive:

Il y avait une dame Larose qui était de l'autre côté de la rue. Eux autres, ils étaient tellement de monde dans la maison [...] tous des jeunesses qui travaillaient [...]. Puis elle, elle avait tellement de linge à étendre qu'elle traversait. Elle avait des cordes dans sa cour et elle emplissait ses cordes. Quand ses cordes étaient pleines, elle reprenait son panier, elle retraversait ici puis des fois elle demandait à maman.[...] Maman disait: «vous pouvez étendre, ça me fait rien, mon lavage est fait». Là, elle étendait [...] une grande cordée, elle la laissait sécher puis il y a des

148 Ibid.

fois qu'elle revenait chercher ça, puis elle la remplissait de nouveau [...] ¹⁴⁹.

En plus du lavage, il fallait effectuer le repassage qui, à lui seul, prenait toute une journée: «Puis je te dis qu'on repassait en maudit!» ¹⁵⁰ se souvient une informatrice. Dans les années 30, l'utilisation des fers électriques permettait d'éviter la chaleur du poêle. Toutefois, l'absence de vapeur et de thermostat obligeait la femme à surveiller la chaleur et à utiliser une bouteille d'eau pour humecter les vêtements. De même que le lavage, le repassage s'appliquait également à tous les vêtements comme en témoigne une informatrice:

Dans ce temps-là, il y avait beaucoup, beaucoup, beaucoup de repassage. Tout, tout le linge se repassait. Les draps, les oreillers, les linges à vaisselle, les serviettes, tout, tout, tout se repassait! Ensuite de ça, on avait les chemises pour hommes, c'était tout empesé. Les tabliers, comme nous autres pour aller à l'école, c'était tout avec de la broderie [...] et c'était tout empesé [...]. Les jupons étaient à la taille et, dans le bas du jupon, il y avait une grande broderie large de même [environ 3 à 3 1/2 pouces de hauteur] et c'était tout empesé ça [...] ¹⁵¹.

Si le vêtement sert à couvrir, cacher et protéger le corps humain, il sert également à le parer. Reflet de la condition économique et sociale, il révèle le niveau de vie de l'individu qui le porte. Les mères tenaient absolument à ce que leurs enfants soient toujours convenablement vêtus. Les ménagères consacraient donc énormément de temps à la confection, à l'entretien et à la recherche de tenues peu dispendieuses. Le réseau familial de la femme prenait alors toute son importance, car l'aide dans ce domaine provenait en grande partie de la famille maternelle. Les organismes de charité suppléaient à la demande. En somme, les pratiques vestimentaires occupaient une part importante du quotidien, car une tenue impeccable et propre donnait une impression de richesse et de valeur morale.

Chez la plupart des ménagères, assurer la propreté ne se limitait pas uniquement aux vêtements mais à l'ensemble de la maison. Elle était associée non seulement aux mesures d'hygiène mais également à des valeurs morales que la société tendait à renforcer: des vêtements propres et une maison toujours bien rangée étaient le reflet d'une ménagère parfaitement accomplie. Entretenir la maisonnée était synonyme d'une moralité élevée:

149 L.E.U/R.G.6/JoLa. 1992

150 L.E.U/I.V.1/JoLa. 1992

151 L.E.U/R.G.6/JoLa. 1992

«Présenter un logis propre et ordonné, n'est-ce pas une façon de montrer sa volonté de maintenir l'ordre en tout et partout, l'intérieur de la maison étant le reflet de la personne?¹⁵²». Dans ce contexte, il ne faut guère s'étonner du soin que les femmes apportaient dans l'exercice de cette tâche.

2.3.3 Entretien ménager de la maison

L'entretien de la maison était une activité quotidienne et hebdomadaire à la fois. La mise en ordre de l'appartement se faisait tous les jours après le déjeuner. Il fallait faire les lits, passer la vadrouille sur les planchers, épousseter les meubles et les objets. On complétait par un ménage en profondeur de toutes les pièces vers la fin de la semaine. Une informatrice se souvient avec quelle ardeur elle cirait ses planchers: «Les planchers étaient propres, le lavage et le cirage, je le faisais avec une cire en pâte plus une couche de cire liquide. C'est vous dire que j'étais à quatre pattes longtemps!¹⁵³». Une autre informatrice avoue que son désir de propreté frisait parfois l'obsession: «J'étais maniaque, un petit peu folle, mais il fallait que ce soit propre et bien fait¹⁵⁴». Elle se souvient également du nettoyage des sommiers et des matelas qui était très exigeant:

Les sommiers étaient en fer à cette époque. Les barreaux de la tête du lit étaient gros comme le pouce environ et les autres barreaux étaient plus délicats. Il y en avait deux dans la chambre de monsieur Forgues et un autre dans la chambre du fond. Les sommiers étaient aussi en fer. C'étaient comme des tire-bouchons tournés et quand le ménage se faisait, il fallait tout nettoyer tout ça. C'était tannant à nettoyer! Il fallait aussi sortir tous les matelas sur la galerie arrière pour les battre, pour faire sortir la poussière. Ça sentait bon après ça. [...]. On en avait un en avant, puis il était pesant le matelas.[...] Dans ce temps-là, il n'y avait pas de balayeuse¹⁵⁵.

En plus du ménage quotidien et hebdomadaire, la «corvée» du grand ménage se faisait deux fois l'an, au printemps et à l'automne, lorsque le climat le permettait. Ce remue-ménage chambardait la maison de fond en comble. Certaines femmes lavaient les plafonds. Il fallait nettoyer, cirer et polir tous les meubles de la maison, faire l'intérieur des garde-robes,

152 Maité CLAVEL, «Propreté: mots, rites, images», *Cahiers internationaux de sociologie. Le détour anthropologique féminin*, vol. LXXX (Janvier-juin 1986), p.43.

153 L.E.U/I.V.1/JoLa. 1992

154 L.E.U/I.F.2/JoLa. 1992

155 Ibid.

nettoyer les rideaux, les vitres, changer les «châssis doubles», remettre en place les jalousies, poser les «passes» et polir l'argenterie. Une informatrice se souvient que «[...] la maison était sens dessus dessous pendant un mois de temps¹⁵⁶», et raconte brièvement en quoi consistait ce grand ménage:

On avait deux grands ménages: le printemps et l'automne; la mode était qu'on remplaçait les rideaux d'été par les rideaux d'hiver, même chose pour les couvre-pieds; l'entretien était plus facile; on lavait pas tout; bien des choses se faisaient seulement éventer sur la corde à linge, par exemple les grosses couvertures de laine; elles étaient rangées dans le gros coffre dans le grenier¹⁵⁷.

Qu'il soit quotidien, hebdomadaire, saisonnier ou bisannuel, la régularité immuable de l'entretien ménager créait un climat de constante effervescence dans toute la maison. Entre la préparation des repas, la confection et l'entretien des vêtements, les achats à l'extérieur, les enfants et le mari, c'était une course effrénée pour avoir une maison parfaitement nettoyée, des poussières pourchassées et des choses rangées. La valeur morale que l'on accordait à la propreté poussait les femmes à en faire non seulement une obligation mais un devoir. Une hygiène rigoureuse reflétait de bonnes moeurs et la femme au foyer était exclusivement jugée selon les normes relatives à la vie domestique.

2.3.4 Aire domestique et consommation: espaces marchands

En plus d'assurer vie et chaleur au foyer, une bonne ménagère entretenait aussi des rapports avec les différents espaces marchands de sa paroisse. Même si la famille semblait totalement indépendante, elle ne pouvait demeurer séparée de la sphère économique, car c'est cette même économie qui permettait le travail domestique: revenus monétaires d'une part et biens de consommation d'autre part liaient le travail domestique au marché. Le contact et les rapports occasionnels ou réguliers que les femmes entretenaient avec ces institutions extérieures donnaient lieu à de fréquents va-et-vient entre la maison et les nombreux espaces marchands. Ces déplacements représentaient l'espace du travail domestique et permettaient de voir de façon concrète le réseau de relations entre celui-ci et les diverses instances qui participaient au monde de la consommation. L'aire domestique était en lien étroit avec le marché des biens de consommation.

156 L.E.U/R.J.1/JoLa. 1992

157 Ibid.

L'essentiel de la consommation concernait l'alimentation. La majorité des achats s'effectuaient à l'une des nombreuses épiceries-boucheries du coin que l'on trouvait dans toutes les paroisses. Ces épiceries offraient la livraison à domicile. Un tel service s'avérait indispensable car la plupart des mères ne pouvaient s'absenter du domicile à cause des enfants. Cependant, comme elles n'avaient pas toujours le temps de se rendre à l'épicerie, les femmes envoyaient leurs petites filles faire l'achat de menus articles. Un informateur se souvient que son épicerie était continuellement envahie par une horde de fillettes:

Ah! oui, il y avait beaucoup d'enfants qui venaient avec un petit panier et ils ne savaient même pas lire [...]. Il y avait beaucoup de jeunes enfants, des filles, qui venaient chez nous et il fallait que tu saches s'ils ne demeuraient pas loin. Puis là, ils achetaient de petits articles, un petit panier avec de l'argent [...]¹⁵⁸.

En plus d'offrir un service personnalisé, ces petites épiceries faisaient crédit aux familles les plus nécessiteuses. Le recours au crédit était utilisé comme stratégie de survie et faisait partie d'une culture de pauvreté caractérisée par une pénurie chronique d'argent liquide, par l'absence de réserves alimentaires et par la nécessité d'acheter de petites quantités de nourriture plusieurs fois par jour. Un informateur raconte que le chômage chronique rendait nécessaire l'utilisation du crédit:

Dans notre temps, il y avait beaucoup de gens qui étaient sans emploi et sans revenu parce qu'il n'y avait pas d'assurance-chômage, mais il y avait une aide qui s'appelait le secours direct. Alors, il y avait des gens qui étaient aidés par le secours direct, mais, ça, ça n'aidait pas tellement parce qu'il fallait quand même qu'ils paient leur loyer. Alors, ce qui arrivait, c'est que les épiceries, pour certaines familles, elles vendaient à crédit. Les gens payaient quand ils recommençaient à travailler. Alors c'était un peu compliqué [...]. C'était les épiciers qui soutenaient le crédit pour nourrir ces familles-là [...]¹⁵⁹.

Si la majorité des clients payaient leurs dettes à temps, certains cherchaient à prolonger leur marge de crédit au-delà des limites. Une informatrice qui faisait de «petites commissions» pour ses voisins durant son enfance se souvient d'un stratagème utilisé par plusieurs familles pour conserver ce privilège:

158 L.E.U/J.R.P.1/J.F. 1992

159 Ibid.

[sa voisine lui disait] «S'il te demande si monsieur un tel est chez eux, dis-leur que non». Puis je l'avais vu. Il était couché puis il dormait bien tranquillement. Mais ça, c'est parce qu'elle achetait à crédit puis qu'elle voulait continuer à avoir la marge de crédit ¹⁶⁰.

Quand la marge de crédit était trop élevée, certains clients refusaient de payer leurs factures et tentaient de se sauver sans régler leurs dettes: « [...] à ce moment-là, ils déménageaient sans donner signe de vie [...]»¹⁶¹ se souvient un informateur. Déménager en cachette durant la nuit était également une stratégie de survie utilisée dans les cas de pauvreté extrême. Plusieurs épiciers ont vu nombre de leurs comptes impayés.

Lieu d'approvisionnement quotidien, les «épicerie du coin» étaient absolument nécessaires à la subsistance des familles. Leur proximité permettait aux mères de se ravitailler en vivres et en denrées diverses sans trop s'éloigner du domicile et des enfants. De plus, tout le voisinage s'y rassemblait pour faire «un brin de causette» et s'informer de tous et chacun dans une atmosphère de joyeuse camaraderie. En somme, ces épicerie favorisaient du même coup la consommation et la sociabilité, indissociables l'une de l'autre.

Il n'y avait pas seulement que les épicerie et les marchands ambulants qui offraient le service de livraison à domicile. Le lait, le pain, la glace, le bois et le charbon étaient également livrés sur le pas de la porte. Un informateur se souvient que la livraison du lait, tout comme celle de la glace, s'effectuait à l'aide de coupons indiquant le nombre de pintes désirées:

... le livreur de lait aussi prenait son coupon parce que à ce moment-là on mettait, si on avait besoin de quatre pintes de lait, c'était des pintes en verre, on mettait les pintes là et on mettait les coupons en dessous pour pas qu'ils partent au vent. Puis le laitier savait qu'on avait besoin de quatre pintes. Ça fait qu'il montait avec les quatre pintes [...] elles avaient un bouchon dessus, un bouchon en carton puis c'était entré avec une petite languette pour lever le carton. Il laissait les quatre pintes là, pleines, puis il partait avec un panier qui contenait six pintes dans chaque main, puis il faisait la livraison à partir du premier étage, deuxième, troisième, puis s'il avait quatre étages, il fonctionnait comme ça¹⁶².

160 L.E.U/R.J.1/T.oLa. 1992

161 L.E.U/T.R.P.1/J.F. 1992

162 Ibid.

Les marchands ambulants parcouraient aussi les paroisses afin de vendre leurs fruits et légumes frais. Une informatrice se souvient que les femmes sortaient dans la rue avec leur «plat à vaisselle» dans les mains pour être certaines de ne pas rater leur passage:

Il y avait beaucoup de marchands itinérants de toutes sortes. Des marchands de fruits et légumes vendaient leurs marchandises dans les rues en criant.[...] puis ça criait dans la rue. Des fraises! Des framboises! Des patates! Ça criait, puis les gens sortaient même avec leur «plat à vaisselle» pour acheter la douzaine de *casseaux* de fraises puis les légumes ¹⁶³.

Pour compléter leurs achats, les femmes se rendaient dans les marchés publics environ une fois par semaine, parfois aux deux semaines. Tout comme les épiceries, ceux-ci étaient des lieux de rencontre et de sociabilité fort appréciés des ménagères qui en profitaient pour se divertir un peu et échanger. L'atmosphère de ces marchés était bruyante, animée et colorée comme celle d'une grande famille. Une informatrice se souvient du plaisir des rencontres faites au marché et des liens de confiance que certaines femmes avaient avec leur cultivateur préféré:

Ah! bien oui, là ça se rencontrait puis il y a bien des fois où elles mettaient leur panier à terre puis elles jasaient [...]. Parce que des fois, ça faisait longtemps, des fois il y en a qui n'allaient pas au marché toutes les semaines. Ça fait que si elles étaient une quinzaine de jours sans y aller là, quand elles y retournaient ,là, ça se rencontraient puis ça jasaient entre eux autres. Même que le monde jasaient avec les cultivateurs de qui on achetait les légumes [...]. Il y a bien des femmes qui avaient leur cultivateur, elles avaient adopté un cultivateur [...]¹⁶⁴.

Comme pour les cultivateurs, les femmes adoptaient aussi certains magasins pour faire leurs achats de tous les jours. Si la majorité des vêtements étaient confectionnés à domicile, d'autres s'achetaient dans les commerces environnants, entre autres chez Simard ainsi que chez Myrand et Frères de la rue Saint-Vallier. De plus, il fallait se doter des principaux articles ménagers et des meubles nécessaires à la vie domestique. Quand il était impossible de trouver la marchandise dans la paroisse, les femmes descendaient sur la rue Saint-Vallier pour les petits achats quotidiens. Une informatrice se souvient de quelques commerces situés sur la rue Saint-Vallier et de leurs marchandises:

163 L.E.U/R.J.4/JoLa. 1992

164 L.E.U/R.G.6/JoLa. 1992

Mon père allait chez Myrand et Frères et [chez] Pouliot, des vêtements pour toute la famille. Thivierge et Frères offraient des marchandises sèches. On pouvait trouver des vêtements là aussi. Sur Saint-Vallier, c'est également là que l'on trouvait les plus grands magasins de chaussures de l'époque. [...]. Woolworth avait une petite succursale [...] pour les rouleaux de fils, les verges d'élastiques, les rubans, et autres petites «cochonneries». [...] on trouvait aussi un magasin d'articles et de vêtements de bébé. [...] Yvette Bureau elle, avait un magasin de lingerie pour dames. J'achetais des vêtements là. Geneviève Morelle est venue plus tard. [...] il y avait aussi un magasin de chaussures pour toute la famille, chez Dubois. [...]. Pour les gros morceaux, c'était sur la rue Saint-Joseph et pour les choses courantes, sur la rue Saint-Vallier¹⁶⁵.

Dans l'univers domestique de la femme, il existait deux types de consommation: quotidienne ou occasionnelle. Contrairement à aujourd'hui, ces deux façons de consommer étaient très dissociées l'une de l'autre. La consommation quotidienne était reliée aux besoins essentiels comme la nourriture, les vêtements et autres petits objets quotidiens et s'effectuait dans le milieu environnant, tandis que la consommation occasionnelle se faisait dans les grands magasins extérieurs à la paroisse.

Contrairement à la rue Saint-Vallier composée de petits commerces, les gens fréquentaient la rue Saint-Joseph pour ses grands magasins à rayons comme Paquet «qui était un des magasins-pivot»: «Chez Paquet, c'était un magasin général qui avait de tout, de tout, des meubles jusqu'à la vaisselle, c'était complet, des bijoux aussi, sur cinq étages¹⁶⁶» se souvient une informatrice. Pour les familles ouvrières de la basse-ville, les commerces de la rue Saint-Joseph équivalaient aux grands magasins de la haute-ville: «On allait rarement dans les magasins de la haute-ville. D'abord, les gros magasins comme Holt Renfrew, Simons puis Birks, c'était pas tout à fait notre catégorie. [...] nous autres c'était sur la rue Saint-Joseph¹⁶⁷» se rappelle cette même informatrice. Les compagnies Paquet et Le Syndicat offraient aussi des vêtements déjà fabriqués, tandis que Pollack se spécialisait dans les vêtements de grande taille. De plus, on y trouvait diverses marchandises: gants, parfums, vaisselle, meubles et appareils ménagers.

Pour les femmes, la visite des grands magasins de la rue Saint-Joseph signifiait plus que le fait de faire des achats. Cette forme de consommation plus occasionnelle constituait

165 L.E.U/R.J.6/JoLa. 1992

166 Ibid.

167 Ibid.

une activité de loisirs. Plus qu'une importante artère commerciale, la rue Saint-Joseph était aussi un lieu de promenade et de détente où l'on passait toute la journée. Une informatrice se souvient que les femmes réservaient leur samedi après-midi pour se balader «en ville»:

Des fois, le samedi, les maris gardaient les enfants, et les femmes, c'était comme un loisir, regardaient les magasins puis allaient prendre une bouchée. Mais on n'achetait pas souvent. Si on descendait en basse-ville, c'était pour la journée et c'était un moment de détente le samedi, aussi parfois le jeudi en après-midi¹⁶⁸.

Les «grands magasins» permettaient aussi aux femmes de s'offrir une petite gâterie comme un repas au restaurant qui ne coûtait pas trop cher. Une promenade sur la rue Saint-Joseph ne pouvait se faire sans «un p'tit lunch dans un beau grand restaurant» se souvient cette informatrice:

Dîner dans les comptoirs-lunchs des grands magasins comme chez Kresge. Un *grill-cheese* avec une frite et un café puis une tarte aux pommes avec de la crème glacée comme dessert. On jasait un peu et on faisait un tour dans les magasins pour l'air climatisé en été¹⁶⁹.

Lorsque les femmes avaient des courses à faire, plusieurs d'entre elles se gardaient «quelques commissions juste pour le plaisir». Pour s'évader temporairement des obligations quotidiennes, elles alliaient les nécessités de la consommation aux plaisirs d'une agréable sortie. La rue Saint-Joseph d'autrefois, vivante, exubérante, bruyante, colorée, animée, faisait la joie des nombreux commerçants et celle des femmes.

Si l'aire domestique de cette époque était encore un pôle de production pour certaines pratiques alimentaires et vestimentaires, il n'en demeure pas moins qu'elle était étroitement liée à la fonction de consommation. L'enfermement des femmes au foyer, au sens spatial du terme, n'existait pas réellement. Une partie du travail domestique lui-même s'exerçait à l'extérieur de la maison. La famille salariée n'était pas du tout autarcique. Bien que le discours des informatrices tende à percevoir l'aire domestique comme étant totalement indépendante de la sphère économique, la réalité était tout autre. Car, en effet, c'est l'économie qui fournissait les moyens du travail domestique: revenus monétaires et biens de consommation étaient interdépendants. Le travail domestique était donc nécessairement lié au marché. Il existait entre l'aire domestique, la femme et la ville, des liens très étroits qui les

168 L.E.U/H.G.2/JoLa. 1992

169 Ibid.

unissaient à la sphère économique. En somme, entièrement responsable du budget familial, la femme de cette époque tenait dans ses mains les rouages invisibles d'une partie de l'économie urbaine. Encore aujourd'hui, à l'ère du «cocooning», c'est à la maison et dans l'esprit des femmes que se jouent les grandes tendances du monde de la consommation.

2.4 Éducation des enfants

Malgré l'importance de la consommation domestique, la notion du bon citoyen était basée sur des valeurs sociales et spirituelles plutôt qu'économiques. Dans la société d'alors, il était primordial d'initier les enfants aux tâches générales et spécifiques du rôle d'adulte et de futurs parents. À l'époque, la socialisation et l'éducation de la famille étaient presque exclusivement réservées à la femme. Celle-ci était responsable de l'éducation intellectuelle, morale et physique des enfants qui devaient acquérir progressivement les connaissances, aptitudes et dispositions qui leur permettraient de devenir membre des divers groupes de la société.

2.4.1 Soins physiques

Avant d'éduquer et de socialiser ses enfants, la mère de famille se préoccupait tout d'abord de la santé physique de ses enfants. La femme est celle qui soignait, apaisait, dorlotait et réconfortait le corps et l'esprit. C'est elle qui détenait les secrets de la guérison. Quoi de mieux que la présence d'une mère pour ragaillardir un enfant malade. Les maladies les plus courantes, telles que coqueluche, rougeole, scarlatine et fièvres dues à la grippe étaient soignées à l'aide de recettes maison. On soulageait la diarrhée avec de l'eau de riz et du bouillon de poulet. Les maux de gorge étaient apaisés à l'aide de pastilles de fabrication domestique: «Lucien lui, il utilisait des morceaux de tire de la Sainte-Catherine mélangés avec du «Pink Killer»¹⁷⁰ raconte une informatrice. Une autre informatrice se souvient d'une recette infallible contre la grippe:

... de l'Oralgan tiède dans les oreilles, de l'Argirol en gouttes dans le nez contre le rhume de cerveau, mais ça tachait les vêtements. J'ajoutais de l'huile camphrée chaude avec par-dessus des flanelles chaudes aussi, puis après des cataplasmes de moutarde, des bains de pieds dans la moutarde Coleman. [...]. Mon mari frottait aussi la gorge des enfants avec des tampons de ouate et de l'alcool¹⁷¹.

Si le rhume et la grippe étaient des maladies mineures, certains enfants étaient plus gravement atteints. À l'époque, certaines maladies étant encore peu connues, les parents

170 L.E.U/R.J.4/JoLa. 1992

171 L.E.U/C.G.1/JoLa. 1992

craignaient souvent de voir mourir leurs enfants. Une informatrice raconte comment elle parvenait à soulager sa petite fille des crises d'épilepsie dont elle était victime:

Louise, elle est tombée dans les «confusions» [convulsions épileptiques] treize fois. C'est comme si elle perdait connaissance. Elle était toute petite, deux ans à peu près. Là, il fallait se dépêcher de la déshabiller et on la baignait dans l'eau chaude pour la faire revenir. Puis, après ça, il fallait la coucher puis il ne fallait pas qu'il y ait de bruit dans la maison pour ne pas la faire «retomber» [...]. On pensait toujours qu'elle était pour mourir [...] ¹⁷².

La maladie s'avérait extrêmement coûteuse et pouvait ruiner une famille. La méconnaissance des symptômes et le coût des soins expliquaient en partie le haut taux de mortalité infantile de l'époque. Pour éviter de tels ravages, les mères se rendaient à la Goutte de lait, un organisme communautaire situé dans l'orphelinat de Saint-Sauveur. C'est là que les infirmières conseillaient et prodiguaient les soins de base aux jeunes bébés.

En plus des soins, la mère veillait au respect des conditions d'hygiène. Matin et soir, les enfants avaient droit à une inspection en règle des cheveux, des oreilles et des mains. Garçons et filles devaient toujours être bien peignés et bien coiffés, ce qui se résumait à avoir les cheveux courts. En classe, on interdisait aux filles de porter les cheveux longs à moins de les attacher. Une informatrice se souvient de l'entretien des cheveux de ses enfants :

À l'école, aux garçons, je leur faisais des beaux «coqs» dans le toupet et l'école les faisait défaire. Il fallait que ce soit tous pareil. Je faisais les coupes des cheveux des enfants avec un «clipper»: des cheveux courts avec un toupet sur le côté. C'était long faire tous les enfants. [...] les filles portaient aussi de belles grosses boucles de ruban dans les cheveux. Pour bien conserver les boucles, je les attachais aux barreaux de la tête du lit ¹⁷³.

Une telle propreté évitait aussi la propagation des poux, véritable fléau du milieu scolaire. La chevelure des enfants devait être régulièrement examinée. Une informatrice décrit les soins nécessaires pour éviter de répandre cette maladie fort incommode:

Je peignais les enfants à tous les soirs, tous les soirs, imaginez. C'était contre les poux dans les écoles. Je les peignais avec un peigne fin, du pétrole «Rogier», de l'huile de charbon et du «Ponol», un vrai calvaire

172 L.E.U/J.F.3/J.oLa. 1992

173 L.E.U/J.F.2/J.oLa. 1992

pour les enfants. Parce que, peut-être que, sur trente, trente-deux à l'école, il y en avait disons, peut-être dix qui se peignaient¹⁷⁴.

Après les cheveux, les oreilles et les mains. il fallait aussi laver le corps. Les bains se prenaient généralement une fois par semaine pour économiser l'eau chaude. Peu importe le nombre d'enfants, tous prenaient leur bain la même journée. Si la famille était nombreuse, toute la journée du samedi était occupée à cette tâche. Un informateur se souvient de cette journée:

Je sais que pendant longtemps pour les bains c'était des «boilers». On avait un «tank» à l'eau chaude après le poêle avec des serpentins. [...]. Dans ce temps-là, il y avait de grosses familles et ils prenaient tous leur bain le samedi dans la journée ou dans le soir. Pour la femme, imagine! [...]. Ça, je sais qu'il y en a qui se baignaient puis si l'eau n'était pas sale l'autre embarquait dedans. Des familles qui en avait douze et qui faisaient chauffer l'eau, ça coûtait pas mal cher [...] d'ailleurs c'est peut-être pour ça qu'ils disaient: «on se baigne le samedi», parce qu'ils avaient toute la journée pour se baigner [...]¹⁷⁵.

L'apprentissage des soins hygiéniques est une des premières règles à respecter si l'on veut bien vivre en société. Être propre c'est se respecter soi-même et respecter les autres. À l'époque, un corps et des vêtements impeccables étaient le reflet de parents et d'enfants disciplinés et possédant une bonne moralité.

2.4.2 Socialisation et éducation

Les soins physiques, l'éducation et la socialisation des enfants nécessitaient la collaboration du conjoint. À cette époque, ce degré d'implication variait selon la personnalité de l'époux et selon les besoins. En général, il surveillait et prenait soin des enfants uniquement si la femme était dans l'obligation de s'en éloigner. L'absence quotidienne du mari et la présence continue de la femme au foyer servaient à expliquer cette définition du rôle éducatif de la mère par rapport au père. Une telle division sociale du travail faisait en sorte que le père passait la majorité de son temps sur les lieux du travail et était dans l'impossibilité d'assumer sa part de la socialisation et de l'éducation des enfants, processus qui exigeait une présence constante.

174 Ibid.

175 L.E.U/J.R.P.1/J.F. 1992

De retour du travail, fatigué et épuisé, le mari désirait surtout se détendre. D'ailleurs, la femme devait faire du foyer conjugal un havre de paix et de repos pour son époux. Une informatrice se souvient des propos de son mari après une journée de travail: «...là, tu t'arrangeras avec tes affaires le jour, avec tes enfants, puis quand j'arrive pour souper j'aime bien avoir la paix [...]»¹⁷⁶. L'emploi du pronom possessif dans cette phrase révèle l'ampleur des responsabilités de la mère vis-à-vis le comportement des enfants. Sages et respectueux, ils faisaient la fierté de leur père, mais turbulents et excessifs, ils redevaient vite les enfants de leur mère. Une informatrice raconte que sa mère demandait aux enfants de «lâcher leur fou» avant l'arrivée de leur père:

...elle nous punissait et c'était fini d'en parler. Quand mon père arrivait, c'était la paix. Elle nous disait: «votre père arrive de travailler. Lâchez votre fou avant, parce qu'il faut qu'il se repose»¹⁷⁷.

En plus de réprimander les enfants, la mère devait également réprimer leur tendance naturelle à s'exprimer. Il semble que les maris laissaient volontiers à leur épouse ces tâches ingrates. Les chicanes familiales n'étaient définitivement pas de leur ressort et la décision finale revenait presque toujours à la mère. Si elle était la première responsable de l'application de la discipline et du respect de l'autorité familiale, le père manifestait parfois son désaccord de façon non verbale, avec un simple regard de désapprobation.

La rigidité d'un tel régime de vie peut sembler exagérée mais, pour les parents de cette époque, de telles conditions étaient nécessaires à l'éducation d'une famille nombreuse. Une telle sévérité préparait les enfants à la vie adulte avec son cortège de difficultés et de contraintes qui nécessiteraient patience, endurance et persévérance. Seules la discipline et l'habitude de l'autorité implantaient dans le cœur et l'esprit des enfants une telle force de caractère.

Si la force de caractère permettait de passer au travers des vicissitudes de l'existence, la poursuite des études favorisait l'amélioration des conditions de vie. C'est pourquoi, malgré de nombreuses difficultés financières, la plupart des mères désiraient que leurs fils poursuivent leur scolarité. Conscientes que le manque d'instruction les condamnerait à suivre les traces de leur père, elles répétaient sans cesse à leurs enfants l'importance d'une bonne

176 L.E.U/I.V.2/JoLa. 1992

177 L.E.U/RJ.1/JoLa. 1992

instruction. Une informatrice explique qu'elle exhortait ses fils à poursuivre leurs cours pour que leur vie ne ressemble pas à celle de leur père:

[...] je travaille pas pour moi, je n'y vais plus à l'école. [...] mettez-vous dans l'idée que vous êtes des garçons, alors vous êtes appelés à gagner votre vie tout le temps. Tandis que, si vous étiez des filles, bien c'est correct, la fille va gagner peut-être sa vie, peut-être une, deux, trois, quatre ans si vous voulez [...]. Si vous avez l'instruction pour avoir moins de misère à gagner votre vie comme votre père [...] tant mieux pour vous autres [...]. C'est pour ça que j'ai toujours été sévère pour l'école, puis j'ai été sévère pour les bulletins [...]. Je regardais les devoirs, si c'était correct. Si c'était pas correct, j'arrachais la feuille puis recommence¹⁷⁸.

La poursuite des études menait parfois certains garçons jusqu'à la prêtrise. Si le curé de la paroisse discernait chez certains d'entre eux un intérêt pour la spiritualité, il s'empressait de leur suggérer la vocation religieuse. S'ils acceptaient, le coût des études était automatiquement défrayé par le séminaire. Pour une famille pauvre, il s'agissait d'un grand privilège. Au Québec, devenir prêtre c'était faire son entrée dans le système social de l'Église qui représentait le pouvoir absolu. Pour un fils de famille ouvrière, il y avait peu de positions susceptibles de lui accorder autant de valorisation, de prestige et d'influence dans la société. C'était le rêve de bien des mères. Une informatrice raconte son désir de voir ses enfants la dépasser et aller toujours loin:

C'était qu'ils aillent plus loin que moi j'étais allée en fait de santé, de promotion, de succès dans la vie, d'instruction. Parvenir, avancer. [...] on se retrouve dans l'enfant qu'on met au monde, on aspire qu'il soit encore meilleur que nous autres; on voit grand puis on veut tout pour lui [...]¹⁷⁹.

Soigner, consoler, éduquer et socialiser, autant de tâches qui nécessitaient la présence constante de la femme au foyer. Même si l'ensemble du travail domestique s'exerçait au sein de l'aire domestique, la maison n'était pas le lieu clos et isolé que nous nous imaginons.

La femme était au coeur d'un réseau d'entraide et de sociabilité généralement composé des membres de sa famille immédiate et de la parenté éloignée: «La famille c'était

178 L.E.U/R.G.4/JoLa. 1992

179 Ibid.

un gros clan et si quelqu'un était mal pris, l'autre le déprenait¹⁸⁰» dira une informatrice qui se souvient des nombreux services que les femmes de sa famille se rendaient mutuellement:

Les femmes s'entraidaient pour les travaux ménagers, la maladie, les accouchements aussi. [...]. Il y avait un échange entre les femmes de la famille pour les vêtements des enfants. Les enfants étaient gardés par les femmes de la famille [...] la famille d'abord¹⁸¹.

En plus des travaux ménagers, les accouchements étaient une occasion d'entraide. Une informatrice se rappelle que sa mère avait engagé sa nièce pour lui servir de bonne jusqu'à son accouchement:

Quand je suis devenue enceinte pour la toute première fois, ma mère me donnait toujours plusieurs recommandations: ne pas étendre [les vêtements sur la corde à linge] trop haut, ne pas sauter en bas d'une chaise, ne pas laver les prélaris. Elle a donc engagé sa nièce Yvette comme bonne durant le temps de ma grossesse. Mais, quand Pierre est venu au monde par exemple, j'en ai mangé une belle tu sais, rester à rien faire. Tu n'es pas supposée changer ta vie de même, même si tu es enceinte. Il faut que tu fasses attention, mais tu sais, pas à ce point-là. C'était pas correct ça¹⁸².

Si une mère était dans l'impossibilité d'effectuer les tâches ménagères, une autre femme la remplaçait automatiquement: «Personne ne refusait de se rendre service entre eux autres, d'abord tout le monde se connaissait»¹⁸³ dira une informatrice. Une autre se rappelle que son mari, et surtout sa mère, n'hésitaient jamais à offrir leur aide en cas de besoin:

Quand mon mari était libre, il partait après le souper pour aider son beau-frère pour la réparation de sa maison. Mais c'est surtout ma mère qui aidait très souvent sa belle-soeur qui avait seize enfants. Aussitôt qu'elle avait un petit bobo de travers, c'est maman qui y allait. Elle passait des journées entières et revenait le lendemain matin¹⁸⁴.

Ces relations d'entraide étaient plus intenses entre la famille conjugale et les parents de la femme qu'avec les parents du mari. Ces liens privilégiés étaient basés sur la relation mère-

180 L.E.U/I.V.4/JoLa. 1992

181 Ibid.

182 Ibid.

183 L.E.U/R.G.6/JoLa. 1992

184 Ibid.

filles: «l'entraide familiale passait souvent par les filles, surtout la plus vieille des filles de la maison¹⁸⁵» se rappelle une informatrice. Ces échanges entre femmes montrent que la disponibilité de la mère à l'endroit des autres se poursuit bien au-delà de l'aire domestique. Cela démontre l'étendue des relations de parenté et remet en question le discours sur l'isolement de la famille nucléaire et de la femme de l'époque. L'importance des échanges entre femmes et surtout entre mère et fille, engagés dès l'enfance, permettait non seulement d'aider la famille mais favorisait l'apprentissage des pratiques domestiques d'une génération à l'autre.

«Gardiennne du feu et des traditions», la femme avait une grande mission moralisatrice auprès de l'humanité. Elle était l'éducatrice-née du genre humain et portait la responsabilité du bon ou du mauvais fonctionnement de la famille. Son éducation de jeune fille la préparait à être mère; devenue mère elle soignait, communiquait les notions de base, veillait à la poursuite de la scolarité et s'occupait des besoins affectifs et spirituels de ses enfants. C'est elle qui, par sa bonté mais aussi par sa fermeté, formait leur caractère et leur âme, car c'est dans le milieu familial qu'ils apprenaient à vivre. Cette éducation comprenait l'apprentissage de la vie matérielle, économique et celui de tous les codes nécessaires au savoir-vivre. Communicatrice d'un modèle et instance de socialisation, la femme avait le rôle de former l'esprit, le coeur, l'intelligence des générations grandissantes qui constitueraient la société.

Cette société véhiculait une culture traditionnelle et conservatrice visant à maintenir l'ordre social établi et à sauvegarder les valeurs transmises par l'éducation familiale et par l'autorité paternelle. Elle prônait ouvertement la supériorité masculine et reléguait la femme au second rang, du moins en apparence. Tandis qu'on inculquait le dépassement aux garçons, on exigeait des filles qu'elles maintiennent la pérennité de leur rôle. En ce qui concerne les valeurs sociales liées au travail, les hommes devaient travailler pour garantir leur statut d'adulte. Pour les femmes, l'équivalent était la maternité. La société exerçait sur l'adolescente et sur la jeune femme une pression culturelle considérable, l'incitant à considérer le rôle de mère comme la seule condition nécessaire à son épanouissement, la seule capable de lui assurer un statut d'adulte. La femme avait la mission divine d'assurer la perpétuation de la vie, de conserver et de transmettre les caractères propres à la nation canadienne-française. Si elle était considérée comme inférieure à l'homme, elle le surpassait néanmoins par son amour, sa piété et son dévouement désintéressé, source même de tous les

actes de la femme et du catholicisme. La famille était à la base de ce dévouement, de ce dépouillement de soi et de ce don absolu. La femme sacrifiait son propre bien-être au profit de celui des autres. Pour que cette famille demeure l'institution première pour l'éducation des enfants, il était primordial de former les parents de demain. Maternité prolifique et éducation catholique, tel était le rôle de la femme.

La mère travaillait également au progrès de l'humanité en accroissant les valeurs morales et spirituelles sans lesquelles toute civilisation aboutit à l'avilissement de l'être humain. Pour les chrétiens, la maison représentait un sanctuaire où s'effectuait la préparation des futurs citoyens du ciel. C'est à la mère qu'incombait le devoir de former en ses enfants, particulièrement ses filles, des êtres doués de valeurs morales sachant remplir leurs obligations sociales et religieuses. Dès l'enfance, les individus recevaient une première éducation religieuse portant sur des petites pratiques d'adoration divine, entre autres la prière, qui les préparait à une pratique religieuse plus régulière. Le foyer était empreint d'une atmosphère religieuse grâce à un décor constitué d'objets comme les crucifix, les images pieuses, etc. La maison était une reconstitution domestique de l'église paroissiale. On récitait le chapelet en famille ainsi que les grâces et les bénédicités. Ainsi, le rituel religieux consacrait les différents temps de la vie quotidienne. Plus tard, les enfants assistaient de plus en plus régulièrement aux offices religieux. Cet apprentissage de la vie liturgique marqué par la communion et la confirmation faisait entrer les jeunes dans la grande famille paroissiale. L'assistance aux grandes cérémonies qui punctuaient l'année, comme l'Avent, le Carême et la Semaine Sainte, plongeait toute la famille dans une temporalité sacrée. Enfin, la vie ecclésiale encadrait également la vie individuelle par les Sacrements du Baptême, du Mariage et des funérailles. En somme, toutes ces pratiques venaient renforcer la formation religieuse reçue dans le cadre du foyer et qui était le fondement même de l'éducation «canadienne-française» fondée sur le catholicisme.

Pour passer au travers des difficultés quotidiennes inhérentes au rôle d'épouse et de mère, la majorité des femmes de l'époque trouvaient refuge dans la pratique religieuse, véritable «planche de salut». Le recours à la religion faisait partie d'un style de vie. La société d'alors était organisée en fonction d'un modèle religieux. Une informatrice se souvient d'une conversation qu'elle a eue avec son fils à propos de la pratique religieuse. Elle explique l'importance d'avoir la foi:

Un jour, un de mes fils me disait: «maman, ce que tu vois là [église, symboles et images religieuses, etc.] c'est comme une vraie drogue. Et

je lui ai répondu: « si cette drogue-là me fait vivre, me fait bien vivre puis me rend heureuse, je vais continuer de la prendre! [...]. C'est un point important dans ma vie. [...] quand j'étais en peine, je partais et puis je m'en allais au cimetière, puis je lui parlais [à sa mère]. Puis c'est comme si en revenant, elle m'avait éclairée. Il me semble que je voyais plus clair [...]. C'est donc dire que je crois en l'au-delà¹⁸⁶.

Les autorités religieuses comprirent rapidement cette importance de la religion dans la vie des femmes. Elles leur proposèrent de s'investir dans des missions sociales auprès des différents organismes socio-religieux de leur paroisse. Leur implication au sein de ces associations paroissiales leur permit de recouvrir une certaine liberté d'action, de prendre leur place, de dépasser leurs limites, d'aller plus loin, bref de se réaliser un peu plus en dehors des cadres rigides de l'aire domestique.

Nous venons de décrire par les témoignages des femmes un univers domestique où la femme joue le premier rôle. Nous n'avons pas hésité à parcourir avec elles la longue liste des travaux qui les occupaient du matin au soir. Bref, la femme maintient les membres de sa famille dans le droit chemin et surtout les protège des dangers qui les menacent. Période de pauvreté, de chômage, de fragilité chez les petites gens qui sont plongés dans un monde instable. La mère doit multiplier les gestes qui sauvent son petit monde de l'éclatement. Elle compte sur ses aînés, cherche à obtenir la collaboration des plus petits et espère que son mari demeurera en santé et continuera de travailler. Nous sommes en présence d'un système microsocial de survie dont la mère est le moteur. Nous l'avons vu, elle a pour mission de sauver dans tous les sens du mot : elle sauve les siens et elle épargne. La nourriture est l'objet de stratégies qui ont pour objet de nourrir au moindre coût. Les vêtements n'en finissent plus de survivre et de se transformer. Et, au milieu de ce tourbillon, c'est à la mère que revient ce travail d'éducation qui est fait de mille petites interventions, de rappels, de reproches et de compliments et surtout d'une attention de tous les moments. C'est encore elle qui veillera sur les apprentissages scolaires et qui, soir après soir, «fera faire les devoirs et réciter les leçons.» Elle assume la gestion domestique et tente d'équilibrer tout au long de l'année revenus et dépenses. Elle s'engage aussi dans une vie associative. Dans le troisième et dernier chapitre nous verrons comment cette vie associative a favorisé son épanouissement en tant que femme et non plus seulement en tant qu'épouse et mère.

186 L.E.U/R.J.2/JoLa. 1992

Chapitre 3

La femme et la vie paroissiale

3.1 Sentiment d'appartenance paroissiale

À l'époque où nos informateurs et informatrices ont vécu leurs premiers apprentissages et, par la suite, ont fondé à leur tour un foyer, l'Église catholique constituait le fondement de l'identité collective. Unique institution, ou presque, en dehors de la famille, elle fournissait un cadre temporel à la vie individuelle et collective et surtout définissait les normes qui réglaient les comportements de ses fidèles. Être catholique, c'était également s'inscrire dans un vaste réseau d'institutions scolaires comme les écoles, les collèges et les couvents, les pensionnats et les séminaires, les universités ainsi que des institutions comme les hôpitaux, les orphelinats et les hospices¹⁸⁷.

Dans ce réseau, la paroisse représentait beaucoup plus qu'un simple territoire et un centre administratif. Elle était la pierre angulaire, le cœur du système et le curé, par sa formation et son statut, jouait un rôle de guide, d'animateur, de conseiller sur les plans religieux, moral et social. C'est dans la paroisse que se faisait une bonne partie de l'apprentissage et de l'éducation de la population ouvrière urbaine. L'Église catholique de l'époque avait pour mission de christianiser «l'homme dans sa totalité, l'homme articulé avec d'autres¹⁸⁸». C'est toute la paroisse qui entraînait en action, les gens du milieu qui agissaient dans et pour leur milieu. Pour intervenir dans un tel environnement, il fallait bien le connaître. À cette époque, il n'était pas toujours facile de compter sur le sens d'appartenance des paroissiens car le Québec détenait un taux record de déménagement. Une informatrice se

187 Marc-Adélaïde TREMBLAY, *L'identité québécoise en péril*, Ste-Foy, Les éditions Saint-Yves Inc. p.161-162.

188 Robert BRIQUET, «Les œuvres paroissiales et l'action catholique par M. le Vicaire général Bouchendhomme, directeur diocésain des Oeuvres de Lille», *L'Espérance des milieux pauvres*, Paris, Éditions ouvrières, 1964, (Coll. «Église et monde ouvrier»), p.8.

souvent d'avoir passé son enfance «dans les boîtes» car sa mère avait la frénésie du déménagement:

Beaucoup de gens déménageaient le premier du mois de mai. Nous autres, traditionnellement, on déménageait tous les six mois. C'est vrai, maman ne restait pas en place. On louait, on peignait, on rénouvait tout ça. Bon alors au bout de six mois maman disait: «Moi je suis tannée de rester ici». On déménageait à nouveau. [...]. Moi par exemple, j'ai tout de même rester dix ans au même endroit avec mon mari et ma fille¹⁸⁹.

Malgré cette tendance à déménager régulièrement, la majorité des informatrices, interrogées dans le cadre du Laboratoire, ont vécu dans la même paroisse pendant plusieurs années. Leur «fidélité» et leur sens d'appartenance leur ont permis de s'engager dans les mouvements et associations paroissiales. C'est donc grâce à certaines d'entre elles que bon nombre d'œuvres paroissiales ont été créées et se sont développées.

Pour les femmes mariées qui demeuraient au foyer, il n'existait presque pas de vie sociale possible en dehors de la paroisse, car l'ensemble des activités et des loisirs s'y déroulait et les principaux espaces marchands se concentraient à l'intérieur de ses murs. Une informatrice qui habite le quartier Saint-Sauveur depuis son enfance raconte le profond attachement qui la lie toujours à sa paroisse:

...là où sont nos racines, on se sent attaché non pas rien que par les racines mais par tout ce qui nous attache à ça. Puis, si on a le tempérament d'accepter ce qu'il y a de plus gris un peu, c'est la plus belle place qu'on peut avoir. Puis nous autres, notre maison est située à peu près dans la meilleure place. On n'a pas de voisins en face, on a des voisins de chaque bord qui changent presque jamais. On est proche de l'église, on est proche de tous les services: pharmacies, épicerie, teinturerie [...] médecins, cliniques, pour nous desservir. On connaît le voisinage du fait que les gens déménagent pas, puis on a vécu la même vie [...] chacun se connaît tel qu'il est, on peut pas se chicaner, réprocher les autres. On était proche des écoles quand on a élevé nos familles. Au point de vue finance, on a à peu près tous le même niveau de vie, donc on peut pas s'envier, se jalouser. Au point de vue mentalité, c'est encore pareil, moi je trouve que c'est le bonheur parfait!¹⁹⁰.

189 L.E.U/I.V.4/JoLa. 1992

190 L.E.U/R.J.1/JoLa. 1992

Ce sentiment d'appartenir à son milieu se traduisait également par la participation aux différentes activités paroissiales: «...dans ce temps-là, les voisines avaient toutes de quoi, elles faisaient toutes comme nous, elles avaient toutes quelque chose¹⁹¹» se souvient une informatrice. Elle raconte aussi que chaque citoyen se faisait un honneur de participer activement à l'une ou l'autre des activités organisées par la paroisse:

Les relations étaient très bonnes, les paroissiens assistaient à tous les événements que l'église projetait. Il y avait des bazars, il y avait des fêtes, des pièces de théâtre étaient présentées, des récitals d'orgue. Toutes les fêtes, tous les gens y étaient, c'était très très bien accepté¹⁹².

Dans l'ensemble des mouvements et des associations religieuses paroissiales, les Dames de Sainte-Anne regroupait la majorité des femmes. Sous l'égide de leur aumônier, celles-ci se réunissaient tous les mercredis pour discuter religion, planifier et organiser les activités qui avaient lieu durant la semaine. Cette réunion hebdomadaire était fort prisée par les femmes car, en plus de favoriser l'entraide et le partage, elle représentait une occasion de briser la routine quotidienne. Une informatrice témoigne de l'importance que les femmes accordaient à cette rencontre:

[...] Ça se rencontrait surtout parce que la majorité des femmes étaient dans les congrégations qu'on avait dans la paroisse. Tous les mercredis à deux heures il y avait une assemblée à l'église [...]. Toutes les femmes tenaient à leur assemblée pareille comme à la prune de leurs yeux. Le mercredi après-midi il n'y avait pas [...] à moins d'une personne pour être malade, de raisons pour manquer ça [...]. Puis elles faisaient toujours l'assemblée à deux heures, ça fait que les femmes venaient à l'assemblée et revenaient à la maison avant que les enfants sortent de l'école¹⁹³.

Les femmes participaient aussi à la chorale qui leur permettait de chanter durant la messe du dimanche et lors de divers événements. Parce qu'elle leur ouvrait les portes de l'ensemble des activités paroissiales, la chorale représentait l'activité sociale féminine par excellence. Une informatrice se souvient de l'importance qu'elle accordait à cette activité presque sacrée:

...les enfants étaient couchés et mon mari faisait du bureau. Tous les mardis soirs de 7h30 à 8h30, [...] j'allais à la chorale, c'était sacré! On

191 L.E.U/C.E.G.2/N.B. 1991

192 L.E.U/R.G.6/JoLa. 1992

193 Ibid.

trouvait là un noyau d'amis et on était fiers, on chantait les messes de neuf heures à tous les dimanches puis les neuvaines, le Sacré-Coeur. Les Dames de Sainte-Anne c'était la chorale de tout ça¹⁹⁴.

Pour clore l'année, l'association organisait une grande fête afin de récompenser les membres qui avaient été les plus actifs au sein de l'association. Ces rassemblements festifs permettaient à toutes les femmes de se regrouper pour exprimer leur solidarité féminine et paroissiale. De plus, ces rencontres favorisaient la poursuite de la sociabilité et de la solidarité à l'extérieur des mouvements paroissiaux: «Il y avait une manière de communiquer, de s'aider entre nous autres, indépendante de nos premières réunions¹⁹⁵». En fait, les activités des Dames de Sainte-Anne privilégiaient la solidarité de groupe qui se définit comme étant l'affectivité sous-jacente au groupe. Cela permettait non seulement aux femmes de se rencontrer mais de s'unir et d'agir avec toujours plus de force dans différents domaines de la société.

En somme, la paroisse était un lieu d'enseignement, de rencontre, d'entraide et de divertissement pour l'ensemble de la population: «Tout le monde accordait un peu de temps à une activité de son choix. On a eu une paroisse active puis favorisée au point de vue religieux¹⁹⁶», raconte une informatrice. À cette époque, vie religieuse et vie sociale étaient intimement liées.

Si certaines femmes se libéraient plus facilement grâce à la situation financière de leur mari, la majorité des épouses ne pouvaient se permettre une telle liberté. Les nombreuses responsabilités domestiques et la pauvreté des ménages requéraient une présence constante de la femme au foyer. Une informatrice explique la raison pour laquelle elle ne ressentait pas le besoin d'aller voir à l'extérieur, contrairement à aujourd'hui où la famille n'occupe plus la majorité de son temps:

Moi, non [...] j'étais dans ma maison avec mes enfants, mon mari. Il n'était pas question de ce que je recherche aujourd'hui, les loisirs. [...] dans ce temps-là, ça ne me préoccupait pas parce que j'avais tout ce qu'il me fallait chez nous. J'avais ma mère, mon père [...], mes enfants puis mon mari et ça me suffisait!¹⁹⁷.

194 L.E.U/RJ.4/JoLa. 1992

195 Ibid.

196 L.E.U/RJ.3/JoLa. 1992

197 L.E.U/I.V.1/JoLa. 1992

C'est dans sa propre famille que la femme trouvait l'occasion de s'ouvrir aux autres. Elle aimait d'abord son père, sa mère, ses frères et soeurs, les membres de sa parenté avec qui elle échangeait différents services et aidait certains autres dans le besoin. Le voisinage était également une occasion d'échanger de petits services et, plus tard, les enfants fournissaient d'autres occasions de rencontrer et de converser avec les foyers avoisinants.

3.2 Implication paroissiale de la femme : une lutte contre la pauvreté

La famille élevée, l'épouse, donc la mère, avait enfin la chance de laisser libre cours à la femme qui sommeillait en elle depuis tant d'années. Elle désirait découvrir d'autres milieux. Une informatrice raconte son désir de s'impliquer dans sa paroisse après avoir éduqué ses enfants:

La minute que ma famille a été élevée, j'ai suivi des cours, j'ai participé à toutes sortes d'affaires. [...] je me suis mêlée à des groupes populaires comme le comité de citoyens où je me sentais un peu plus impliquée politiquement ¹⁹⁸.

Malgré l'importance de son rôle social auprès de son mari et de ses enfants, la femme mariée exerçait également son influence à l'extérieur. Si le foyer était d'une importance capitale pour la société, il l'était aussi pour l'Église. Par son mariage, la femme chrétienne était reliée à la société et en devenait responsable. Elle avait comme mission de bâtir une société juste et charitable, car s'intéresser au bien-être de la société terrestre c'était préparer la «cité céleste». En somme, c'est après s'être libérée de ses responsabilités familiales que la femme trouvait dans sa paroisse un lieu de sociabilité et d'épanouissement personnel qui lui permettait de jouir d'une plus grande liberté. Elle pouvait enfin se dépasser, aller plus loin, développer son plein potentiel par la spiritualité et par l'action, bref s'appartenir.

La société n'est pas seulement qu'un agrégat social sans lien réel dans un espace physique circonscrit ¹⁹⁹, mais une communauté économique doublée de la solidarité mutuelle des familles qui, de génération en génération, transmettent non seulement un héritage mais

¹⁹⁸ L.E.U/R.J.4/JoLa. 1992

¹⁹⁹ Anne SCHIETZENBERGER, ANCELIN, *Vocabulaire des techniques de groupe: formation, psychothérapie, dynamique de groupe et psychodrame*, Toulouse, Privat. 1981, p. 16-17.

un idéal de vie. Elles assurent la cohésion, c'est-à-dire la résultante des toutes les forces qui agissent sur les membres d'un groupe pour les maintenir membres de ce groupe²⁰⁰. En fait, cette cohésion permettait d'assurer la persistance des liens sociaux.

En dépit de ces avantages, le milieu paroissial de l'époque se distinguait aussi par une culture de pauvreté, c'est-à-dire par une insuffisance de ressources matérielles et une lutte constante pour la vie de tous les jours. La majorité des résidants provenaient de familles ouvrières qui devaient se battre pour assurer leur survie économique. Chômage chronique, sous-emploi, petits emplois non spécialisés, bas salaires, pénurie chronique d'argent liquide, absence d'épargne²⁰¹ caractérisaient cette situation. En somme, malgré leur apparente indépendance, les familles étaient souvent livrées à leurs propres moyens, parfois impuissantes, réduites à leurs seules ressources personnelles et hors d'état de se suffire à elles-mêmes. Une informatrice qui a vécu le temps de la crise, se souvient de l'état de pauvreté et des conditions de vie extrêmes de l'époque:

...on était pauvres, très très pauvres. Pour les familles, en général, ça se passait bien mais pas toujours parce que les «jobs» étaient pas très payantes dans le temps. [...]. En hiver, bien des familles tombaient sur le secours direct. Le temps de la crise était très difficile. On avait le nécessaire, point final. [...]. La vie n'était pas rose²⁰².

Dans de telles circonstances, les familles ouvrières étaient dans l'impossibilité de jouer leur rôle de cellule vitale de la société. La précarité incitait la majorité d'entre elles à recourir périodiquement à des services d'entraide extérieure afin de pourvoir aux nécessités les plus urgentes: trouver un logement décent à prix raisonnable, se nourrir, se vêtir, soigner et éduquer les enfants. Les différentes associations paroissiales contribuaient au soulagement de la pauvreté par l'instruction religieuse, l'éducation de la jeune génération et l'institution des lieux publics de récréation. C'est pourquoi la paroisse comptait dans ses rangs de nombreuses oeuvres d'enseignement, de préservation et de propagation de la foi, de

200 Léon FESTINGER. *Social pressures in informals groups; a study of human factors in housing*. Stanford, California: Stanford University press. 1963. p.42.

201 Oscar Lewis. *Les enfants de Sanchez: autobiographie d'une famille mexicaine*, Paris, Gallimard. 1963. p.19.

202 L.E.U/I.V.1/JoLa. 1992

formation, de bienfaisance, d'utilisation des loisirs, ainsi que des oeuvres familiales et sociales²⁰³.

Puisque la famille était la base de la société, il fallait tout d'abord s'assurer de lui procurer un foyer stable où vie familiale, matérielle et spirituelle se développeraient de façon saine et équilibrée. Ces conditions étaient nécessaires à la sauvegarde et à la protection du mariage et de la famille. Il fallait, entre autres, procurer des habitations aux jeunes mariés prêts à fonder un foyer. L'aménagement de lieux de résidence assurait la dignité de la vie conjugale et de l'éducation des enfants. Les familles nombreuses rencontraient parfois des difficultés pour se loger: «On en a fait plusieurs maisons et ils ne voulaient jamais nous louer, personne, personne, parce que nous étions trop²⁰⁴» se souvient une informatrice. Trouver des logements décentes faisait partie des besoins essentiels. Une informatrice se souvient qu'il fallait constamment lutter contre le défaitisme et l'apathie des gens pauvres:

Parce qu'on est dans un quartier que le logement est pauvre, le logement n'est pas toujours à la portée des gens. [...]. Vous savez ils sont pauvres: «on est nés pour un p'tit pain puis on va rester pauvres toute notre vie[...]²⁰⁵.

La pauvreté économique et psychologique rendaient certaines familles vulnérables, désemparées et parfois incapables de faire face aux difficultés de tous les jours. Il fallait à tout prix briser le cercle vicieux du silence et de l'isolement en cherchant à regrouper les gens afin qu'ils réfléchissent aux solutions et entreprennent eux-mêmes des actions concrètes. Vis-à-vis la pauvreté, personne ne réagissait de la même façon. Si certains abandonnaient leur fierté pour aller au devant des solutions, d'autres n'osaient avouer ouvertement leur détresse. Généralement, les hommes refusaient que quiconque remette en cause leur capacité de pourvoyeur: «Lui, mon mari, non, il était bien trop fier pour dire qu'on avait besoin d'aide [...]»²⁰⁶ dira une informatrice. C'est donc aux femmes que revenait la responsabilité d'aller chercher de l'aide auprès des différents organismes paroissiaux.

203 Robert Briquet, «Les oeuvres paroissiales et l'action catholique par M. le Vicaire général Bouchendhomme, directeur diocésain des Oeuvres de Lille», *L'espérance des milieux pauvres*, Paris, Éditions ouvrières, 1964, (Coll. «Églises et monde ouvrier»), p.8.

204 L.E.U/J.F.2/JoLa. 1992

205 L.E.U/R.J.4/JoLa. 1992

206 L.E.U/C.G.1/JoLa. 1992

Si les femmes ouvrières demandaient de l'aide, ce sont, majoritairement, les femmes d'une classe sociale plus aisée qui oeuvraient au sein des organismes de charité. Épouses d'hommes plus fortunés exerçant des professions dites libérales, elles avaient, contrairement à leurs consœurs moins nanties, le temps et le libre choix de se consacrer aux plus démunis. Dans les témoignages qui suivent, un médecin et sa femme se remémorent le fonctionnement de la Saint-Vincent-de-Paul qui était particulièrement active au sein des paroisses: «La Saint-Vincent-de-Paul a toujours existé ici. Ça faisait partie même de l'organisme, des choses paroissiales [...] chaque paroisse avait à cœur la Saint-Vincent-de-Paul et ça faisait partie du dévouement des partenaires [...]»²⁰⁷ raconte un informateur.

Les membres de la société s'occupaient des besoins alimentaires et vestimentaires des plus démunis. Tandis que les hommes effectuaient les visites à domicile pour évaluer les besoins alimentaires des familles, les femmes réparaient et transformaient les vêtements usagés avant de les redistribuer. Une informatrice se souvient des tâches respectives de chacun:

La Saint-Vincent-de-Paul c'était pour aider les plus pauvres [...]. Les hommes contrôlaient la charité faite aux familles. Leur réunion était le dimanche matin où ils allaient visiter les familles et évaluaient leurs besoins. Il y avait des bons pour obtenir la nourriture chez l'épicier et chez les marchands de bois et de charbon. Pas d'argent, mais des bons équivalents aux besoins. Les femmes, elles, s'occupaient des vestiaires, recevaient les vêtements donnés, les réparaient, les transformaient bénévolement selon les besoins des gens²⁰⁸.

Habitues depuis l'enfance à être à l'écoute des autres et conscientes de l'obligation de demander de l'aide pour assurer la survie de leur famille, il n'est pas surprenant que certaines femmes aient investi une partie de leur temps dans l'oeuvre de la Saint-Vincent-de-Paul: «Ma femme s'est toujours occupée des oeuvres de foi et de bien-être social, particulièrement [...] de la Saint-Vincent-de-Paul [...]»²⁰⁹ se souvient un informateur. Comme les problèmes alimentaires et vestimentaires auxquels devait répondre l'organisme étaient une réalité quotidienne pour la majorité des femmes, elles y jouaient un rôle primordial.

207 L.E.U/W.B.1/S.D. 1992

208 L.E.U/R.J.3/JoLa. 1992

209 L.E.U/W.B.1/S.D. 1992

Pour éviter que les conditions de vie des familles les plus démunies ne se dégradent, des bénévoles effectuaient régulièrement des visites à domicile. Une informatrice raconte que, l'aide gouvernementale étant insuffisante, la Saint-Vincent-de-Paul suppléait temporairement aux besoins alimentaires essentiels:

Bien il fallait faire des visites à domicile. On avait une famille attirée. On n'y allait jamais seule, on y allait avec une compagne. Et puis [...] à chaque année, c'était pas la même famille et ils avaient réussi à s'en sortir de leur misère hein, le père avait commencé à travailler. Ce n'était pas rien que des miséreux en permanence que la Saint-Vincent-de-Paul aidait. Le secours direct c'était du gouvernement, la Saint-Vincent-de-Paul suppléait à l'alimentation. Il y avait une petite pitance du gouvernement pour survivre pour ne pas qu'ils meurent.[...]210.

Pour aider les familles, il fallait cibler leurs besoins afin d'assurer un partage équitable des ressources. Si certaines familles étaient toujours dans une situation difficile malgré l'aide apportée, d'autres, par des moyens détournés, cherchaient à obtenir plus sans toutefois en faire profiter leurs enfants. Les visites à domicile servaient à éviter les abus. Une informatrice se souvient que certains parents préféraient acheter des cigarettes plutôt que de vêtir leurs enfants:

[...] parce que, au cas où des fois tu puisses affirmer que la personne qui reçoit de l'aide, c'est vrai ce qu'elle dit [...]. Il y en a des fois qui essayaient de jouer aussi. Il y en a qui déshabillaient des enfants pour dire qu'ils étaient tout nus. Et puis quand on les habillait, on y retournait la semaine suivante et des chaussures il n'y en avait pas, des petites camisoles, et je me disais comment ça se fait? Ils vendait ça pour avoir des cigarettes ou bien d'autres choses. Vous savez la Saint-Vincent-de-Paul, il faut fermer les yeux [...] tu entends tout et tu ne vois rien! Mais c'est une oeuvre extraordinaire. Elle en a sauvé bien des gens du désespoir dans les paroisses ici, en les réconfortant, juste une parole: «Ça va finir la crise, vous allez avoir du travail». Des gens profondément chrétiens, patients à travers leurs misères 211.

Malgré un travail acharné, l'énormité de la tâche nécessitait une aide supplémentaire de la part d'autres mouvements, entre autres le Club Kiwanis qui travaillait en étroite collaboration avec la Saint-Vincent-de-Paul. Un informateur qui a fait partie du club explique que ses membres pratiquaient la charité sociale afin d'améliorer le sort de la société:

210 L.E.U/F.J.2/D.B.Z. 1992

211 Ibid.

Nous étions un groupe de personnes qui se «réunissions» tous régulièrement pour [...] disons dans de bonnes intentions [...] la charité sociale et pas à titre catholique ou chrétienne, tout ça c'est à titre social. C'était un groupe de gens qui avaient le goût de faire du bien dans la société par tous les sortes de moyens, d'améliorer le sort de la société et aider ceux qui en avaient besoin ²¹².

Le besoin d'aide, présent tout au long de l'année, se faisait particulièrement sentir pendant les fêtes de Noël et du Jour de l'An. Durant cette période, les membres du club Kiwanis s'affairaient à préparer un spectacle bénéfice qui avait lieu au Capitol et dont les profits permettaient d'amasser les fonds nécessaires à l'achat de nourriture pour les paniers de Noël. Un informateur témoigne de la préparation de cet événement:

Une des oeuvres principales c'est que nous distribuions à ce moment-là, c'est pendant la crise ça, et à toutes les veilles de Noël, nous distribuions des paniers de Noël. L'oeuvre des paniers de Noël c'était l'oeuvre des Clubs Kiwanis de Québec. [...]. Alors à l'automne, nous faisons, nous donnions un spectacle qui consistait à [...] vous aviez comme un spectacle de variétés au théâtre Capitol et nous vendions des billets à nos amis. Et puis finalement, les artistes venaient au Capitol et nous ramassions un peu d'argent. Et par nos oeuvres à nous, nous réussissions à ramasser un peu d'argent et avec ça on faisait nos paniers de Noël et on les distribuait à travers les Saint-Vincent-de-Paul ²¹³.

La distribution des paniers de Noël par le biais de la Saint-Vincent-de-Paul et du Club Kiwanis est un excellent exemple de la constante et étroite collaboration de chacun des mouvements et associations avec la paroisse. C'est grâce à cette solidarité paroissiale qu'il était possible de venir en aide aux plus défavorisés. Un informateur se souvient que le curé voyait à la juste répartition des victuailles avant qu'elles ne soient distribuées:

À chaque paroisse, il y avait une Saint-Vincent-de-Paul et nous demandions à chacune des paroisses, chacune des sociétés [...] sous l'égide du curé [...] de nous donner une liste des gens. Si nous avions cent paniers de Noël à distribuer et qu'il y avait dix paroisses, bien nous donnions dix paniers de Noël dans chaque paroisse. Le curé donnait dix noms, les familles les plus pauvres, les plus nécessiteuses ²¹⁴.

212 L.E.U/W.B.2/S.D. 1992

213 Ibid.

214 Ibid.

Si l'équité du partage était à ce point importante, c'est que bon nombre de gens dépendaient entièrement de la distribution de ressources alimentaires. Apposer son nom sur la liste de la Saint-Vincent-de-Paul était l'ultime stratégie de survie. La pauvreté, difficile à vivre en tout temps, l'était d'autant plus en cette période de réjouissances. Refusant de baisser les bras devant une telle situation, les membres du Club Kiwanis se faisaient un devoir et un honneur de distribuer eux-mêmes les paniers de Noël dans chacune des familles. Un informateur se souvient des émotions et du bonheur que lui procurait la visite de ces familles qui l'attendaient avec impatience:

C'est une oeuvre qui nous émouvait beaucoup, beaucoup. Ça nous émouvait beaucoup parce que nous rencontrions des gens qui nous attendaient. Ils savaient qu'ils étaient sur la liste, c'était connu ça. [...]. Alors il n'y avait pas beaucoup d'argent et il y avait beaucoup de gens qui étaient en nécessité comme ça. [...]. Alors nous étions reçus par la famille, les enfants, le père et la mère: «Ah! que vous êtes bons, comme vous êtes gentils», c'était très émouvant. C'était une récompense que d'aller porter ces paniers-là. [...] on sentait que si nous n'étions pas là, ils n'auraient rien à manger. [...] ²¹⁵.

La survie économique passait tout d'abord par la satisfaction des besoins alimentaires. Se nourrir étant une nécessité vitale, la préparation et la distribution des denrées alimentaires nécessitaient l'étroite et entière collaboration de nombreux organismes et d'une multitude de personnes. Il s'agissait d'un travail de longue haleine, car la pauvreté, quelle que soit son visage, dépendait de plusieurs facteurs.

En plus des difficultés socio-économiques, l'alcoolisme de certains pères de famille rendait parfois la situation difficile: «...dans ce temps-là beaucoup de gens buvaient, certains hommes travaillaient un peu pour ça²¹⁶» se souvient une informatrice. L'équilibre familial s'en trouvait profondément perturbé: incapacité de conserver un emploi pour répondre aux besoins vitaux des membres de la famille, manque chronique d'argent, instabilité émotionnelle des enfants, violence conjugale, etc., autant de facteurs qui déstabilisaient le coeur même de la société, car les familles où le père «buvait trop» étaient dans l'impossibilité d'assumer leurs responsabilités. Pour toutes ces raisons, les jeunes filles en âge de se marier devaient à tout prix éviter un tel conjoint. Une informatrice qui cherchait à savoir si son amoureux avait les qualités nécessaires pour devenir son époux, raconte la raison de son implication auprès des Lacordaire:

215 Ibid.

216 L.E.U/R.J.3/JoLa. 1992

Le début de mon entrée chez les Lacordaire c'est que je voulais sortir avec Lucien que j'aimais et qui m'aimait. Il était plus vieux que moi, plus libre que moi, puis je voulais être sûre qu'il aurait toutes les qualités voulues pour faire un bon mari. J'ai dit, le meilleur moyen pour être sûre qu'il soit sobre toute sa vie, c'est d'entrer dans un mouvement de sobriété. Et pour lui proposer d'embarquer dans ce mouvement-là, il fallait que moi-même j'en fasse partie pour commencer par donner l'exemple. C'est de même que je suis entrée puis là, graduellement, je me suis dévouée un peu pour faire du recrutement²¹⁷.

Chez les Lacordaire, les femmes s'occupaient principalement de sensibiliser les gens aux nombreux problèmes de l'alcoolisme et recrutaient des membres en leur suggérant de les accompagner lors des réunions du mouvement. Si elles ne se rendaient pas dans les foyers, c'était pour éviter la violence causée par l'alcool. Même les hommes ne s'y rendaient jamais seuls. Pour tenter de remédier à une telle situation, hommes et femmes offraient leur aide aux familles touchées de près ou de loin par une telle épreuve. Une informatrice nous raconte le but de ce mouvement de tempérance:

Et puis c'était l'abstinence totale, encore plus rigide je pense que les Alcooliques anonymes. Il y avait des réunions où les gens essayaient de recruter les «ivrognes» et s'occupaient aussi des familles aux prises avec l'alcoolisme des pères. Parce que dans le temps, c'était plutôt les hommes qui buvaient [...]218.

Si une femme constatait l'alcoolisme de son mari, elle consultait tout d'abord son curé: «Si je m'étais plainte d'un mari ivrogne, là, probablement qu'il m'aurait aidé à trouver une solution²¹⁹». Si le problème était majeur, celui-ci (le curé) la référerait immédiatement au responsable des Lacordaire pour une solution plus définitive. Selon notre informatrice l'abstinence totale prônée par les Lacordaire a transformé la vie de bien des familles dans sa paroisse:

Ça fait que si une femme se référerait au presbytère, «mon mari ou mon garçon est arrivé à quatre pattes, je suis pas capable d'en venir à bout». Bien celui qui la recevait au presbytère la renvoyait à celui qui était chargé des Lacordaire. [...]. Les Lacordaire c'était des abstinents [...] ils s'engageaient sur l'honneur, la main sur le drapeau et l'autre main

217 Ibid.

218 Ibid.

219 L.E.U/R.J.7/JoLa. 1992

sur le coeur, à ne pas prendre de boisson. Ça a fait beaucoup de bien à beaucoup, beaucoup de monde dans la paroisse²²⁰.

L'oeuvre des Lacordaire permettait de minimiser l'ampleur des nombreuses répercussions socio-économiques causées par l'alcoolisme. Un tel problème provoquait la destruction inexorable de la famille et minait le fragile équilibre des enfants, car, plus que les adultes, ceux-ci étaient profondément touchés par la pauvreté, quelle qu'en soit la forme.

3.3 Pauvreté infantile

Devant la difficulté d'enrayer le problème de la pauvreté endémique, différents comités de citoyens pourvoyaient aux besoins essentiels des plus jeunes afin de minimiser les répercussions négatives d'une telle condition de vie sur leur avenir.

Une bonne alimentation est nécessaire au développement physique et intellectuel des enfants. En dépit de ce fait, la précarité économique de certaines familles privait plusieurs enfants d'un petit déjeuner équilibré. Pour remédier à cette situation, un groupe de femmes parcouraient les écoles de leur paroisse respective afin de distribuer gobelets de lait et biscuits aux élèves les plus défavorisés: «Moi j'ai monté jusqu'à trois étages avec mon gros panier de lait, tous les matins je partais comme ça²²¹» se souvient une informatrice. Une telle initiative était très importante, car une alimentation déficiente compromettait parfois la réussite scolaire.

En plus des problèmes alimentaires, les difficultés d'apprentissage causaient bien des soucis aux parents peu scolarisés. Une informatrice se souvient que le manque d'instruction des adultes et une famille trop nombreuse empêchaient les parents de venir en aide à leurs enfants pour les travaux scolaires:

Les parents avaient peu d'instruction et ça fait que c'était difficile d'aider leurs enfants pour les travaux scolaires. Ils avaient peu de temps aussi à cause des autres enfants. Alors, c'est les plus vieux qui aidaient les plus jeunes quand le temps des leçons arrivait le soir à la table²²².

220 L.E.U/R.J.4/JoLa. 1992

221 L.E.U/I.V.1/JoLa. 1992

222 L.E.U/R.G.8/JoLa. 1992

Lorsque l'aide des frères et soeurs aînés ne suffisait pas ou que certains étudiants éprouvaient des problèmes d'apprentissage ou de comportement, on faisait appel à un comité de parents qui assuraient la relève de façon hebdomadaire. En groupe, il était beaucoup plus facile d'échanger, de discuter et de trouver des solutions aux problèmes scolaires rencontrés par les familles: «...en se rencontrant à plusieurs, on en savait toujours bien plus qu'une femme toute seule dans sa cuisine²²³» dira une informatrice. En fait, les femmes étaient parfaitement conscientes que le manque d'instruction constituait le coeur du problème de la pauvreté. De plus, ces différents comités étaient d'importants lieux de rencontre et de sociabilité pour les femmes toujours soucieuses du bien-être des jeunes.

Une enfance heureuse se caractérise aussi par le besoin de jouer, de s'amuser, de se laisser aller aux caprices de ses rêves et de ses fantaisies. Malheureusement, en plus d'éprouver des problèmes de nutrition et d'apprentissage scolaire, les enfants des familles les plus démunies possédaient peu de jouets, parfois pas du tout. Une informatrice se souvient qu'il n'existait pas d'amusements pour les jeunes de cette époque et que la cour était leur seul terrain de jeu:

Mes premiers enfants ne sortaient pas de la cour pour jouer, car il n'y avait pas d'autres amusements pour les enfants de l'époque. Ils étaient tous trop jeunes pour aller au parc et trop nombreux pour aller les reconduire. Ils s'amusaient avec les petits voisins d'en haut²²⁴.

Même si les familles nombreuses favorisaient l'apprentissage de la vie de groupe et l'esprit de débrouillardise, un tel milieu n'était pas toujours propice au bon développement de la jeune génération. Le manque de nourriture, la difficulté de poursuivre ses études et la quasi absence de loisirs influençaient profondément le cheminement des enfants. Dans un tel contexte, les comités qui venaient en aide à l'enfance s'avéraient absolument nécessaires.

3.4 Loisirs et activités

Parce que «les enfants avaient la vie plus difficile avant et moins de jouets pour s'amuser [...]»²²⁵, des groupes de femmes organisaient des activités récréatives afin d'éviter que le manque de divertissements et l'oisiveté ne les poussent vers la déviance, c'est-à-dire

223 Ibid.

224 L.E.U/I.V.1/JoLa. 1992

225 L.E.U/I.V.3/JoLa. 1992

un ensemble de conduites variées ayant en commun le non-respect de normes généralement acceptées²²⁶. Les jeunes se divertissaient en faisant du macramé, du tricot, du bricolage, du dessin, des jeux de balle, de cerceaux, de billes et de «ballon-balai». Certains membres accompagnaient également les enfants lorsque ceux-ci se rendaient glisser et skier sur les Plaines d'Abraham ou jouer au hockey: « ... moi et ma voisine on se rendait à l'Aréna Victoria à pieds dès six heures le matin pendant tout l'hiver car nos garçons y jouaient au hockey²²⁷ » se souvient une informatrice. En somme, même si les mères étaient trop occupées pour amuser leurs enfants, elles savaient pertinemment que, de l'enfance à l'adolescence, le jeu favorisait le développement de la personnalité et l'apprentissage de la sociabilité.

Tout comme les enfants, les adultes ressentaient le besoin d'arrêter le temps, d'oublier le quotidien pour reprendre leur souffle. Cependant, la pauvreté de plusieurs familles ne leur permettait pas de profiter d'un temps de loisirs.

Des comités de femmes planifiaient et organisaient des activités récréatives comme la couture, l'artisanat, la cuisine, des conférences, des concerts et des fêtes. À l'époque, le bingo était très populaire parce qu'on y gagnait de nombreux articles ménagers. Étant donné les conditions économiques précaires de plusieurs familles, de tels prix s'avéraient très alléchants. Une informatrice raconte qu'il était possible de meubler sa maison avec ces prix:

Au bingo, une fois j'avais déjà gagné un beau «set» de vaisselle comme prix. À l'époque il n'y avait pas de prix en argent mais des choses pratiques pour la maison, la femme à la maison, comme des set de vaisselle, des nappes, des planches à repasser. C'était populaire comme maintenant, mais pas pour l'argent, mais pour meubler ta maison, oui
228

Si le bingo permettait de venir en aide à un petit nombre d'individus, le bazar paroissial en revanche offrait de nombreuses marchandises usagées de bonne qualité pour tous. De plus, il fournissait une excellente occasion de se rencontrer et de se divertir, car sa préparation débutait plusieurs mois à l'avance. Dès que le curé avertissait ses paroissiens afin qu'ils puissent amasser tout le matériel nécessaire à un tel événement, les femmes se regroupaient

226 Madeleine GRAWITZ, *Lexique des sciences sociales*, 5e édition, Paris, Dalloz, 1991, p.108.

227 L.E.U/I.V.1/JoLa. 1992

228 Ibid.

pour confectionner les marchandises qu'on allait y vendre. Une informatrice se souvient de la contribution matérielle des femmes au bazar:

... alors on s'est dit, on s'est groupé et on a dit qu'est-ce qu'on fait? On va faire un bazar, ils appelaient ça un bazar dans le temps [...]. Moi je vais fournir ma laine et je vais faire des mitaines, je vais faire des bonnets. Une autre arrivait, bon bien moi je vais faire, c'était des mesdames qui tressaient des tapis comme dans l'ancien temps, parce qu'on avait encore de bonnes grands-mamans ici. [...]. Puis là, il y avait des gens qui avaient cultivé des plantes, bon bien, à un moment donné, pour faire de l'argent pour le bazar, elles apportaient des plantes [...]229.

Les femmes se rendaient aussi au bazar pour déguster quelques sucreries accompagnées d'un café, profiter d'un temps de répit pour se détendre, s'amuser, socialiser. De plus, on tentait sa chance aux jeux de hasard dans l'espoir de se mériter des prix. Une informatrice se souvient que les différentes activités permettaient de retenir les gens sur place afin qu'ils dépensent généreusement leur argent:

...tout était gratuit parce que le monde allait manger. Ça fait que nous autres, l'important c'était de garder notre monde. Plus on les entourait de services, ils prenaient une tasse de café avec des beignes. Il y avait des roues de fortune où on tirait des choses que des familles bien nanties nous avaient offertes, de belle valeur. Ils cliquaient sur ça les gens, alors ils prenaient des palettes à vingt-cinq cents et puis d'autres c'était une piastre. [...]230.

La pauvreté n'excluant pas la fierté et le désir de bien paraître, le bazar de la paroisse permettait non seulement de s'amuser mais aussi de pratiquer la charité tout en sauvegardant la dignité humaine des gens pauvres. Une informatrice raconte que le bazar lui permettait d'aider ses concitoyens sans embarrasser ni gêner qui que ce soit:

J'oserais jamais donner un bijou à une voisine ou à un enfant. Tandis que là, je le donne au bazar. Ça reste incognito et la charité est faite pareille [...]. On a une grande fierté qui domine pour tout le monde je pense, même les pauvres. [...] même si on est pauvre, on peut se peigner puis porter des culottes qui sont pas percées231.

229 L.E.U/F.J.2/D.B.Z. 1992

230 Ibid.

231 L.E.U/R.J.1/JoLa. 1992

À l'époque, l'idée de loisirs s'accompagnait rarement de la seule notion de plaisir étroitement liée à celle du péché. Le divertissement devait également répondre à des besoins sociaux et spirituels. La paroisse favorisait les divertissements collectifs qui assuraient la cohésion sociale du groupe par la pratique de la sociabilité et de la solidarité.

Si les loisirs paroissiaux étaient accessibles à la plupart des gens, les aînés parfois seuls et isolés, souvent pauvres ou souffrant d'un handicap, étaient parfois laissés dans l'oubli. Certains d'entre eux étaient dans l'impossibilité de sortir de leur domicile et avaient grand besoin d'aide. Un comité des citoyens s'occupait de créer et de maintenir des liens durables entre ces personnes et le reste de la société. Une informatrice qui a été directrice d'un des comités raconte comment le téléphone permettait d'établir de tels liens:

On avait un réseau de prières pour rejoindre le Seigneur. C'était un réseau formé de cinq personnes, un conseil, responsable d'un groupe de participants qui eux téléphonaient à d'autres gens pour des intentions de prières, s'informer de leur santé, pour communiquer les activités concernant le réseau de la paroisse et garder un lien entre tous les membres. C'était pour rejoindre les personnes âgées et handicapées ou isolées, visiter les malades, les pauvres, et les aider²³².

Les différents comités organisateurs assuraient la cohésion sociale de l'ensemble des citoyens. De la petite enfance jusqu'à la vieillesse, chaque citoyen était pris en charge par sa paroisse. À chaque étape de sa vie correspondait une association ou un mouvement. Cette prise en charge du milieu par le milieu avait non seulement pour but de lutter contre la pauvreté, mais visait la pratique religieuse, la fidélité à la paroisse et surtout à l'Église.

Si l'ensemble des activités paroissiales permettait de renforcer la vie de groupe et le sens d'appartenance à sa paroisse, il existait un événement qui rassemblait toutes les associations en une seule et même famille, la célébration de la Fête-Dieu. La préparation de cette fête commémorative débutait une semaine à l'avance et se déroulait en deux temps.

Tout d'abord, le curé préparait les coeurs et les âmes de ses paroissiens en les faisant réciter des prières. Par la suite, les femmes se faisaient un honneur de décorer l'entrée de leur maison pour le passage du Saint-Sacrement. Les façades des balcons s'animaient grâce aux écussons, drapeaux et banderoles que l'on affichait en grande pompe et avec fierté: «C'était à

232 L.E.U/RJ.4/JoLa. 1992

qui aurait les plus belles décorations²³³». Cette profusion de couleurs et d'ornementations fait partie des plus beaux souvenirs de cette époque: «C'était réellement beau, c'est des choses qu'on oubliera jamais²³⁴». Ce goût de la décoration et de l'embellissement démontrait le sens de la fête des Québécois, mais aussi un grand sens d'appartenance et un désir de s'affirmer, de se distinguer des autres: «C'était le grand appareil de toute la paroisse pour affirmer que t'étais catholique²³⁵». En somme, plus que toute autre activité paroissiale, la pratique religieuse assurait la cohésion totale de groupe.

La procession parcourait les rues de la paroisse et se rendait jusqu'au Parc Victoria où l'on célébrait la grande messe. Un comité spécial était chargé de voir au bon déroulement de la marche du début à la fin. La célébration de la Fête-Dieu était une manifestation collective pour affirmer sa foi et son appartenance paroissiale peu importe le groupe auquel on appartenait. Du jeune enfant au vieillard, la fête effaçait, le temps de quelques heures, toutes les différences sociales. Un informateur raconte que la Fête-Dieu permettait de réunir toutes les oeuvres paroissiales en un seul et même lieu:

La Fête-Dieu, toute la paroisse était mobilisée pour célébrer la Fête-Dieu. Ça, la Fête-Dieu c'était une immense organisation à partir des enfants qui étaient au jardin d'enfance jusqu'aux vieillards de quatre-vingt ans et plus. Ça se passait comme ceci. Ça commençait par la messe, la grande messe qui était à dix heures ou à dix heures trente. Mais la préparation de la fête était conviée à tout un groupe de personnes, des dizaines de personnes qui s'occupaient de préparer la marche, c'était une marche [...]. Alors à la sortie de la messe, selon les organisateurs, selon la planification, à peu près toutes les organisations paroissiales d'enfants, la ligue du Sacré-Coeur des jeunes, des adolescents, les Croisés, la Jeunesse Ouvrière Catholique, ensuite de ça les adultes, les Enfants-de-Marie d'une part [...] les Dames de Sainte-Anne, la ligue du Sacré-Coeur, toutes les oeuvres pieuses. Bon, alors toutes les personnes, hommes, femmes, enfants, adolescents qui faisaient partie de l'un ou de l'autre de ces groupes allaient s'identifier dans un groupe donné, lequel prenait son tour dans la grande marche. Et à la toute fin de ça, il y avait [...] les hommes et les femmes qui ne voulaient pas ou n'étaient pas membres de quoi que ce soit, de telle sorte que cette procession-là durait, et c'était toujours dans les limites de la paroisse, et ça durait à peu près deux heures trente. Il y avait trois à quatre mille personnes ²³⁶.

233 L.E.U/I.V.3/JoLa. 1992

234 Ibid.

235 L.E.U/F.J.2/D.B.Z. 1992

236 Ibid.

Devant l'ampleur d'un tel événement, on comprend qu'il ait laissé un souvenir impérissable dans la mémoire collective: «Ça c'était des choses qui marquaient le catholicisme, qui nous marquaient nous, le catholicisme qui était, à ce moment-là, dominant sur tout²³⁷» se souvient une informatrice. Mais le fait le plus marquant de cette époque c'est «l'interrelation» qui existait entre chacun des mouvements et associations et qui permettait de venir en aide à tous au moment opportun. L'esprit de charité chrétienne, de solidarité et d'entraide qui soutenait la société d'alors prenait sa source même dans la paroisse:

Tous les organismes étaient «interreliés», pas séparés et l'ensemble de ces organismes-là, c'était chapeauté par la paroisse, par l'église et par les prêtres. Ça fait que l'aumônier des Lacordaire pouvait communiquer avec l'aumônier de la Sainte-Famille ou l'aumônier du comité des citoyens, ils se rencontraient. [...] les prêtres étaient énormément actifs dans tous ces mouvements-là²³⁸.

Cette cohésion totale de la vie associative faisait de la paroisse le cœur même de la communauté. Cet espace urbain était constitué de nombreux regroupements qui répondaient aux besoins et aux attentes des individus. La plupart des associations paroissiales sont nées du désir et de la nécessité de combattre la pauvreté. Qu'elle soit domestique ou sociale, la vie des femmes était une lutte constante contre le dénuement économique et l'indigence morale et spirituelle de leur milieu. La paroisse était une véritable institution établie par la coutume, une instance de socialisation au même titre que la famille. Derrière les autorités religieuses et les prêtres, il y avait des femmes.

Dans cette optique, la paroisse se voulait l'extension de l'aire domestique et la participation des femmes au sein des mouvements et des associations était une suite logique à la vie quotidienne. En s'impliquant dans leur paroisse, les femmes apportaient une collaboration intelligente, éclairée et consciencieuse et se mettaient au service de l'intérêt général de la population. De plus, refusant de s'enfermer dans le monde domestique qui était le leur et d'abandonner aux hommes la destinée du monde où elles étaient appelées à vivre, les femmes, groupées en de solides organisations, auront conquis le droit de se faire entendre et de prendre leur place dans la société.

237 Ibid.

238 L.E.U/R.J.4/JoLa. 1992

Conclusion

Les coutumes jouent un rôle primordial dans une société. Par les normes qui régissent les pratiques culturelles, elles modélisent les existences et définissent les rôles. Nous nous accoutumons aux rôles; ils deviennent une seconde nature que l'on remet rarement en question. La famille, le mariage et les relations sociales ne sont pas uniquement des institutions mais des millions de relations, de connexions, qui ne peuvent être comprises qu'au niveau de l'individu.

L'étude du portrait, de l'image, de la représentation d'un modèle de vie féminine fait appel à la coutume qui règle l'ensemble des comportements sociaux et que l'on retrouve à tous les niveaux du comportement humain. Qu'il s'agisse des temps d'apprentissage des valeurs et de la socialisation de l'enfance et de la jeunesse féminine dans l'aire domestique, de l'apprentissage des pratiques par la vie quotidienne d'une épouse et d'une mère ou de son implication dans la vie sociale et paroissiale, l'histoire de vie de ces femmes réfère aux pratiques coutumières telles que définies par Jean Du Berger: «En général, les pratiques coutumières règlent les comportements en fonction de ce qui est normal, correct, acceptable, dans un groupe [...]»²³⁹. Ces règles d'action jouent à l'intérieur du champ pragmatique qui comprend les pratiques du corps, les pratiques alimentaires, vestimentaires et techniques ainsi qu'à l'intérieur du champ symbolique et esthétique qui comprend les pratiques ludiques et esthétiques, les pratiques narratives, ethnoscientifiques et éthiques.

De plus, ces pratiques s'inscrivent dans le cadre de fonctions urbaines. Au niveau de maison 1 et maison 2, les fonctions d'éducation, de production, de consommation, d'association, de récréation, de protection, de communication s'exercent dans l'aire domestique. La grille des pratiques culturelles a donc servi de modèle à la rédaction de ma thèse puisque, à des degrés divers, toutes ces pratiques et ces fonctions y sont présentes.

Étudier la vie quotidienne des femmes dans les quartiers ouvriers de la ville de Québec durant les années 30 à 45 n'est pas dépourvu d'intérêt dans le contexte actuel où la question de la famille, la redéfinition de son identité et de son rôle se pose avec autant

²³⁹ Jean DU BERGER, «Pratiques culturelles et fonctions urbaines», *Canadian Folklore Canadian*, vol. 16. 1. 1994, p.25-32.

d'acuité. À l'heure du désengagement de l'État, du chômage endémique, du vieillissement croissant de la population, de l'éclatement de la cellule familiale traditionnelle et du profond désarroi des jeunes et de la population face à leur avenir personnel et collectif, les recherches sur la famille et sur le rôle des femmes soulèvent, en effet, de multiples façons, des questionnements quant au retour de certaines valeurs traditionnelles pour affronter la crise sociale actuelle. Il ne faut pas oublier que les pratiques reliées aux processus d'apprentissage des valeurs, des pratiques et de la socialisation de la femme dans l'aire domestique étaient porteuses d'un sens social: elles incarnaient une appartenance culturelle particulière. En observant les conceptions religieuses traditionnelles de l'époque et les pratiques qui en découlaient, nous voyageons au coeur même de l'identité canadienne-française dont les pivots étaient la langue et la religion. À l'instant même où nous désirons plus que jamais protéger et sauvegarder notre langue, où nous effectuons un retour à la spiritualité et où nous constatons que la solidarité est plus nécessaire que jamais, l'histoire quotidienne des femmes de cette époque est à même, si nous le désirons, de nous fournir des pistes de réflexion pour les recherches à venir.

Selon les autorités religieuses de l'époque, Dieu avait créé l'homme et la femme en les distinguant tant au niveau du corps que de l'âme. Ce qui justifiait la doctrine qui voulait que les deux sexes étaient appelés à se compléter et non à s'égaliser. Il fallait donc maintenir cette distinction dans la famille et dans la société par l'éducation et la socialisation. À l'époque, les autorités religieuses rendaient la femme presque entièrement responsable de la réussite conjugale et familiale. Elle devait, si possible, se conformer au rôle de mère prolifique et d'éducatrice catholique. Dans cette perspective, la femme était considérée comme un des facteurs essentiels du développement harmonieux de la société environnante.

L'éducation c'est l'apprentissage de la culture et la mise en valeur de l'être humain par la discipline du corps, de l'intelligence, de l'esprit et de la volonté. Pour les catholiques, l'éducation morale demeurait inséparable de la pratique religieuse. Le jeune enfant était appelé à entrer en relation avec son prochain et il fallait lui inculquer les valeurs chrétiennes qui, si possible, en feraient un citoyen altruiste, dévoué, serviable et, dans toute sa vie, à l'écoute des autres. L'éducation visait à mettre en place un véritable système de bonnes habitudes, ce qui prenait la forme d'une série ininterrompue de sacrifices. En somme, le devoir de la femme consistait à assurer la continuité des tâches et des rôles traditionnels afin de maintenir l'ordre familial et, à long terme, l'ordre social.

Durant la petite enfance, l'obéissance était le principe et la fin d'une bonne éducation. Dans ce processus d'apprentissage des valeurs, la mère n'ignorait pas le désir de conformité des jeunes enfants et leur sens inné de l'imitation. C'est sur cet instinct d'imitation que la mère devait compter dans sa tâche d'éducatrice. Consciente qu'il ne s'agissait pas uniquement d'une série de gestes raisonnés et qu'ils pouvaient être provoqués et même facilités par le recours à l'émotion, elle ne faisait pas appel à la seule raison mais aussi à la sensibilité. Cette stratégie s'avérait particulièrement efficace auprès des fillettes et des jeunes filles pour qui la mère était un modèle, un idéal à atteindre. L'obéissance, instrument de l'éducation, se fondait sur la crainte et le respect de l'autorité parentale ainsi que sur l'affection pour imposer le sens du devoir, de l'ordre et de la discipline et préserver ainsi l'équilibre familial et, à long terme, l'équilibre de la société.

Les autorités sociales et religieuses n'étaient pas sans ignorer que le monde scolaire, tout comme l'aire domestique, était un milieu de vie où les femmes faisaient, dès leur jeune âge, l'apprentissage d'un mode de vie féminin. Chacun, à sa manière, transposait ces valeurs à travers le vécu quotidien des enfants. Les différents mécanismes de conformité que les autorités scolaires mettaient en oeuvre, favorisaient la continuation et la reproduction des pratiques culturelles traditionnelles et faisaient parfois obstacle à la volonté de changement familial et social. Le souci des autorités scolaires de maintenir cette cohésion sociale et de toujours en renforcer l'impact, se retrouvait, par exemple, dans l'attention portée à la soumission et au respect des autorités constitués d'enseignants, de directeurs et du curé. Dans un lieu comme la classe, les règles s'appliquaient selon la dynamique de la sanction et de la gratification et s'organisaient en fonction des normes catholiques-françaises. Une «jeune fille bien» était tranquille, silencieuse, réservée, ne devait jamais chahuter et il lui fallait toujours obtenir d'excellents résultats scolaires. La concentration d'un groupe d'élèves dans un espace aussi réduit qu'une salle de classe facilitait grandement la surveillance des enfants et la répression immédiate des mauvaises habitudes. Une telle proximité permettait de s'assurer que l'ensemble des étudiants ne contrevenaient pas à la bonne conduite et aux préceptes chrétiens.

Enseigner c'était aussi établir la foi. Mais il ne suffisait pas d'amener les élèves dans le giron de l'Église, il fallait encore les y maintenir. Les associations et les mouvements religieux paroissiaux mettaient l'accent sur la formation chrétienne et sociale où un certain nombre de jeunes filles faisaient l'apprentissage des valeurs morales, spirituelles. L'école et l'Église les préparaient à participer à la vie communautaire, de l'enfance jusqu'à la vieillesse.

L'ensemble de ces regroupements avait pour but le contrôle d'une partie de la jeunesse. Dans cette optique, l'école était le second lieu d'apprentissage de la soumission au modèle hiérarchique proposé (soumission des enfants aux parents, des femmes aux hommes, de la communauté à ses chefs, etc.). À l'imposition d'une telle structure de contrôle, les enseignants comptaient aussi sur le phénomène d'auto-répression des membres d'un groupe. En effet, la crainte d'être exclue de son groupe d'appartenance et plus tard de la société, empêchait certaines jeunes filles récalcitrantes de transgresser l'ordre établi.

Durant l'adolescence, étape critique de la vie féminine, de multiples facteurs pouvaient entraver l'évolution et la préparation des jeunes filles à leur futur rôle de femme. En outre, l'accession à une trop grande autonomie et à l'identité sexuelle se heurtait à la résistance des parents. La crainte de l'éveil sexuel du corps, la peur d'une grossesse hors mariage, la méfiance vis-à-vis les nouveaux loisirs urbains étaient autant d'éléments qui alimentaient les réticences parentales. À cela s'ajoutait le souci de sauvegarder la réputation et l'honneur familial afin d'éviter le jugement et la critique de ses semblables. La combinaison de ces facteurs conduisait les parents à affermir leurs positions et à imposer des normes d'une sévérité absolue. Comme les loisirs urbains prenaient de plus en plus d'importance, on tentait, parfois sans grand succès, d'éviter que les adolescentes ne soient irrésistiblement attirées par les plaisirs extérieurs et les relations illicites en les exhortant à se divertir en famille et à s'engager dans les mouvements paroissiaux. De plus, le travail domestique et rémunéré permettait aux jeunes filles de faire l'apprentissage progressif du sacrifice et du don de soi nécessaires à la vie conjugale et familiale. En somme, les adultes tentaient, du mieux qu'ils le pouvaient, d'assurer le contrôle du caractère et du comportement, parfois impétueux de certaines adolescentes, afin de contrecarrer la révolte et la remise en question de l'ordre familial et social établi. À l'époque, peu de jeunes femmes obtenaient la reconnaissance d'un véritable statut en dehors de la religion ou de la vie conjugale.

Le mariage, en plus d'être une institution sociale, représentait un état permanent de service, de sacrifice et de responsabilité. C'était aussi un état de lutte constante pour la survie quotidienne, morale, spirituelle et sociale. La mère qui acceptait les corvées imposées par la vie familiale avait un rôle de première importance. De plus, elle était au coeur d'un réseau familial qui favorisait l'échange et l'entraide entre femmes, entre mère et filles, pour lutter contre la pauvreté et les nombreuses difficultés de la vie quotidienne. Ce réseau permettait non seulement de venir en aide à la famille, mais assurait la reproduction du travail

domestique d'une génération à l'autre. Ainsi chaque fille était à même de poursuivre son rôle d'épouse et de ménagère.

Apprendre à se consacrer à son époux et ses enfants c'était aussi apprendre à se dévouer auprès de sa parenté et à l'extérieur du foyer, auprès de ses voisins et dans l'ensemble de la paroisse. La femme avait le pouvoir et le devoir d'agir sur la société de façon directe par des moyens précis et efficaces. Cette ouverture aux autres s'accomplissait d'abord sur le terrain même du milieu où elle vivait, sa paroisse. En effet, la paroisse était la pierre angulaire, le coeur du système social de l'époque. À chaque étape de la vie correspondait une association ou un mouvement qui, en plus d'assurer l'entraide et la cohésion sociale de l'ensemble d'une partie des citoyens, encourageait la pratique religieuse, la fidélité à la paroisse et surtout à l'Église.

Cette analyse de la représentation du modèle féminin ne peut être dissociée de son contexte social. À l'époque, durant la petite enfance, les parents représentaient le premier modèle d'exploration. C'est pour cette raison que les enfants, particulièrement les fillettes, étaient totalement imprégnés des désirs et des attentes de leur mère. Celle-ci ne désirait pas que ses filles soient différentes d'elle, elle voulait les comprendre et tenait à ce qu'elles aient les mêmes valeurs. Elle ne leur reconnaissait pas le droit à une personnalité, à un monde différent, car elle avait peur du risque et de la non-conformité. En favorisant l'apprentissage de l'obéissance et de la soumission à l'autorité parentale, la mère prévenait ses filles contre toute tentative de s'en prendre au système à commencer par la famille elle-même.

L'école était l'influence sociale la plus importante de la formation et un des principaux instruments d'enseignement de l'obéissance et de la productivité. Il s'agissait uniquement d'un apprentissage cognitif dans un cadre structuré visant à reproduire des individus très modestement instruits, et non d'une éducation susceptible de façonner des grands esprits capables de tout remettre en question. Cet apprentissage visait à ajuster l'individu à la société existante et non pas l'inverse. Il fournissait, particulièrement aux filles, de simples techniques pour se débrouiller dans la vie, sans plus. Puis, à l'adolescence, au nom de l'adaptation à son futur rôle de femme, les parents tentaient d'épargner à leurs filles cette rébellion qui avait pourtant un sens pour elles, celui d'acquérir une autonomie. Au nom de l'équilibre et de l'ordre social, on les préservait à tout prix de l'intensité de la pensée et des émotions, des obsessions, de tous les excès, c'est-à-dire de tout déséquilibre.

En tant qu'épouse et mère, le rôle de la femme était de perpétuer les valeurs et le mode de vie traditionnel. Par l'éducation et la socialisation des enfants, par l'apprentissage d'un mode de vie, la mère tentait de former de bons citoyens généralement respectueux de l'ordre établi. Enfin, par son dévouement auprès des associations et des mouvements religieux, la femme participait au bon fonctionnement de la paroisse, des familles qui la composaient, de l'Église et de la société. En somme, les différentes institutions de l'époque étaient très hostiles aux individus non conformistes, créatifs et innovateurs. Elles rétribuaient essentiellement les automatismes et non l'inspiration créatrice, car, pour les structures hiérarchiques et socio-économiques existantes, elle constituait une menace à leur suprématie. Il fallait à tout prix éviter le déséquilibre, car il permettait à la transformation de se produire.

Malgré un contexte traditionnel et conservateur, les femmes représentaient une force très importante. Plus flexibles que les hommes, la culture les autorisait à être plus intuitives, sensibles et sentimentales. Elles évoluaient naturellement dans le changement, la complexité, les soins à la progéniture et l'éducation; elles avaient un sens du temps plus fluide et le souci des qualités humaines fondamentales. Elles étaient à même d'apporter à la société les qualités nécessaires pour améliorer, faire progresser et modifier la vie. Gardiennes des traditions sociales et familiales, les femmes étaient également des agents de transformation, des militantes pour l'avancement et le progrès de la société, pour une relation plus profonde et plus enrichissante avec l'univers.

BIBLIOGRAPHIE

* Les astérisques renvoient aux ouvrages cités dans le mémoire

SOCIOLOGIE ET ETHNOLOGIE

CHABAUD-RICHTER, Danielle, avec la collaboration de Dominique Fougey-Rollas Schwebel et Françoise Synthonax, *Espace et temps du travail domestique*, Paris, Librairie des Méridiens, 1985, 156p. (Coll. Réponses sociologiques).

CLOUTIER, Renée, *Femmes et culture au Québec*, Québec, IQRC, 1982, 107p. (Coll. «documents préliminaires», no 3).

DE CERTEAU, Michel, *L'invention du quotidien, tome I: Arts de faire*, Nouvelle édition Gallimard, 1990, 192p. (Coll. Folio Essais).

*--, *L'invention du quotidien, tome II: Habiter et cuisiner*, Nouvelle Édition Gallimard, 1990, 189p. (Coll. Folio Essais).

DESMARAIS, D., GRELL, P., (éds.), *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoires types*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 180p. (Coll. Éducation permanente).

*DU BERGER, Jean, *Pratiques culturelles traditionnelles*, Québec, Rapports et mémoire de recherche du Célat, no 13, janvier 1989, 238p.

DUMAIS, Monique, *Étude éthique d'un modèle: la mère dans la société québécoise à partir de deux journaux féministes: la Bonne parole (1913-1958) et les Têtes de Pioche (1976-1979)*, Montréal, Institut Canadien de recherches pour l'avancement de la femme, 1983, 115p.

L'ethnologie au Québec, Québec, ministère des Affaires Culturelles, 1987, 64p.

- FORTIN, Andrée et David Lompré, *La sociabilité urbaine au Saguenay*, SOREP, 1993, 147p.
- *FESTINGER, Léon, *Social pressures in informals groups; a study of human factors in housing*, Stanford, California, Stanford University Press, 1970, 197p.
- GOFFMAN, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 1, Paris, Éditions de Minuit, 1973, 226p.
- *GRAWITZ, Madeleine, *Lexique des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 1991, 399p.
- KAUFFMAN, Jean-Claude, *La chaleur du foyer. Analyse du repli domestique*, Paris, Méridiens, Klincksieck, 1988, 187p. (Coll. Sociologie au quotidien).
- MAFFESOLI, Michel, *La conquête du présent. Pour une sociologie de la vie quotidienne*, Paris, P.U.F, 1979, 200p.
- ROBERGE, (sous la direction de Bernard Genest), *Guide d'enquête orale*, Québec, Les publications du Québec, 1991, 265p. (Coll. «Dossiers: Patrimoines», no 72).
- SEGALEN, Martine, *Sociologie de la famille*, Paris, Éditions Armand Colin, 1988, 334p.
- VERDIER, Yvonne, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979, 347p. (Coll. Bibliothèque des sciences humaines).
- HISTOIRE
- *AUGER, Geneviève et Raymonde Lamothe, *De la poêle à frire à la ligne de feu: la vie quotidienne des québécoises pendant la guerre de 1939-1945*, Québec, Boréal Express, 1981, 232p.
- *BAILLARGEON, Denise, *Ménagères au temps de la crise*, Montréal, les Éditions du Remue-ménage, 1991, 311p.

*DUMOND, M., FAHMY-EID, N., (éds.), *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes 1940-1960*, Montréal, Boréal, 1986, 316p.

*—, *Maitresses d'école, maitresses de maison. Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, 413p.

FERRETI, Lucia, «La philosophie de l'enseignement. Le discours éducatif», *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes 1840-1960*, Québec, Boréal, 1986, 315p.

FRADET, Louise, *Femmes, cuisines et consommation de masse au Québec, 1945-1960*, Thèse de 2e cycle en histoire, Université Laval, 1989, 119p.

LAVIGNE, Marie et Jennifer Stoddart, *Analyse du travail féminin à Montréal entre les deux guerres*, Thèse de maîtrise en histoire, UQAM, 1977, 121p.

*LEMIEUX, Denise, «La socialisation des filles dans la famille», *Maitresses de maison, maitresses d'école: femmes, famille et éducation dans l'histoire au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, 377p.

LEMIEUX, Denise et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien.*, Québec, IQRC, 1989, 398p.

*THIVIERGE, Nicole, «L'enseignement ménager, 1880-1970», *Maitresses de maison, maitresses d'école. Femmes, famille et éducation dans l'histoire au Québec*, IQRC, Montréal, Boréal, 1983, 377p.

OUVRAGES COLLECTIFS

*BELS, Michel, (sous la direction de Joyce Aïn), «L'adolescence dans l'échelle des âges», *Adolescence: miroir des âges de la vie*, Toulouse: l'école des parents et des éducateurs de la région Toulousaine, Privat, 1988, 196p.

- BERTAUX-WIAME, Isabelle, «Mobilisations féminines et trajectoires familiales: une démarche ethnosociologique dans les récits de vie», *Les récits de vie, théorie, méthode et trajectoires types*, sous la direction de Danielle Desmarais et Paul Grell, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986, p.84 - 99.
- CHABAUD-RICHTER, Danielle, avec la collaboration de Dominique Fougey-Rollas Schwebel et Françoise Synthonax, *Espace et temps du travail domestique*, Paris, Librairie des Méridiens, 1985, 156p. (Coll. Réponses sociologiques).
- FORTIN, Andrée, avec la collaboration de Denis Delage, Jean Didier-Dufour et Lynda Fortin, *Histoires de familles et de réseaux. La sociabilité au Québec d'hier à demain*, Montréal, Éditions de Saint-Martin, 1987, 225p.
- *GRELL, Paul, «Les récits de vie: une méthodologie pour dépasser les réalités partielles», *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoires types*. Sous la direction de Danielle Desmarais et Paul Grell, Montréal, Éditions Saint-Martin, p.151- 176.
- Le Collectif Clio, *Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Les Quinze Éditeurs, 1982, 526p.
- MATHIEU, Jacques, (sous la direction de), *Étude de la construction de la mémoire collective québécoise au XX^e siècle; approches multidisciplinaires*, [Québec, CÉLAT], novembre 1986, 320p. («Cahiers du CÉLAT», no 5).
- RIVIÈRE, Claude, avec la collaboration de François Bourricaud et Francis Balle, *Le système social*, Paris, Librairie Larousse, 1977, 127p.
- VANDELAC, Louise (sous la direction de, avec la collaboration de Diane Bélisle, Anne Gauthier et Yolande Pinard), *Du Travail et de l'amour. Les dessous de la production domestique*, Montréal, Éditions de Saint-Martin, 1985, 418p.
- OUVRAGE BIBLIOGRAPHIQUE
- LEMIEUX, Denise et Lucie Mercier, *La recherche sur les femmes au Québec. Bilan et bibliographie*, Québec, IQRC, 1982, 68p. (Coll. «Instruments de travail», no 5).

OUVRAGES GÉNÉRAUX

*FERGUSON, Marylin, *Apprendre à apprendre: pour un nouveau paradigme*, Paris, Calman-Lévi, 1981, 338p.

*GERMAIN, Victorin (Abbé), «De zéro à sept ans. Formation morale et religieuse de la première enfance», *Précis de pédagogie familiale de la congrégation Notre-Dame, La Crèche*, Québec, 1940, 94p.

JOSEPH, Isaac, *Discipline à domicile: l'édification de la famille*, Recherches, no 28, Frontenac-Sous-Bois, 1977, 347p.

*LEWIS, Oscar, *Les enfants de Sanchez: autobiographie d'une famille mexicaine*, Paris, Gallimard, 1970, 638p.

TESSIER, Albert (Abbé), *Femmes de maison dépareillées*, Montréal, Fides, 1942, 48p. (Coll. Les beaux albums Tavi; no 1).

*TREMBLAY, Marc-Adélar, *L'identité québécoise en péril*, Ste-Foy, les Éditions Saint-Yves Inc, 1983, 287p.

PSYCHOLOGIE

*ANCELIN, SCHIETZENBERGER, Anne, *Vocabulaire des techniques de groupe: formation, psychothérapie, dynamique de groupe et psychodrame*, Toulouse, Privat, 1981, 312p.

*LAPLANCHE, Jean et J.B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, P.U.F, 1971, 112p.

NUMÉRO SPÉCIAL DE LA REVUE CANADIAN FOLKLORE CANADIEN

DU BERGER, Jean, Martine Roberge et Simonne Dubois, «Folklore et ethnologie urbaine», *Canadian folklore Canadien*, vol. 16, 1, 1994, 257p.

ARTICLES DU NUMÉRO SPÉCIAL DE LA REVUE *CANADIAN FOLKLORE CANADIEN*

*DU BERGER, Jean «Pratiques culturelles et fonctions urbaines», *Canadian Folklore Canadien*, Vol 16, 1, 1994, p.21-32.

DUBOIS, Simonne, «Les récits de vie comme outils d'enquête: expériences de terrain», *Canadian Folklore Canadien*, vol 16, 1, 1994, p.55-71.

*ROBERGE, Martine, «Ethnologie urbaine: question de méthodologie», *Canadian Folklore Canadien*, vol 16, 1, 1994, p.43-54.

ARTICLES

BOURASSA, Henri, «La famille canadienne, son péril, son salut», *La famille* (IVe session des semaines sociales du Canada, Montréal, 1923), p.278-288.

*BRIQUET, Robert, «Les oeuvres paroissiales et l'action catholique par le vicaire général Bouchendhomme», *L'espérance des milieux pauvres*, Paris, Éditions ouvrières, 1964, p.12- 21. (Coll. Églises et monde ouvrier).

CARIGNAN, Paul-H. (Abbé), «Culture ordonnée à l'amour», *Notre temps*, octobre 1951, p.1-7.

---, «Éducation féminine différenciée», *Notre temps*, 26 mai 1951, p.1-8

*CLAVEL, Maïté, «Propreté: mots, rites, images», *Cahiers internationaux de sociologie. Le détour anthropologique féminin*, vol LXXX, janvier-juin 1986, p.43.

CORIN, Hellen, «Manières de vivre, manières de dire; réseau social et sociabilité quotidienne des personnes âgées au Québec», *La culture et l'âge - Question de culture no 6*, Québec, IQRC, 1984, p.157-186.

DENËFLE, Sylvette, «Tant qu'il y aura du linge à laver ...», *TERRAIN*, no12, avril 1989, p.15-26.

FERRON, Madeleine, «La transmission de la culture par les femmes», *La culture et l'âge - Question de culture* no 6, Québec, IQRC, 1984, p.103-111.

LAMAISON, Pierre, «La notion de maison. Entretien avec Claude Lévi-Strauss». *TERRAIN*, no 12, avril 1989, p.7-14.

LAMARCHE, C.A, Pres, «Le foyer domestique et l'instruction ménagère», *Paysana*, no 3, décembre 1926, p.9-13.

RENAUD, André, «Le rôle économique du travail de la femme». *Conférence au congrès de l'Association des instituts familiaux*, Montréal, mars 1966, p.1-9.

TESSIER, Albert (Abbé), «Le foyer centre d'attraction», *Le foyer base de la société* (XXVII^e session des Semaines Sociales du Canada, Nicolet), Montréal, 1950, p.251- 266.

---, «Le type idéal féminin», *Paysana*, no 3-4 (Juillet 1940), p.12-18.

---, «Les écoles ménagères au service du foyer», *Relations*, no 11, 21 (septembre 1942), p.235-237.

---, «Onze enfants, mais c'est immoral», *Relations*, no 35 (novembre 1943), p.296-97.

SOURCES ORALES

*AFUL, Coll. Ville de Québec, Laboratoire d'ethnologie urbaine.

*AFUL, Coll. Ville de Québec, Fonds Josée Laflamme, Laboratoire d'ethnologie urbaine.

SOURCE MANUSCRITE

LAFLAMME, Josée, *Rapport-synthèse de la fonction aire domestique: pratiques culturelles de la vie quotidienne*, Octobre 1994, 89 p. («Laboratoire d'ethnologie urbaine»).

ANNEXE A**GRILLE DES PRATIQUES CULTURELLES: PRATIQUES COUTUMIÈRES**

GRILLE DES PRATIQUES CULTURELLES: PRATIQUES COUTUMIÈRES

100000 PRATIQUES COUTUMIÈRES

Coutumes sociales (HOFFMAN-KRAYER, 1980)

Ethnic Groups and Ethnic Folklore (ORING, 1986)

Family traditions: religious observations: ethnic tradition (BARTIS, 1979)

Living standards and routine: general statements concerned with several aspects of economic and esthetic standards, and with some of the routine habits of life (MURDOCK, 1982: 51)

Manners and Customs (CONGRES, 1982)

Organisation sociale (TREMBLAY, 1968: VI)

Social Control (KEESING, 1988)

Social Life and Customs (CONGRES, 1982)

Usages et coutumes (HOFFMAN-KRAYER, 1980)

110000 PRATIQUES COUTUMIÈRES RELIÉES AU TEMPS

111000 *Pratiques coutumières du cycle de la vie individuelle* [MAISON 1]

Du berceau à la tombe. Rites de passage (SEIGNOLLE, 1987; VAN GENNEP, 1987)

Étapes de la vie (MARIE-URSULE, 1951)

Étapes de la vie individuelle: naissance, mariage, mort (BOUTHILLIER, 1987)

Famille et reproduction sociale. 1. Groupes domestiques et modes de dévolution des biens. 2. Régularités matrimoniales. 3. Usages symboliques et sociaux de la parenté. (CUISENIER/SEGALEN, 1986)

Les catégories d'âge (VARAGNAC, 1978, p. 59-84)

Rites of passage: birth, baptism, burial, etc. (BARTIS, 1979)

Rites de passage (SAULNIER, 1988 : N 1)

111100 *Pratiques coutumières de l'enfance*

Conception, Pregnancy and Childbirth (O SUILLEABHAIN, 1942)

Grossesse et accouchement (SEIGNOLLE, 1987)

Le premier âge (VARAGNAC, 1978, p. 59-65)

111110 *Naissance*

Cycle de vie: naissance (TREMBLAY, 1968: X, 1)

Naissance (MAUSS, 1947; SAULNIER, 1988 : N 11)

111111 *Régulation des naissances*

Régulation des naissances (SAULNIER, 1988 : N 111)

- Allaitement • Sympto-thermique (*Ogino-Knaus*) • Coitus interruptus • Condom • Ligature des trompes • «Pilule anovulante»

111112 Grossesse

*Grossesse (SAULNIER, 1988 : N 112)**Pregnancy (MURDOCK, 1982: 843)*

- Moyen de devenir enceinte • Danger de la grossesse • Interdit autour de la grossesse • Couvade

111113 Avortement

- Avorteur • Technique • Danger • Clinique

111114 Accouchement

*Accouchement (SAULNIER, 1988 : N 113)**Childbirth (MURDOCK, 1982: 844)*

- Obstétricien • Sage-femme • Médecin • Gynécologue • Circonstance • Technique • Anesthésie • Hypnose • Instrument • Pouponnière • Chambre des naissances • Fausse couche

111115 Allaitement

*Allaitement (SAULNIER, 1988 : N 116)**Infant feeding (MURDOCK, 1982: 853)*

- Nourrice • Interdit alimentaire • Sevrage

111116 Relevailles

Relevailles (SAULNIER, 1988 : N 114)

- Durée • Interdit durant les relevailles • Aide domestique

111117 Baptême - Réception du nom

*Baptême (SEIGNOLLE, 1987)**Baptême - Compérage (SAULNIER, 1988 : N 115)**Naissance et baptême (MARIE-URSULE, 1961)**Naming (MURDOCK, 1982: 553)*

- Pastorale du baptême • Choix du nom • Cérémonie religieuse • Baptistère • Fonts baptismaux • Parrain et marraine : choix, etc. • Porteuse • Cadeau • Dragée • Cigare • Réception • Visite • Carte de vœux • Carte de remerciement • Extrait de naissance

111118 Naissance illégitime

- Sanction sociale • Interdit • «Mise en quarantaine»

111119 Adoption [PROTECTION]

SAULNIER, 1988 : N 118

- Crèche • Visite • Procédure d'adoption

111120 Première enfance : 0-6 ans [MAISON 1]

*SAULNIER, 1988 : N 121**Cycle de vie: enfance (TREMBLAY, 1968: X, 2)*

Infant care (MURDOCK, 1982: 854)

- Règle de conduite de la mère : «ne pas gâter», etc. • Jeu • «Première fois : premier mot, premiers pas, etc.» • Premier souvenir [v. 211000]

111121 Institution pour l'enfance

- Orphelin et orpheline • Orphelinat • Foyer pour orphelins

111122 Gouvernante

- Nurse • Gardien • Éducateur • Tuteur

111123 Garderie

- Personnel de garderie • Activité • Repas

111130 Enfance : 6-11 ans [ÉDUCATION]

SAULNIER, 1988 : N 122

Child care (MURDOCK, 1982: 855)

Childhood activities (MURDOCK, 1982: 857)

Cycle de vie: éducation (TREMBLAY, 1968: X, 6)

Cycle de vie: jeune âge (TREMBLAY, 1968: X, 3)

Cycle de vie: socialisation (TREMBLAY, 1968: X, 5)

Development and maturation (MURDOCK, 1982: 856)

Éducation (O SUILLEABHAIN, 1942)

Éducation (MAUSS, 1947)

Enfance et adolescence (SEIGNOLLE, 1937; MARIE-URSULE, 1951; SAULNIER, 1988 : N 12)

Infancy and childhood (MURDOCK, 1982: 85)

Les jeunes gens (VARAGNAC, 1978, p. 65-73)

Socialization (MURDOCK, 1982: 86)

The Young Folk (O SUILLEABHAIN, 1942)

111131 Entrée à l'école

111132 Premier groupe associatif : «Louveteaux», «Jeannettes» [ASSOCIATION]

111133 Initiation au sport [ÉDUCATION]

111200 Pratiques coutumières de l'adolescence

Cycle de vie: adolescence (TREMBLAY, 1968: X, 4)

Puberté - Adolescence (SAULNIER, 1988 : N 123)

Puberty and initiation (MURDOCK, 1982: 881)

Vie de jeunesse (MARIE-URSULE, 1951)

111210 Initiation et rite de passage

Ceremonial during infancy and childhood (MURDOCK, 1982: 852)

Initiations diverses (SAULNIER, 1988 : N 124)

111211 Communion solennelle (SAULNIER, 1988, P 53)

111212 Profession de foi

111213 «Première fois : alcool, tabagisme, voiture automobile, sortie

111220 Sexualité adolescente

111230 Activité de groupe [ASSOCIATION]

111231 Genre d'activité

111232 Lieu d'activité de groupe : restaurant, «arcade», place publique, salle de danse, centre commercial, pont

111233 «Faire des coups»

111240 Association [ASSOCIATION]

- 111241 Action catholique
- 111242 Club sportif
- 111243 Théâtre
- 111244 Troupe de danse
- 111245 Clique
- 111246 Scoutisme
- 111247 Chorale
- 111248 Maison des jeunes

111250 Majorité légale

Majority (MURDOCK, 1982: 884)

- 111251 Âge
- 111252 Privilège

• Fumer • Sortir

111253 Signe

• Vêtement • Coiffure • Couvre-chef

111300 Pratiques coutumières de l'âge adulte

Cycle de vie: âge adulte (TREMBLAY, 1968: X, 7)

111310 Famille et parenté [MAISON 2]

Famille (TREMBLAY, 1968: VI, 2)

Family (MURDOCK, 1982: 59)

Family Life (BARTIS, 1979)

Kinship (MURDOCK, 1982: 60)

L'enquête de parenté dans la société paysanne française (CRESSWELL-GODELIER, 1976, p. 266-277 [Françoise Zonabend])

La famille (VARAGNAC, 1978, p. 85-86)

Maisonnée (SERVIER, 1986)

Parenté (TREMBLAY, 1968: VI, 3)

111311 Constitution du couple

• Circonstance de la première rencontre • Intermédiaire • Rôle des parents • Première impression

111312 Agence de rencontre

111313 Fréquentations

Fréquentations (TREMBLAY, 1968: VI, 1, 2; SAULNIER, 1988 : N 131)

• Durée • Circonstance • Activité • Vie en commun avant le mariage

111314 Demande en mariage («La grand' demande»)

SAULNIER, 1988 : N 132

111315 Préparation du mariage

SAULNIER, 1988 : N 134

Arranging a marriage (MURDOCK, 1982: 584)

• Contrat de mariage • Notaire • Dot • Bans • Dispense de bans • Trousseau (SAULNIER, 1988 : N 1321) • Cours de préparation au mariage

- 111316 Rituel de séparation du groupe d'âge
SAULNIER, 1988 : N 134
• « Showed » • Rituellement de vie de garçon
- 111317 Fiançailles
Fiançailles (SEIGNOLLE, 1987; SAULNIER, 1988 : N 133)
• Date • Rencontre des familles • Baguette • Repas de fiançailles
- 111320 Mariage [MAISON 2]
Basis of marriage (MURDOCK, 1982: 581)
Coutumes de la vie domestique (BOUTHILLIER, 1987)
Mariage (SAULNIER, 1988 : N 13)
Mariage (SEIGNOLLE, 1987)
Mariage (TREMBLAY, 1968: VI, 1)
Mariage: Cérémonies du mariage, Vie matrimoniale, Divorce, Veuvage, Phénomènes moraux
dans le mariage. Régime de parents. (MAUSS, 1947)
Mariage (O SULLIVAN, 1942; MURDOCK, 1982: 58)
Mode of marriage (MURDOCK, 1982: 583)
Regulation of marriage (MURDOCK, 1982: 582)
- 111321 Cérémonie du mariage
Nuptials (MURDOCK, 1982: 585)
Organisation sociale, mariage, cérémonie (TREMBLAY, 1968: VI, 1, 3)
• Cérémonie religieuse : messe - scion - chant - musique - échange des alliances - Echange des promesses • Cérémonie civile
- 111322 Noce
SAULNIER, 1988 : N 135
• Carte d'invitation et carte de remerciement • Cadeau de nocces • Vêtement • Rôle : garçon et demoiselle d'honneur, bouquetière, chanteur • Fleurs • Musique • Cortège • Lieu de la réception : Hôtel - Restaurant - Domestique • Repas • Gâteau • Danse • Chanson • Discours • Toast • Photographie • Film • Tour • Rituel : bouquet, fiançailles • Timbre • Photographie • Cameraman
- 111323 Voyage de nocces
• Vêtements • Destination • Tour et bagne
- 111324 Charivari
SAULNIER, 1988 : N 1352
111325 Mariage à la gaudin
111330 Entree en ménage
SAULNIER, 1988 : N 136
Les nouveaux mariés (VARAGNAC, 1978, p. 74-76)
- 111331 Résidence du jeune couple
111332 Installation du jeune couple dans sa résidence
111333 Partage des tâches
Répartition des tâches (SAULNIER, 1988 : K 46)

• Budget • Gestion • Achat • Entretien • Cuisine

111340 Vie matrimoniale

Les pères et mères de famille (VARAGNAC, 1978, p. 76-78)

111341 Monoparentalisme

111342 Pluriparentalisme

111343 Couple conjugal

111344 Couple parental

• Maternité • Paternité

111345 Mode de vie de couple

• Ménagère

111346 Communication entre conjoints

111347 Violence conjugale (verbale, physique)

111350 Vie parentale [ÉDUCATION]

Cycle de vie: éducation (TREMBLAY, 1968: X, 6)

Éducation (O SUILLEABHAIN, 1942)

Éducation (MAUSS, 1947)

111351 Rôle des parents

111352 Rôle des enfants

• Soeur aînée

111353 Prescription et interdit

111354 Récompense et punition

111355 Violence à l'endroit des enfants

111356 Relation parents - enfants durant l'enfance

• Autorité • Distance

111360 Rupture du couple

SAULNIER, 1988 : N 138

Formes de désunion : divorce, séparation (TREMBLAY, 1968: VI, 2, 8)

Remariage (MURDOCK, 1982: 587)

Termination of marriage (MURDOCK, 1982: 586)

111361 Séparation

111362 Divorce

111363 Cause de divorce

111364 Procédure de divorce

111365 Avocat

111366 Répartition du patrimoine

111370 Veuvage

Les veufs et les veuves (VARAGNAC, 1978, p. 59-65)

111380 Célibat

Celibacy (MURDOCK, 1982: 589)

Célibat (TREMBLAY, 1968: VI, 1, 4)

SAULNIER, 1988 : N 137

111381 Célibataire

• «Vieille fille» • «Vieux garçon»

111382 Prêtre - Religieux

111400 *Pratiques coutumières de la fin du cycle de la vie*

Cycle de vie: vieillesse (TREMBLAY, 1968: X, 8)

Les anciens (VARAGNAC, 1978, p. 80-82)

Senescence (MURDOCK, 1982: 886).

Vie des vieillards (MARIE-URSULE, 1951)

111410 Vieillesse

SAULNIER, 1988 : N 14

111411 Retraite

111412 Femme maison

• Vente de la maison • «Casser maison»

111413 Nouvelle résidence

• Foyer • Centre d'accueil • Hôpital

111414 Donation

SAULNIER, 1988 : N 141

111415 Disposition des biens

111420 Occupation du troisième âge

111421 Association

• Club de l'Âge d'or

111422 Bénévolat

111423 Activité

• Voyage • Rencontre • Cours

111424 Relation entre les parents et leurs enfants adultes

111425 Relation entre les grands-parents et leurs petits-enfants

111430 Problème relié au vieillissement

111431 Santé physique

111432 Santé mentale

111500 *Milieu scolaire - Études [ÉDUCATION]*

SAULNIER, 1988 : N 1221

Académie

Collège

Cours commercial

Cours privé

Couvent

École normale

École primaire (*SAULNIER, 1988 : N 12211*)

École secondaire (*SAULNIER, 1988 : N 12212*)

Jardin d'enfants

Orphelinat

Pensionnat

111510 Enseignant

- 111511 Instituteur
- 111512 Institutrice
- 111513 Remplaçant(e)
- 111514 Suppléant(e)
- 111515 Surveillant(e)
- 111516 Professeur privé
- 111517 Tuteur

111520 Étudiant

- 111521 Externe
- 111522 Pensionnaire
- 111523 Bande
- 111524 Leader
- 111525 Rivalité
- 111526 Blague - «Coup»
- 111527 Préféré
- 111528 Rôle et responsabilité
- 111529 Brigade scolaire

111530 Programme d'études

- 111531 Matière enseignée
- 111532 Méthode d'enseignement
- 111533 Matière scolaire
- 111534 Enseignement et pédagogie

111540 Horaire de la journée

- 111541 Classe
- 111542 Laboratoire
- 111543 Recreation
- 111544 Jeu
- 111545 Sport
- 111546 Repas
- 111547 Coucher et lever
- 111548 Transport scolaire

111550 Calendrier scolaire

- 111551 Rentrée
- 111552 Congé
- 111553 Journée d'activité spéciale
- 111554 Vacances
- 111555 Remise des diplômes
- 111556 Graduation

111560 Discipline

- 111561 Punition
- 111562 Récompense
- 111563 Prix

111570 Religion

- 111571 Catechèse
- 111572 Initiation sacramentelle : première communion
- 111573 Pastorale scolaire
- 111574 Prosélytisme missionnaire

- «Sainte-Enfance»

111575 Association pieuse

- Enfants de Marie • Croisades • Action catholique

111580 Organisation scolaire

- 111581 Commission scolaire
- 111582 Commissaire d'école
- 111583 Supérieur(e)
- 111584 Directeur et directrice
- 111585 Concierger
- 111586 Pontier
- 111587 Comité de parents
- 111588 Coopérative étudiante

111590 Activité parascolaire

- 111591 Théâtre
- 111592 Ciné-club
- 111593 Chorale
- 111594 4H
- 111595 Caisse scolaire
- 111596 Echanges étudiants

111600 Travail [PRODUCTION]

- Division of labor by sex (MURDOCK, 1982: 462)*
- Labor and leisure (MURDOCK, 1982: 461)*
- Métiers, occupations ou professions (SAULNIER, 1988 : W 32)*
- Occupational specialization (MURDOCK, 1982: 463)*

111610 Choix d'une occupation

- Métier (choix du) (SAULNIER, 1988 : W 238)*

- 111611 Facteurs du choix : vocation, famille, goûts personnels, obligation
- 111612 Orienteur
- 111613 Test d'aptitude
- 111614 Prise de ruban

111620 Formation professionnelle [ÉDUCATION]

- Études avancées ou spécialisées (SAULNIER, 1988 : N 12213)*

- 111621 Université
- 111622 École technique
- 111623 Institut
- 111624 École ménagère

111630 Type de formation

- 111631 Cours
- 111632 Cours par correspondance
- 111633 Cours du soir
- 111634 Atelier
- 111635 Stage

111640 Entrée dans le monde du travail

- 111641 Âge
- 111642 Circonstance
- 111643 Rite de passage

- 111644 Réseau
- 111650 Type de travail
 - 111651 Genre d'entreprise
 - 111652 Employeur
 - 111653 Hiérarchie (officielle - officieuse)
 - 111654 Apprentissage en milieu de travail
 - 111655 Promotion
 - 111656 Travail «au noir»
- 111660 Tâche
 - 111661 Officielle - officieuse
 - 111662 Technique et procédé
 - 111663 Outil et machinerie

Outils et machines (SAULNIER, 1988 : W 33)

 - 111664 Promotion
- 111670 Condition de travail
 - 111671 Local
 - 111672 Horaire
 - 111673 Uniforme - Costume
 - 111674 Salaire
 - 111675 Règlement interne
 - 111676 Santé
 - Médecin • Infirmière • Examen médical • Assurance • Congé de maladie
 - 111677 Vacances et congé
 - 111678 Relations de travail
 - Syndicat • Grève • Lock-out • Convention collective • Fonds de retraite
 - 111679 Sécurité au travail
 - Mesure de sécurité • Equipement de protection
- 111680 Cessation du travail
 - 111681 Accident de travail
 - 111682 Invalidité
 - 111683 Maladie liée au travail (maladie industrielle)
 - 111684 Cause structurelle
 - Fermeture d'usine • Récession économique • Changement technologique
 - 111685 Congédiement (Mise à pied)
 - 111686 Retraite
 - Âge • Préretraite
 - 111687 Prestation à la suite de l'arrêt du travail [PROTECTION]
 - Prestation de chômage • Rente
 - 111688 Chômage chronique
 - Bien-être social
- 111690 Aspect symbolique du travail : croyance, rituel, prescription, interdit.

111700 *Mort*

Death (O SUILLEABHAIN, 1942; MURDOCK, 1982: 76)
Dying (MURDOCK, 1982: 763)
Mort (SAULNIER, 1988 : N 15)
Suicide (MURDOCK, 1982: 762)
Vision du monde: la mort (TREMBLAY, 1968: IX, 5)

111710 *Dernière maladie*

Dernière maladie et mort (MARIE-URSULE, 1951)
Sickness (O SUILLEABHAIN, 1942)

111711 *Forme de maladie*
 111712 *Visite au malade*
 111713 *Assistance au malade dans sa dernière maladie*
 111714 *Sacrement des malades (Extrême Onction)*
 111715 *Le Viatique*

111720 *Décès*

111721 *Acte de mourir*
 111722 *Agonie*
 111723 *Rituel familial : prières, dernières recommandations*
 111724 *Constat du décès*
 111725 *Annonce de la mort*

• *Glas* • *Visite du premier voisin* • *Crepe à la porte de la résidence du défunt* • *Notice nécrologique dans un journal* • *Faire-part de décès* • *Avis de décès*

111730 *Rituel des funérailles*

Funérailles (SEIGNOLLE, 1987; SAULNIER, 1988 : N 152)
Funeral (MURDOCK, 1982: 764)
Rituels funéraires (MAUSS, 1947)
The Funeral (O SUILLEABHAIN, 1942)
The Wake (O SUILLEABHAIN, 1942)
Vision du monde: la mort, cérémonies funéraires (TREMBLAY, 1968: IX, 5,1)

111731 *Exposition du corps*

• *Préparation du corps* • *Toilette du mort* • *Cercueil* • *Durée de l'exposition du corps* • *Veillée au corps* • *Prières* • *Cérémonial : offrir les sympathies, conversation*

111732 *Expression de la sympathie*

• *Offrande de messe* • *Carte de sympathie* • *Télégramme* • *Fleurs* • *Don à une association*

111733 *Cérémonie religieuse des funérailles*

• *Catafalque* • *Décoration de l'église* • *Messe des funérailles* • *Homélie* • *Eloge du défunt* • *Chant* • *Convoi funèbre* • *Corbillard*

111734 *Inhumation*

• *Objet dans la tombe* • *Prière au cimetière* • *Repas après l'inhumation*

111735 *Incinération*111736 *Cimetière et lieu de sépulture*

Cimetières (SAULNIER, 1988 : P 7)
Monuments et caveaux funéraires (SAULNIER, 1988 : P 71)
The Grave (O SUILLEABHAIN, 1942)

The Graveyard (O SUILLEABHAIN, 1942)

Vision du monde: la mort, cimetières (TREMBLAY, 1968: IX, 5, 2)

- Fosse • Pierre tombale • Inscription sur la pierre tombale • Croix • Monument funèbre
- Mausolée • Caveau • Charnier

111740 Culte des morts

111741 Deuil

SAULNIER, 1988 : N 154

Mourning (MURDOCK, 1982: 765)

- Durée • Formes d'expression du deuil : vêtements de deuil (noir, gris), etc. • Interdit : musique dans la résidence

111742 Crie pour les morts

111743 Pratique sur la tombe

Cult of the Dead (MURDOCK, 1982: 769)

Les trépassés (VARAGNAC, 1978, p. 82-84)

Pratiques sur la tombe (SAULNIER, 1988 : N 156)

The Return of the Dead (O SUILLEABHAIN, 1942)

Vision du monde: la mort, culte des morts (TREMBLAY, 1968: IX, 5, 3)

- Fleurs sur la tombe • Visite sur la tombe • Prière sur la tombe • Entretien du lot

111744 Remerciement

- Carte de remerciement • Remerciement dans les journaux • Carte mortuaire

111750 Occupation liée à la mort

111751 Entrepreneur de pompes funèbres

111752 Thanatologie

111753 Fossoyeur

111754 Fleuriste

111760 Transmission du patrimoine

Héritage et succession (TREMBLAY, 1968: VI, 2, 7)

Inheritance (MURDOCK, 1982: 428)

111761 Testament

111762 Notaire et testament

111763 Inventaire après décès

111764 Exécuteur testamentaire

111765 Effet du testament sur le groupe

111770 Mort provoquée

111771 Suicide

111772 Euthanasie

111780 Aspect symbolique de la mort : croyance, rituel, prescription, interdit (V. 753110)

112000 Pratiques coutumières cycliques

112100 Temps de la vie domestique [MAISON]

Daily routine: succession of activities throughout a typical day; time of arising and retiring; hours of work and relaxation; daily chores; linger rhythms (MURDOCK, 1982: 512)

- 112 110 Tâche et activité quotidiennes
 - 112 111 Lever
 - 112 112 Travail
 - 112 113 Loisir
 - 112 114 Repas
 - 112 115 Coucher
- 112 120 Tâche et activité hebdomadaires
 - 112 121 Lundi
 - «Lavage»
 - 112 122 Mardi
 - 112 123 Mercredi
 - 112 124 Jeudi
 - 112 125 Vendredi
 - 112 126 Samedi
 - 112 127 Dimanche
- 112 130 Tâche et activité mensuelles [MAISON]
- 112 140 Tâche et activité saisonnières [MAISON]
 - 112 141 Grand ménage
 - 112 142 Conserves
 - 112 143 Cuisine des Fêtes
- 112 150 Aspect symbolique de la vie de groupe : croyance, rituel, prescription, interdit.
- 112 200 Cycle saisonnier
 - 112 210 Hiver
 - 112 211 Neige
 - Sport [v. 611300] • Entretien des routes • Dénivellement [v. 561150]
 - 112 212 Vie sociale durant l'hiver
 - Veillée [v. 123300]
 - 112 213 Danger de l'hiver
 - Tempête • Voyageur perdu
 - 112 220 Printemps
 - 112 221 Entretien du terrain
 - 112 230 Eté
 - 112 240 Automne
- 112 300 Activité saisonnière
- 112 400 Fête fixe et mobile

Calendrier des activités (SERVIER, 1986)
Celebrations and Festivals (Including Holidays) (LINDAHL, 1979)
Cérémonies populaires à date calendaire fixe (SEIGNOLLE, 1987)
Coutumes des fêtes calendaires et cycliques (SAULNIER, 1988 : M)
Coutumes du cycle annuel: fêtes calendaires, cérémonies cycliques ou périodiques, coutumes saisonnières (BOUTHILLIER, 1987).
Customs, Rituals and Ceremonies (DAVIDSON, 1981)
Cycles saisonniers (VAN GENNEP, 1987)

- Festival in America* (DORSON, 1983)
Festivals (CONGRES, 1982)
Festivals and Celebrations (DORSON, 1972)
Festivals and Special Day (or holiday) Customs: Customs and Festivals (BRUNVAND, 1968)
Festivals of the Year (O SUILLEABHAIN, 1942)
Fêtes (HOFFMAN-KRAYER, 1980)
Fêtes et cérémonies (MARIE-URSULE, 1951)
Fêtes et cérémonies à date variable (SEIGNOLLE, 1987)
Folk Dramas, Festivals and Holidays (DAVIDSON, 1951)
Les cérémonies périodiques (SEIGNOLLE, 1987)
Patterns and Local Festivals (O SUILLEABHAIN, 1942)
Pilgrimages (O SUILLEABHAIN, 1942)
Rest days and holidays (MURDOCK, 1982: 527)
Seasonal and calendar events; Saints and nameday celebrations; feast days; market days; planting and harvest festivals; music and crafts fairs; political and civic celebrations; homecoming (BARTIS, 1979)

112 410 Cycle de l'hiver

- 112411 • Avent (MARIE-URSULE, 1951; SAULNIER, 1988 : M 111) • Immaculée-
 Conception [8 décembre] (SAULNIER, 1988 : M 111)

• Faine boucherie [v. 311100]

- 112412 • «Le Temps des Fêtes» (MARIE-URSULE, 1951) • Cycle des Douze Jours
 (SEIGNOLLE, 1987) • Temps des fêtes - Les Douze Jours (SAULNIER, 1988 : M 12)

- 112 413 Noël [25 décembre] (SAULNIER, 1988 : M 121)

• Messe • Réveillon • Repas du Jour de Noël • Chant de Noël • Soulier ou bas de Noël •
 Cadeau (Étrennes) • Décoration : couronne, arbre de Noël, crèche, etc. • Personnage
 imaginaire : Père Noël • Carte de souhaits

- 112 414 Saint-Sylvestre [31 décembre] (SAULNIER, 1988 : M 122)

- 112415 Jour de l'An [Premier janvier] (SAULNIER, 1988 : M 124); *New Year's Day* (O
 SUILLEABHAIN, 1942)

• Bénédiction paternelle • Visite du jour de l'An • Repas du Jour de l'An

- 112416 Les Rois [6 janvier] (SAULNIER, 1988 : M 126); *The Epiphany* (O SUILLEABHAIN,
 1942)

• Repas des Rois • Gâteau (Galette) des Rois

- 112417 • Carnaval-Carême (SEIGNOLLE, 1987) • Carnaval (MARIE-URSULE, 1951;
 SAULNIER, 1988 : M 16) • Mardi-gras et jours gras (SAULNIER, 1988 : M 161) • *Shrove*
 (O SUILLEABHAIN, 1942)

- 112418 • Chandeleur [2 février] (SEIGNOLLE, 1987; SAULNIER, 1988 : M 13) • La Saint-
 Blaise [3 février]

- 112 419 La Saint-Valentin [14 février]

SAULNIER, 1988 : M 13

112 420 Cycle du printemps

- 112421 • Mercredi des cendres (SAULNIER, 1988 : M 17) • *Ash Wednesday* (O
 SUILLEABHAIN, 1942)

- 112422 • Carême (MARIE-URSULE, 1951; SAULNIER, 1988 : M 171) • *Lent* (O
 SUILLEABHAIN, 1942)

- 112423 Mi-carême (SAULNIER, 1988 : M 172)

- 112424 • La Saint-Patrice [17 mars] (SAULNIER, 1988 : M 18) • Fête de Saint-Joseph [19
 mars] (SAULNIER, 1988 : M 19)

- 112425 • Semaine sainte (SAULNIER, 1988 : M 21) • Rameaux (SAULNIER, 1988 : M 211) •
 Jeudi saint (SAULNIER, 1988 : M 212) • Vendredi saint (SAULNIER, 1988 : M 213)
 • Samedi saint (SAULNIER, 1988 : M 214)

- 112426 • Cycle de Pâques (SEIGNOLLE, 1987) • Pâques (SAULNIER, 1988 : M 22); Easter (O SUILLEABHAIN, 1942) • Pentecôte • Ascension
 112427 • «Les sucres» (SAULNIER, 1988 : M 23) • La Saint-Marc [25 avril] (SAULNIER, 1988 : M 25) • Les Rogations (SAULNIER, 1988 : : M 27)
 112428 • Premier avril (SAULNIER, 1988 : M 24)
 112429 • Fête du Mai (SAULNIER, 1988 : M 26) • Cycle de mai (SEIGNOLLE, 1987) • Mois de Marie

112 430 Cycle de l'été

- 112431 • La Saint-Jean-Baptiste [24 juin] (SAULNIER, 1988 : M 31) • Feux de Saint-Jean (SEIGNOLLE, 1987) • St. John's Feast (O SUILLEABHAIN, 1942) • Défilé de la Saint-Jean
 112 432 Fête-Dieu (SAULNIER, 1988 : M 30)

- Procession • Reposeoir • Décoration du parcours : drapeau, sapin, arche, banderole
- Procession aux flambeaux

- 112 433 Fête du Sacré-Coeur (SAULNIER, 1988 : M 281)
 112 434 La Saint-Pierre [29 juin] (SAULNIER, 1988 : M 32)
 112 435 La Sainte-Anne [26 juillet] (SAULNIER, 1988 : M 34)
 112 436 L'Assomption (Fête des Acadiens) [15 août] (SAULNIER, 1988 : M 35)

112 440 Cycle de l'automne

- 112 441 Fête du Travail (SAULNIER, 1988 : M 36)
 112 442 Halloween [31 octobre] (SAULNIER, 1988 : M 41)
 112 443 La Toussaint [1^{er} novembre] (SAULNIER, 1988 : M 42)
 112 444 Le Jour des Morts [2 novembre] (SAULNIER, 1988 : M 43)

[V. Mois des morts : 924800]

- 112 445 La Saint-Martin [11 novembre] (SAULNIER, 1988 : M 44)
 112 446 Jour du Souvenir (Armistice)
 112 447 La Sainte-Catherine [25 novembre] (SAULNIER, 1988 : M 45)

Tire de la Sainte-Catherine

- 112 448 Été des Indiens

112 500 *Aspect symbolique des coutumes calendaires : croyance, rituel, prescription, interdit.*

120000 PRATIQUES COUTUMIÈRES DES GROUPES

Vie de relation SAULNIER, 1988 : N 2

121000 Type de groupe

121100 Famille [MAISON]

Famille (TREMBLAY, 1968: VI, 2); Family (MURDOCK, 1982: 59)

121110 Couple

Couple (LAGRANGE, 1975, III, I, I [p. 91])

121120 Formes de groupe familial

Grawitz, 1981, p. 154-155

121121 Monogame

1. Famille indivise

- a. agnatique
- b. cognatique
- c. maternelle

- 2. Famille nucléaire
- 3. Famille ambilineaire
- 4. Famille particulariste
- 5. Famille patriarcale
- 6. Famille souche
- 7. Compagnonnage

121122 Polygame

121200 *Ami*

Friendships (MURDOCK, 1982: 572)
Groupes de voisinage et d'amis (TREMBLAY, 1968: VI, 5, 1)

121210 Réseau

121300 *Voisin*

Groupes de voisinages et d'amis (TREMBLAY, 1968: VI, 5, 1)
Neighborhood (MURDOCK, 1982: 621)

121310 Le «premier voisin»

121400 *Quartier* [Extension de MAISON 1 : QUARTIER]

Suburban Folklore (DORSON, 1983)
Urban Folklore (DORSON, 1983)

121410 Limite du quartier

- 121411 Division officielle
- 121412 Division officieuse

- 121420 Rue importante
- 121430 Cœur du quartier
- 121440 Activité propre au quartier
- 121450 Solidarité de quartier
- 121460 Rivalité au sein du quartier
- 121470 Antagonisme entre quartiers

121500 *Communauté* [ASSOCIATION]

Communauté (TREMBLAY, 1968: VI, 4)
Community (MURDOCK, 1982: 62)

- 121510 Religion
- 121520 Secte
- 121530 Ethnie
- 121540 Communauté culturelle [ASSOCIATION]
- 121550 Relation interculturelle

121600 *Association* [ASSOCIATION]

Associations volontaires (TREMBLAY, 1968: VI, 4, 4)
Sociétés secrètes (LAGRANGE, 1975: 3, I, 2)
Sodalités (MURDOCK, 1982: 575)

121610 Association religieuse

Mouvements religieux (SAULNIER, 1988, P 8)

• Paroisse • Ligue du Sacré-Coeur • Dames de Sainte-Anne • Enfants de Marie • Tiers Ordre
 • Congregation mariale • Croises • Conférence de la Saint-Vincent-de-Paul • Chorale
 paroissiale • Zouaves pontificaux • Garde paroissiale • Action catholique • Secte
 • Communauté de base • Petite communauté • Chevaliers de Colomb • Filles d'Isabelle • Ordre
 du Saint-Sépulcre • Chevaliers de Malte • Ordre de Saint-Gregoire le Grand • Confrérie • Société
 de la Croix de la Tempérance

121620 Association sportive

• Club de hockey • Club de balle-molle • Club de natation • Ligue de quilles • Club de raquetteurs
 • Club de patineurs • Club de boxe • Club de lutte • Club de motards • Club de cyclisme • Club
 de tennis • Club de curling

121630 Association à caractère social

• Clubs sociaux : Richelieu, Optimiste, Lions, Kiwanis, etc. • Société Saint-Jean-Baptiste
 • Société historique • Dames patronnesses • Association de bénévoles : ouvroir, hôpital
 • Raquetteurs • Ecologistes • Groupe de citoyens Comité de citoyens • Chevaliers de Colomb
 • Club de l'Âge d'or • Ambulance Saint-Jean

121640 Association à caractère culturel

• Chorale • Troupe de théâtre amateur • Troupe de danse • Danse sociale • Musique amateur :
 «Gala» de violoneux • Fanfare • Harmonie • «Majorettes» • Groupe pratiquant l'artisanat
 • Cercles de Feminières • Société d'études et de conférences • Cercle littéraire • Amis des musées
 • Comité féminin : orchestre symphonique, etc.

121650 Association de loisirs

• Bingo • Joueurs de cartes • Club de collectionneurs • Groupes «Plantes vertes» • Horticulteur •
 Radioamateur • Club de propriétaires de voitures automobiles • Ornithologues • Sciences
 naturelles • Mycologues • Éleveurs de chiens

121660 Association de jeunes

Associations de jeunesse (SAULNIER, 1988 : N 125)
Cliques (MURDOCK, 1982: 573)

• Scoutisme • Guidisme • 4 H • Bande et clique («Gang»)

121670 Association de thérapie de groupe

• Al-Anon • Alcooliques anonymes • Joueurs anonymes • Narcotiques anonymes • Outre-
 Mangeurs anonymes • Parents anonymes • Sidéens • *Weight Watchers*

121680 Association de travailleurs

Mouvements ouvriers (SAULNIER, 1988 : V 51)

121681 Syndicat
 121682 Corporation
 121683 Gilde

121690 Société secrète

121700 Appartenance par les occupations - Statut social

Factory Folklore (DORSON, 1983)
Occupational Folklore (DORSON, 1983; ORING, 1986)
Office Folklore (DORSON, 1983)
The Folklore of Students (DORSON, 1983)

121710 Occupation - Espace privée

- 121720 Occupation - Espace commercial
- 121730 Occupation - Espace institutionnel religieux
- 121740 Occupation - Espace institutionnel profane
- 121750 Occupation - Espace des services
- 121760 Occupation - Espace industriel
- 121770 Occupation - Espace professionnel
- 121780 Occupation - Espace culturel
- 121790 Occupation - Niveau technoculturel

121800 *Appartenance par les lieux d'origine*

- 121810 Ville
- 121820 Region
- 121830 Pays

121900 *Appartenance imposée et pratiques discriminatoires*

121910 Statut social

- 121911 Type de statut social objet de discrimination
- 121912 Forme de discrimination à cause du statut social
- 121913 Stratégie des victimes de discrimination
- 121914 Organisme d'aide
- 121915 Mode d'intervention institutionnel

121920 Statut économique

- 121921 Type de statut économique objet de discrimination
 - Quêteux - Mendiant - Itinerant - Sans abri
- 121922 Forme de discrimination à cause du statut économique
- 121923 Stratégie des victimes de discrimination
- 121924 Organisme d'aide
- 121925 Mode d'intervention institutionnel
- 121926 Culture de pauvreté

121930 État de santé

- 121931 Santé mentale
- 121932 Santé physique
- 121933 Forme de discrimination à cause de l'état de santé
- 121934 Stratégie des victimes de discrimination
- 121935 Organisme d'aide
- 121936 Mode d'intervention institutionnel

121940 Race

- 121941 Racisme
- 121942 Forme de discrimination à cause de la race
- 121943 Stratégie des victimes de discrimination
- 121944 Organisme d'aide
- 121945 Mode d'intervention institutionnel

121950 Âge

- 121951 «Âgisme»
- 121952 Forme de discrimination à cause de l'âge
- 121953 Stratégie des victimes de discrimination
- 121954 Organisme d'aide
- 121955 Mode d'intervention institutionnel

121960 Sexe

- 121961 Sexisme
- 121962 Forme de discrimination à cause du sexe
- 121963 Stratégie des victimes de discrimination
- 121964 Organisme d'aide
- 121965 Mode d'intervention institutionnel

121970 Orientation sexuelle

- 121971 Type d'orientation
- 121972 Forme de discrimination à cause de l'orientation sexuelle
- 121973 Stratégie des victimes de discrimination
- 121974 Organisme d'aide
- 121975 Mode d'intervention institutionnel

121980 Idéologie et croyance

- 121981 Type d'idéologie et de croyance objet de discrimination
 - Convictions religieuses • Convictions politiques
- 121982 Forme de discrimination à cause de l'idéologie ou de la croyance
- 121983 Stratégie des victimes de discrimination
- 121984 Organisme d'aide
- 121985 Mode d'intervention institutionnel

121990 Marginalité

SAULNIER, 1988 : B 30 Marginaux

- 121991 Type de marginalités
 - Ex-déterm • Ex-psychiatrisé • Chômeur chronique • Fugueur • Analphabète
- 121992 Forme de discrimination à cause de la marginalité
- 121993 Stratégie des victimes de discrimination
- 121994 Organisme d'aide
- 121995 Mode d'intervention institutionnel

122000 Espace social

Voir

- 000421 Monographie nationale : A Canada; B Terre-Neuve et Labrador; C Maritimes et Acadie; D Québec; E Ontario; F Manitoba; G Saskatchewan; H Alberta; I Colombie britannique; J Territoires du Nord-Ouest
- 000422 Monographie régionale : A Côte Nord (Anticosti - Labrador); B Saguenay - Lac Saint-Jean; C Charlevoix; D Région de Québec; E Mauricie; F Lanaudière; G Montréal; H Outaouais; I Abitibi - Témiscamingue; J Gaspésie; K Bas du Fleuve; L Beauce - Dorchester; M Estrie - Bois-Francs; N Richelieu - Yamaska
- 000423 Monographie locale : A Paroisse; B Paroisse urbaine; C Village; D Seigneurie; E Comte; F Île; G Ville; H Fleuve (rives); I Villegiature; J Rang
- 000424 Monographie ethnique.

123000 Vie de relations

SAULNIER, 1988 : N 2

Relations intercommunautaires (TREMBLAY, 1968: VI, 4, 6)
Relations interpersonnelles (TREMBLAY, 1968: VI, 5)

Homme - Femme - Adolescent - Relation entre sexes

123100 Coopération

Coopération (TREMBLAY, 1968: VI, 5, 4)
Corvées (SAULNIER, 1988 : N 22)

123 110 Corvée
 123 120 Coopérative
 123 130 Entraide

123 200 *Quête*

Quêtes populaires (SAULNIER, 1988 : N 23)

123 210 Guignolée

SAULNIER, 1988 : M 123

123 220 Quête de l'Enfant Jésus

123 300 *Veillée*

Personnages des veillées (SAULNIER, 1988 : N 36)
Veillées (SAULNIER, 1988 : N 37)

123 310 Veillée de contes [v. 750511]
 123 320 Veillée de chansons
 123 330 Veillée de danses
 123 340 Veillée de cartes
 123 350 Ephuchette de blé d'Inde
 123 360 Veillée de Noël
 123 370 Veillée de la Saint-Sylvestre
 123 380 Veillée de la Saint-Jean

123 400 *Fête*

SAULNIER, 1988 : M 6

123 410 Fête religieuse
 123 420 Fête nationale
 123 430 Fête patronale
 123 440 Fête sportive
 123 450 Fête civique
 123 460 Fête champêtre
 123 470 Anniversaire

123 471 Naissance

SAULNIER, 1988 : N 117

123 472 Mariage

SAULNIER, 1988 : N 1361

123 473 Travail

123 480 *Bal*

123 481 Bal de débutantes
 123 482 Bal de finissants
 123 483 Bal masqué
 123 484 Bal public

123 500 *Loisirs et divertissements [RÉCRÉATION]*

Divertissements et loisirs (SAULNIER, 1988 : N 3)

Leisure time activities (MURDOCK, 1982: 517)

Loisirs (TREMBLAY, 1968: VI. 8)

Recreation (MURDOCK, 1982: 52) : 521 Conversation; 522 Humor; 523 Hobbies; 524 Games; 525 Gambling; 526 Athletic sports; 527 Rest days and holidays; 528 Vacations.

(V. 600000 Pratiques ludiques et esthétiques)

123 510 Lieu

- 123 511 Parc d'amusement
- 123 512 Jardin public
- 123 513 Foire
- 123 514 Terrasse
- 123 515 Terrain de camping

123 520 Activité de loisirs

- 123 521 Parc d'amusement
- 123 522 Jardin public
- 123 523 Foire
- 123 524 Terrasse
- 123 525 Terrain de camping

123 600 *Vacances* [RÉCRÉATION]

The Outdoor Industries (DORSON, 1983)

Vacations MURDOCK, 1982: 528

123 610 Voyage

123 620 Camping

- 123 621 Camping sauvage

123 630 Activité durant les vacances

- 123 631 Terrain de jeux (OTJ)
- 123 632 Camp de jour (YMCA)
- 123 633 Patro

123 640 Camp de vacances

123 650 Vacances

- 123 651 Campagne
- 123 652 Mer
- 123 653 Montagne
- 123 654 Ville

123 700 *Forme d'expression de la sociabilité*

123 710 Visite

Visites (TREMBLAY, 1968: VI. 5. 2)

123 720 Repas

- 123 721 Gouter
- 123 722 The
- 123 723 Heure de l'apéro («Cinq à sept»)

123 730 Lettre

123 740 Carte

123 750 Message par télécopieur

123 760 Courrier électronique

123 770 Téléphone

123 771 Répondeur
123 772 Boîte vocale

123 780 Cadeau

123 781 Échange de cadeaux

123 800 *Dynamisme antagoniste*

Brawls, riots, and banditry (MURDOCK, 1982: 579)
Ingroup antagonisms (MURDOCK, 1982: 578)
Rivalités-batailles (TREMBLAY, 1968: VI, 5, 5)

123 810 Bataille

123 820 Tour

123 830 Expression verbale d'antagonisme

123 831 Plaisanterie

123 840 Violence

123 841 Violence verbale

123 842 Violence physique

124 000 *Code des groupes* [ASSOCIATION]

Daily routines (MURDOCK, 1982: 512)
Living standards and routines (MURDOCK, 1982: 51)
Standard of living (MURDOCK, 1982: 511)

124 100 *Code de conduite*

124 110 Étiquette

Etiquette (MURDOCK, 1982: 576)
Etiquette (TREMBLAY, 1968: VI, 5, 3)
Règles d'étiquette (SAULNIER, 1988 : N 24)

124 120 Politesse

124 130 Hospitalité

Visiting and hospitality (MURDOCK, 1982: 574)

124 200 *Voisinage* [AF, 1979: N 24]

130 000 PRATIQUES COUTUMIÈRES RÉGULATRICES [ADMINISTRATION]

131 000 *Droit coutumier*

«Codification donnée par une société aux rapports des individus entre eux et des rapports de chaque individu avec chacun des cercles sociaux auxquels il appartient - couple, famille, clan, groupes de clans, etc.» SERVIER, 1986

Droit populaire (HOFFMAN-KRAYER, 1980)
Folklore social et juridique (VAN GENNEP, 1937)

131 100 *Forme d'expression du droit coutumier*

131 110 Diction

131 120 Proverbe

131 200 *La parenté (aspect contractuel)* [MAISON]

Marriage contracts (MURDOCK, 1982: 584)

132 000 *Droit* [PROTECTION]

Crime (MURDOCK, 1982: 674)

La preuve (SERVIER, 1986)

Catégorie 05 Outils et équipement de science et technologie - E480 - Protection et répression (SERVICE CANADIEN DES PARCS, 1992, p. 102)

132100 *Loi : Code civil*

132200 *Loi : Code criminel*

132300 *Crime et châtiment*

132310 *Crime* [TRANSGRESSION]

132311 *Crime contre l'État*

• Attentat • Complot • Espionnage • Trahison

132312 *Crime contre la paix publique*

• Faux

132313 *Crime contre les particuliers*

• Homicide

132314 *Crime contre les moeurs*

132315 *Crime contre la propriété*

• Vol • Escroquerie • Fraude • Contrebande

132320 *Criminel*

SAULNIER, 1988 : B 32

132330 *Opération policière* [PROTECTION]

132331 *Enquête policière*

132332 *Arrestation*

132340 *Jugement* [PROTECTION]

132341 *Procès*

132342 *Condamnation*

132350 *Châtiment* [PROTECTION]

132351 *Détention*

• Prison • École de réforme • Vie quotidienne • Horaire • Coutume • Recit

132352 *Peine capitale*

• Pendaison

132353 *Autre forme de châtiment*

• Amende • Dommages et intérêts • Peine du fouet

132400 *Réhabilitation* [PROTECTION]

132500 *Homme de loi*

132 510 Juge
 132 520 Avocat
 132 530 Coroner
 132 540 Greffier
 132 550 Huissier
 132 560 Shérif
 132 570 Notaire

133000 *Sanction populaire*

Offenses and sanctions (MURDOCK, 1982: 68)
Sanctions (MURDOCK, 1982: 681)
Sanctions populaires (SAULNIER, 1988 : N 25)

133100 *Objet de sanction populaire* [TRANSGRESSION]
 133200 *Mode d'expression* [COMMUNICATION]

133210 *Attitude et comportement*

133211 *Ostracisme*

133220 *Parole*

133221 *Rumeur*
 133222 *Commérage*
 133223 *Placotage*
 133224 *Silence*
 133225 *Calomnie*
 133226 *Médisance*
 133227 *Injure*

133230 *Geste*

134000 *Contrôle social* [PROTECTION]

134100 *Église*
 134200 *Groupe social*
 134300 *Police*

134310 *Policier*

134400 *Armée*

134410 *Militaire*

134500 *Famille*
 134600 *Groupe des pairs*
 134700 *Groupe de pression*

140000 PRATIQUES COUTUMIÈRES ÉCONOMIQUES

141000 *Propriété*

Acquisition and relinquishment of property (MURDOCK, 1982: 425);
Property (MURDOCK, 1982: 42);
Renting and leasing (MURDOCK, 1982: 427)

141100 *Acquisition de la propriété*

141110 *Achat*
 141120 *Vente*

141200 *Location d'une maison*

142000 *Activité micro-économique traditionnelle* [CONSOMMATION]

Business and Commerce (O SUILLEABHAIN, 1942)
Buying and selling (MURDOCK, 1982: 432)
Commerce (HOFFMAN-KRAYER, 1980)
Économie: propriétés, prêts, dons, échanges (TREMBLAY, 1968: V. 6 3)
Marchés et foires (HOFFMAN-KRAYER, 1980)
Renting and leasing (MURDOCK, 1982: 427)
Système économique populaire (SAULNIER, 1988 : N 26)

142100 *Troc*

142200 *Échange*

Exchange (MURDOCK, 1982: 43)
Exchange transactions (MURDOCK, 1982: 437)
Medium of exchange (MURDOCK, 1982: 436)

142210 *Échange de services*

142300 *Don*

Gift giving (MURDOCK, 1982: 431)

142400 *Prêt*

142410 *Prêt sur parole*

142500 *Crédit*

Borrowing and lending (MURDOCK, 1982: 426)

142600 *Marché et foire*

Marchés, foires ou expositions (SAULNIER, 1988 : N 261)

142610 *Marché aux puces*

142700 *Vente entre individus*

142710 *Vente de garage*

142800 *Exposition*

• *Exposition provinciale* • *Salon d'exposition : Femme, aînés, agriculture, habitation, artisan, livre, automobile, sport, etc.*

142900 *Encan*

142910 *Encanteur*

142911 *Discours de l'encanteur*

143000 *Activité économique (perspective ethno-historique)* [CONSOMMATION]

143100 *Marchand-négociant*

143110 *Marchand général*

143200 *Marchand-itinérant*

143210 *Coureur de côtes*

Mathieu (1991), p. 159.

143300 *Traite des fourrures*

143310 *Compagnie de traite*

143320 *Coureur des bois*

143330 *Voyageur*

143340 *Poste de traite*

143350 *Arme de traite*

143360 *Objet de traite*

*Catégorie 08 Objets de communication - H100 - Moyen d'échange : articles de traite
(SERVICE CANADIEN DES PARCS, 1992, p. 116-117)*

143370 *Voyage de traite*

143400 *Marchand forain*

Mathieu (1991), p. 184.

143500 *Représentant de commerce*

143510 *Commis voyageur*

143600 *Monnaie*

143610 *Monnaie de carte*

Mathieu (1991), p. 147.

143700 *Poids et mesures*

Système économique populaire (SAULNIER, 1988 : N 26)

Weights and measures (STURTEVANT, 1977: 18.7; MURDOCK, 1982: 804)

*Catégorie 05 Outils et équipement de science et technologie - E500 - Poids et mesure (SERVICE
CANADIEN DES PARCS, 1992, p. 103)*

ANNEXE B**SCHÉMA D'ENQUÊTE DU LABORATOIRE D'ETHNOLOGIE URBAINE**

LABORATOIRE D'ETHNOLOGIE URBAINE
 CÉLAT
 FACULTÉ DES LETTRES
 UNIVERSITÉ LAVAL

SCHÉMA D'ENQUÊTE

[EGO]

L'INFORMATEUR ET SA FAMILLE

Nom Prénom Surnom

Père et mère

Noms²⁴⁰
 Age
 Occupation
 Description physique

Frère(s), soeur(s)

Nombre
 Noms
 Ages
 Rang dans la famille

Rôles des parents

Relations

avec les parents
 avec les frères et soeurs
 avec la famille élargie (oncle / tante / grands-parents, etc.)

Atmosphère familiale

Jours de la semaine
 Samedi et dimanche
 Heure des repas

Lieu de naissance

Village / ville
 Paroisse / quartier
 Rue / numéro civique

²⁴⁰ Encore vivants.

Déplacements

[Arrivée à Québec]²⁴¹

Paroisse / quartier / rue / numéro civique

Déplacements dans la ville - Déménagements

[MAISON 1]

MAISON DE L'ENFANCE

Localisation

Type

Description (extérieur / intérieur)

Pièces

nombre

usage et fonction

aménagement

meublier

décoration

Ameublement

Activités

Repas

Quotidiens

Fêtes

Identification

Description

Tâches quotidiennes

Repas

Ménage

Tâches hebdomadaires

Lavage

Repassage

Reprisage

Couture

Ménage

Tâches saisonnières

Conserves

Grand ménage

Cuisine des Fêtes

Alimentation en eau

eau courante

eau chaude

toilettes

²⁴¹ Dans le cas de personnes de l'extérieur.

Chauffage
Éclairage

VIE DE QUARTIER / VIE PAROISSIALE

Rue

familles
groupes
activités
solidarités
rivalités

Quartier / paroisse

limites officielles / officieuses
rue importante / coeur du quartier
activités du quartier
services / commerces
institutions / bâtiments
loisirs / associations
personnages
spécificité / qualificatifs
zones dangereuses / sûres
les «sentiers» ou «itinéraires» tracés
le voisinage / relations entre voisins / entraide

Déplacements d'un quartier à l'autre

distinction haute-ville / basse-ville
activités reliées aux déplacements
déplacements saisonniers / festifs

Perception du quartier

spécificité, différences, comparaison
les «autres» quartiers
quartiers respectables / à éviter

[ÉDUCATION]

ÉCOLE

Type d'école

privée
publique
mixte
externat
pensionnat
séminaire
collège
couvent
école technique
niveau scolaire

Localisation

Description (extérieur / intérieur)

Enseignant(e)s

relations avec les enseignants

Écoliers - Étudiants

relations avec les autres étudiants

Matières enseignées

matière préférée

Horaire de la journée**Costume**description
confection**Discipline**récompenses
punitions
tâches**Activités para-scolaires****Associations scolaires**loisirs
sports
autres**École comme milieu de vie****Relation parents-professeurs****Cheminement scolaire**

appréciation, détermination, choix d'une occupation

Cours privés**[CONSOMMATION]****Espace marchand**épicier / dépanneur
restaurant du coin
boucher
coiffeuse / barbier
tailleur / couturière
pharmacien
cordonnier
maître de poste
banque
taverne
garagiste**marchands itinérants**laitier
boulangier

nettoyeur
glace
journaux

relations avec les marchands / les artisans
faire le marché / qui / quoi / où / marché public

[ASSOCIATION]

Religion

Église

Localisation
Description (extérieur / intérieur)

Curé et vicaires

Visite paroissiale
Mouvements religieux, associations
Événements religieux / fêtes / activités charitables / oeuvres
Importance de la religion / quotidien / annuel

Loisirs
Culture
Sport
Social
Jeunes

Lieux de rencontre

formel / informel
Salle paroissiale, / de quilles / de billard
Parc
Terrain de jeu
Activités

[PRODUCTION]

TRAVAIL

Choix, motifs du choix

Type, formation acquise

Entrée dans le monde du travail

circonstances, réseau, âge, fonctions

Apprentissage

Tâches

officielles / officieuses

Techniques et procédés

Outils

Conditions de travail

Horaire / costume / santé / règlements / vacances et congés / syndicat / grève

Salaires

Cessation du travail
raison / motifs

Employeur

hiérarchie
rapport avec les employés

Rapport avec les autres employés

Journée type / description

[MAISON 2 : VIE DU SUJET DANS LE FOYER QU'IL A FONDÉ]

VIE FAMILIALE

Fréquentations

Lieux de rencontre
Activités

Mariage

Famille / enfants / accouchements

Éducation des enfants

Relations parents-enfants

Activités familiales / loisirs / vacances / visites

Journée type de semaine / description

PRATIQUES COUTUMIÈRES DU CYCLE ANNUEL

Cycle de l'hiver

Avent
Noël
Saint-Sylvestre
Jour de l'An
Les Rois
Carnaval
Carême - jours gras
Saint-Valentin
Chandeleur

Cycle du printemps

Carême / mi-carême
Semaine sainte / Pâques
Temps des sucres
Premier avril
1er mai (fin des baux)

Cycle de l'été

Saint-Jean-Baptiste
Fête Dieu

Cycle de l'automne

Fête du travail
Halloween
Toussaint / Jour des Morts
Sainte-Catherine
Été des indiens

SOUVENIRS PERSONNELS**Événements historiques****Événements politiques**

élections
bureau de votation
personnages politiques

Événements marquants

guerre

rationnement
conscription

visite de la Reine
catastrophes

Événements à grands déploiements**Événements personnels**

accident
maladie
perte d'un être cher
naissance / mariage

Faits divers**[CIRCULATION]****CIRCULER EN VILLE**

rue / entretien / éclairage / pavage
ruelle / cour intérieure /
trottoir
pont
traversier
signalisation
poste de péage
stationnement

TRANSPORT URBAIN

tramway
voitures
premières voitures motorisées
autocar / autobus
bicyclette / motocyclette
taxi
train
circuit / coût

VIVRE EN VILLE L'HIVER

circulation
dénegement
rue / maison
véhicules / techniques
chauffage / éclairage / alimentation en eau
dangers / tempête
sports / vie sociale / activités

[RÉCRÉATION]

SE DIVERTIR EN VILLE

sports individuels / de groupes / saisonniers

spectacles

type d'activités

théâtre
cabaret
boîte à chansons
cinéma
salle de danse
radio
télévision
spectacles sportifs

salle / lieux
artistes / répertoire
jeux
cartes
bingos
danse
sports
été
hiver

fêtes
arts
peinture
théâtre amateur
chorale

[PROTECTION]**SANTÉ**

hôpitaux
 service à domicile / unité sanitaire
 soins / types / qui soigne
 médicaments / types / approvisionnement
 pharmacie / pharmacien

SÉCURITÉ

police
 pompiers

[CONSOMMATION]**MAGASINS**

grands magasins / spécialités
 centre commercial
 rue commerciale
 fournisseurs
 prix
 jours de magasinage

ALIMENTATION

alimentation domestique

menus quotidiens / semaine / dimanche
 menus de fêtes
 menus saisonniers / conservation
 menus spéciaux / lunch
 mets préférés
 approvisionnement / lieu / achat / fournisseur

conservation des aliments / comment
 préparation des repas / qui / comment

rituel des repas / étiquette / service

alimentation commerciale

restaurants
 localisation / types / menus / spécialités

[APPROPRIATION DU TERRITOIRE]**HABITER QUÉBEC**

Lieux publics

bâtiments / activités reliées
 parcs
 place / square
 terrasse
 grands édifices / vocation
 rue principale
 côtes / escaliers

Lieux touristiques

lieux / site / bâtiments / monuments / portes
institutions / musée /
itinéraire type

Lieux privés

habitation / type de construction
entretien /
entreposage extérieur / intérieur

[COMMUNICATION]**COMMUNIQUER À QUÉBEC**

Journaux et revues
Radio
Télévision
Livres
Courrier
Lieux de communication

ANNEXE C**ANALYSE DES FONCTIONS URBAINES ET DES PRATIQUES CULTURELLES PAR
QUARTIER**

Analyse des fonctions urbaines et pratiques culturelles par quartier

Limoilou

<u>Pratique</u>	<u>Mentions</u>
1- Vie de couple	51
2- Tâches domestiques générales	41
3- Vie professionnelle	22
4- Activités de l'enfance	15
5- Délimitation de l'espace	14
6- Utilisation des services et commerces	14
Activités de l'enfance	13
Mariage	13
7- Fréquentations	9
8- Décès et rites	7
Vie de communauté	7
9- Vie de célibat	1
Réseaux familiaux et autres	1

Les résidants de Limoilou témoignent majoritairement des pratiques vie de couple et tâches domestiques générales avec respectivement 51 et 41 mentions. Quant à la vie de célibat et les réseaux familiaux, ils sont quasi-absents du quartier. Bien que je n'aie pas eu le loisir de vérifier mes impressions, il semble que la pauvreté ait plus fortement atteint cette partie de la population. Il serait bon, au cours d'éventuelles recherches, d'analyser ce phénomène géographique plus en profondeur.

Saint-Jean-Baptiste

	<u>Pratiques</u>	<u>Mentions</u>
1-	Vie de couple	149
2-	Délimitation de l'espace	96
3-	Vie professionnelle	89
4-	Tâches domestiques générales	59
5-	Utilisation des services et commerces	29
6-	École	25
7-	Vie de communauté	19
8-	Activités de l'enfance	8
	Fréquentations	8
	Décès et rites	8
9-	Activités de l'adolescence	7
10-	Mariage	6
11-	Retraite	4

Dans le cadre du projet, Saint-Jean-Baptiste a été le terrain privilégié de nombreuses entrevues, ce qui a donné lieu au foisonnement d'informations tel que spécifié par le précédent tableau. Le quartier a révélé un contenu d'une grande richesse, entre autres, sur les pratiques suivantes: la vie de couple, la délimitation de l'espace, l'utilisation des services et commerces, et les tâches domestiques générales. Le mariage et la retraite sont les pratiques dont on a le moins témoigné.

Saint-Roch

<u>Pratiques</u>	<u>Mentions</u>
1- Vie professionnelle:	447
Dominion Corset	357
Autres	91
2- Délimitation de l'espace	59
3- Vie de couple	31
4- Tâches domestiques générales	29
5- École	15
6- Réseaux familiaux et autres	8
7- Vie de célibat	7
8- Utilisation des services et commerces	6
9- Mariage	5
Vie de communauté	5
10- Activités de l'adolescence	2

Le quartier Saint-Roch a été le terrain d'une vaste enquête sur les pratiques professionnelles, qui a donné lieu à la publication de l'ouvrage *Les ouvrières de la Dominion Corset 1886-1986*, première réalisation majeure de l'équipe du Laboratoire d'ethnologie urbaine. Les témoignages les plus importants concernent donc la vie professionnelle. Cependant, les pratiques délimitation de l'espace, vie de couple et tâches domestiques générales occupent également une place de choix parmi les témoignages. Activités de l'adolescence est celle qui a le moins révélé d'informations.

Saint-Sauveur

	<u>Pratiques</u>	<u>Mentions</u>
1-	Vie professionnelle	65
2-	Délimitation de l'espace	33
3-	Vie de couple	16
4-	Tâches domestiques générales	12
5-	Mariage	8
6-	Utilisation des services et commerces	6
7-	Vie de communauté	5
8-	Réseaux familiaux et autres	4
9-	Vie de quartier et de paroisse	2
10-	Activités de l'enfance	1
	Retraite	1

La vie professionnelle occupe la première place dans Saint-Sauveur sans doute à cause de la proximité du quartier Saint-Roch qui est voisin. Il faut dire que beaucoup de petits métiers étaient pratiqués par la population de la basse-ville. Délimitation de l'espace arrivant loin derrière, et le peu d'informations au sujet de la vie de couple et des tâches domestiques générales démontrent bien toute l'importance accordée à cette pratique.

Vieux-Québec

	<u>Pratiques</u>	<u>Mentions</u>
1-	Délimitation de l'espace	150
2-	Vie professionnelle	127
3-	Vie de communauté	87
4-	Vie de couple	67
5-	Décès et rites	32
6-	École	29
7-	Réseaux familiaux et autres	17
8-	Vie de quartier et de paroisse	8
	Activités de l'adolescence	8
9-	Mariage	7
	Retraite	7
10-	Fréquentations	6
11-	Vie de célibat	5
12-	Activités de l'enfance	1

Tout comme Saint-Roch pour la vie professionnelle, le Vieux-Québec a été le premier quartier ciblé par le projet lors de ses débuts. Tel qu'indiqué sur le tableau, s'y trouvait une grande concentration de professionnels, en grande partie masculins, ainsi que plusieurs communautés religieuses. Le Vieux-Québec s'est avéré un bassin propice à l'étude de la délimitation de l'espace, surtout par le biais de la localisation de ses services et commerces, ainsi qu'à la vie professionnelle qui s'y rattachait. Les plus importantes communautés religieuses y résidant, elles ont été pour le projet une autre grande source de renseignements en provenance de ce lieu bien particulier de la ville. Pour ces raisons, les entrevues sur la vie domestique ont malencontreusement été négligées. Voici donc un sujet fort prometteur pour les recherches à venir.

Cap-Blanc

	<u>Pratiques</u>	<u>Mentions</u>
1-	Vie professionnelle	20
2-	Activités de l'adolescence	9
3-	Délimitation de l'espace	6
4-	Tâches domestiques générales	5
5-	Vie de couple	4
	Activités de l'enfance	4
6-	Fréquentations	3
	Réseaux familiaux et autres	3

Cap-Blanc étant la continuité du Vieux-Québec, c'est sans doute ce qui explique que la vie professionnelle y occupe une aussi grande place. La majorité des témoignages ont été recueillis auprès d'hommes ayant travaillé dans le Vieux-Port de Québec, soit comme débardeurs, oeuvrant à la construction navale, ou autres petits métiers reliés à la présence du fleuve. Il ne faut donc pas s'étonner du peu d'informations sur les tâches domestiques générales, la vie de couple et autres pratiques.

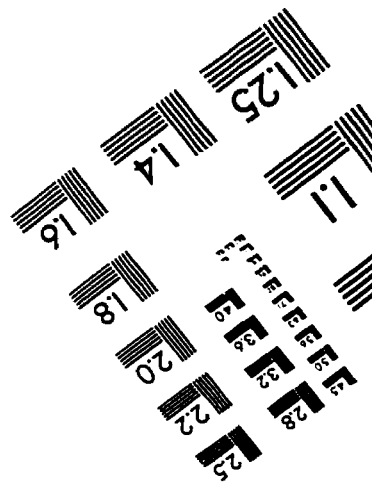
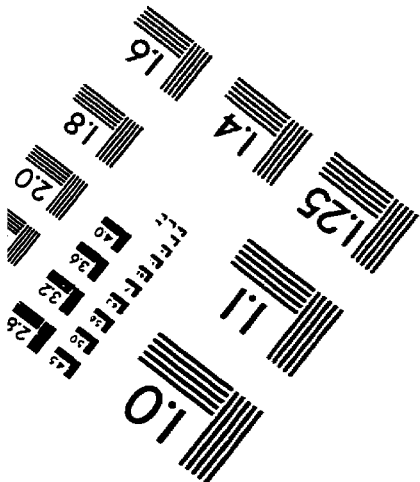
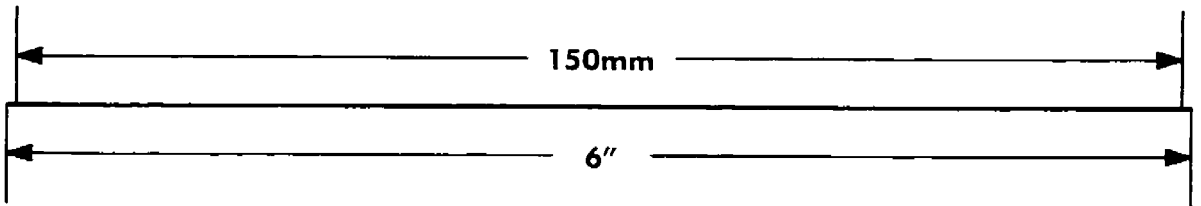
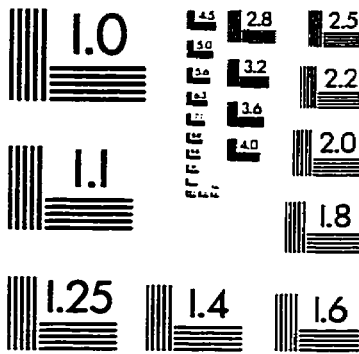
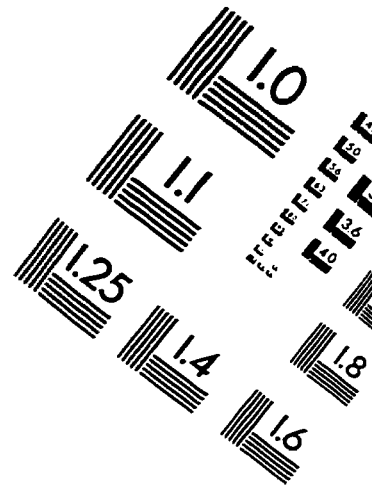
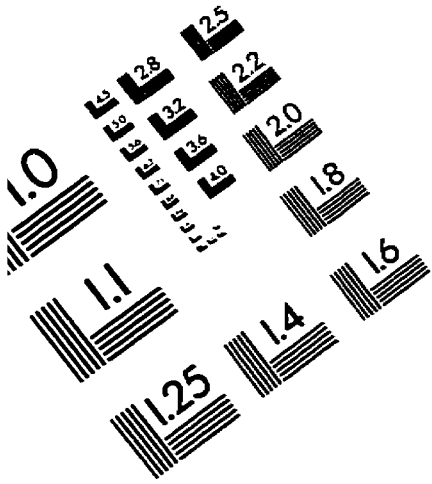
ANNEXE D**INFORMOGRAPHIE (SELON LES NOTES EN BAS DE PAGE)**

INFORMOGRAPHIE (selon les notes en bas de page)

L.E.U/J.F.3/JoLa. 1992
L.E.U/J.F.4/JoLa. 1992
L.E.U/I.V.4/JoLa. 1992
L.E.U/R.J.3/JoLa. 1992
L.E.U/C.G.P.2/D.B. 1992
L.E.U/R.J.1/JoLa. 1992
L.E.U/R.F.2/S.R. 1991
L.E.U/R.G.1/JoLa. 1992
L.E.U/J.F.2/JoLa 1992
L.E.U/R.J.4/JoLa. 1992
L.E.U/J.A.S.6/D.B. 1992
L.E.U/J.A.S.6/D.B. 1992
L.E.U/I.V.I/JoLa. 1992
L.E.U/C.G.1/JoLa. 1992
L.E.U/R.F.1/S.R.1991
L.E.U/W.B.2/S.D. 1992
L.E.U/Y.D.1/D.B.1991
L.E.U/F.J.4/D.B.Z. 1992
L.E.U/S.M.2/D.B. 1992
L.E.U/I.P.3/J.F.1992
L.E.U/R.J.2/JoLa. 1992
L.E.U/C.P.C.7/S.R. 1992
L.E.U/R.B.G.1/D.B. 1993
L.E.U/R.G.10/JoLa. 1992
L.E.U/A.L.2/D.B. 1992
L.E.U/R.J.5/JoLa. 1992
L.E.U/H.G.2/JoLa. 1992
L.E.U/C.P.C.6/S.R. 1992
L.E.U/R.J.7/JoLa. 1992
L.E.U/R.G.5/JoLa. 1992
L.E.U/J.B.B.1/S.D. 1992
L.E.U/I.V.2/JoLa. 1992

L.E.U/C.G.2/JoLa. 1992
L.E.U/J.B.B.15/S.D. 1992
L.E.U/A.C.3/D.B. 1992
L.E.U/R.G.6/JoLa. 1992
L.E.U/J.R.P.1/J.F. 1992
L.E.U/RJ.6/JoLa. 1992
L.E.U/R.G.4/JoLa. 1992
L.E.U/M.T.2/J.C.L. 1992
L.E.U/C.E.G.2/N.B. 1991
L.E.U/M.B.1/D.B. 1991
L.E.U/W.B.1/S.D. 1992
L.E.U/F.J.2/D.B.Z. 1992
L.E.U/I.V.3/JoLa. 1992
L.E.U/R.G.8/JoLa. 1992

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (QA-3)



APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved